

WUNSCH

Numéro 8, mars 2010

PREMIERE RENCONTRE
INTERNATIONALE D'ÉCOLE
Buenos Aires, août 2009

Bulletin international de
L'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

Éditorial

Ce numéro 8 de *Wunsch* paraît dans les suites de la première Rencontre internationale d'École organisée, fin août 2009, à Buenos Aires, par le premier CAOÉ. Après six ans d'expérience du dispositif de la passe, et de nombreuses activités organisées ici et là dans les différentes zones sur ce thème, et après la Journée européenne organisée par les trois CIG précédents, le 6 octobre 2007 à Paris, sur le thème « La passe j'y pense, mais », il nous a paru urgent de porter la discussion au niveau international.

Notre École se caractérise en effet, selon les zones, par une grande variété de langues, de cultures, d'histoires du rapport à la psychanalyse lacanienne. Cette variété se répercute bien normalement dans des différences sensibles quant à la place faite au souci de l'École selon les lieux et dans des différences non moins sensibles des pratiques d'École, qu'il s'agisse du choix des membres, des AME qui désignent les passeurs, des passeurs, des demandes de passe, voire des enseignements. Les questions en suspens sont de deux ordres, en fait : épistémiques, concernant le passage à l'analyste, mais aussi pratiques, concernant les conditions d'un fonctionnement crédible du dispositif. Faire converger toutes ces pratiques diverses dans une cohérence d'ensemble, qui fasse contrepoids aux replis locaux, ne peut se faire dans le cadre de notre option que par le débat avec tous les intéressés.

C'est dans cet esprit que nous avons diffusé toutes les contributions et discussions de la Rencontre de Buenos Aires sur la liste EPFCL et sur le site. La deuxième Rencontre d'École est prévue à Rome le vendredi 9 juillet 2010, veille du VI^e Rendez-vous de l'IF, les 12 et 13 juillet. On y entendra cette fois les AE en exercice, des passeurs et des membres des cartels. Après discussion avec le conseil d'orientation de l'EPFCL-France, notre CAOÉ a également prévu une troisième Rencontre internationale d'École, à Paris, sur trois tours, fin novembre-début septembre 2011.

Ce numéο reprend dans l'ordre où ils ont été prononcés tous les exposés de la première Rencontre d'École, avec, en en-tête, la présentation de chacune des quatre demi-journées. Viennent ensuite les premières contributions de deux des actuels cartels de la passe, puis les informations diverses.

Colette Soler, responsable pour la réalisation de ce *Wunsch* 8.

Wunsch n° 8

La Première Rencontre d'École

1. Incidence de la passe dans les analyses

L'institution du dispositif dans une communauté suppose une option partagée, qui s'autorise d'une lecture des textes de Lacan concernant l'analyse de l'analyste. Dans une École, cette option enveloppe analysants et analystes, elle a des effets sur la visée de l'acte analytique, et sur l'anticipation de la fin chez les analysants. Hypothèse donc : on n'analyse pas de la même façon dans une École qui prend la passe au sérieux et ailleurs.

1^{re} séquence

Jacques ADAM

Laissez passer

Un mot sur mon titre d'abord. Avec le tiret qu'en bonne orthographe française il nécessite, le mot « laissez-passer » (par exemple dans l'expression « donner un laissez-passer ») évoque la réglementation, l'autorisation, la sélection. Trois mots qui peuvent convenir à la passe. Si j'enlève le tiret pour mon titre, c'est pour essayer de dire que, face à nos problèmes actuels des rapports entre la passe et l'École, il y a probablement intérêt à laisser aller les gens à la passe plus facilement, sans que cela soit cependant un laisser-faire inorganisé. Au contraire, il faut sûrement mieux organiser l'accès de ceux qui veulent se présenter à la passe. Les laisser passer avec discernement. D'abord à la première étape des commissions d'accueil. Mais également au moment final de la procédure, en favorisant les possibilités de nominations d'AE. Je n'ai pas de solution toute prête. Je peux parler des problèmes que je connais dans mon rapport à la passe et à l'École.

Historiquement, mon rapport au dispositif de la passe dans une École a été le suivant. Refoulé sans ménagement du dispositif de la passe que je demandais de faire avec l'accord de mon analyste à l'époque de l'EFP, j'ai ensuite été membre des premiers cartels de la passe de l'ECF où nous avons entendu plusieurs témoignages de passe et où nous avons procédé à une nomination d'AE d'une personne qui, aussitôt apparue sur la scène du discours analytique, en a disparu. Tout cela ne fait pas une expérience très positive. Et le bilan, particulièrement non satisfaisant, est que je n'ai pas encore contribué au dispositif de la passe dans les Forums, que je n'ai jamais désigné de passeurs, que peu de mes patients ont demandé à faire la passe. Je me suis demandé si à force de « prendre la passe au sérieux », il n'y avait pas là un symptôme personnel, si je ne cherchais pas un peu trop à lire l'étiquette « garanti véritable » sur le front des AE nommés, si je ne me leurrais pas moi-même sur ma confiance dans le dispositif ou si finalement je n'y avais rien compris. Bref, à force de compter sur l'École, n'y a-t-il pas là aussi une forme de résistance à la passe ?

Jusqu'ici, j'avais toujours pensé qu'il y avait une nécessité à ce qu'on fasse la passe lors d'une analyse et dans une École. Et en conséquence un danger, une contre-indication, un laisser-aller, un ratage, à ce que, cette passe, elle ne soit pas offerte et même explicitement encouragée, c'est-à-dire finalement à ce qu'elle ne fasse pas suffisamment envie, si l'on peut dire, à ce qu'elle ne soit pas assez agalmatique, à ce qu'il n'y ait pas en somme de désir de passe comme on dit qu'il y a un désir d'École.

Et j'ai toujours compris, peut-être de manière trop simplifiée, que la passe correspondait essentiellement à un moment, à un moment qu'il ne fallait pas laisser passer, un

moment auquel il fallait pouvoir donner toute sa valeur, dont il fallait saisir toute la richesse, un moment d'« éclair », comme le désigne Lacan, un moment dont Lacan gage en tout cas qu'il est possible d'en rendre compte dans un dispositif adéquat, structuré comme un mot d'esprit, et donc relevant bien de la fonction « inconscient ».

Je n'ai jamais vu l'ombre d'un éclair, si je puis dire, dans les témoignages de passe que j'ai entendus autrefois, contrairement à ces moments où, dans une analyse proprement dit, il survient, pour un patient, cette révélation du nouveau, ce dévoilement qui fait tourner le cours de la cure vers un trajet inattendu. J'en ai eu tout récemment encore le témoignage chez une patiente mais avec cette question : que va-t-il se passer maintenant ? Est-ce pour elle le moment de la passe, ou pour moi le moment de la désigner passeuse ? Pourquoi cela se transmet-il si difficilement ? L'éclair lacanien serait-il un peu surfait, ou sa compréhension dévalorisée ? Lacan y tenait pourtant énormément. Il insiste, en 1973, à Montpellier, sur cet éclair de la passe auquel, dit-il, « je tiens tant, [...] ce moment où on se décide, où on verse, où on entre dans le discours analytique ». À suivre cela, on se dit qu'à rater ce moment, qu'à le « laisser passer », il doit s'agir d'une faute éthique de la part de ceux qui ont à en juger, ou bien d'une mise en place défectueuse du dispositif qui, dans une École, devrait permettre d'entendre ce moment-clé. Mais qui peut juger de ce ratage ? Si ce moment n'est pas aperçu, la faute en revient-elle aux passeurs ou aux membres des cartels de la passe ? Qui, en somme, résiste à laisser passer les candidats à qui est offert le dispositif ?

La première résistance revient, je le démontre malheureusement moi-même, à l'analyste, l'AME, qui ne désigne pas de passeurs. Ou bien, s'il en désigne, ce peut être parfois de façon timorée, en prévenant son patient, contre la recommandation explicite de Lacan de ne pas le faire, pour préserver l'effet de surprise et donc la dimension de l'acte. Car désigner un passeur est un acte. Faire fonction de passeur en est un aussi. Désigner un de ses patients passeur doit évidemment avoir un effet dans la cure. Je ne sais pas lequel. Mais en a-t-on jamais parlé sérieusement ? Ce que je sais, à ne pas avoir désigné de passeur, c'est non pas d'avoir raté quelque chose dans la cure de quelqu'un, ou d'avoir laissé passer le bon moment d'un fugace éclair dans son analyse, mais d'avoir manqué de quelque chose du côté de l'École pour soutenir la possibilité de mon acte de désignation.

Il y a quelque chose que je ne m'explique pas bien. Il me semble voir de plus en plus de patients empêtrés dans leur propre voie analysante à en chercher l'issue dans la voie de l'analyste. Alors qu'avant, autrefois !, il me semble que je discernais plus facilement et plus fréquemment une certaine fraîcheur dans le trajet de quelqu'un, et quelque chose qui semblait rendre plus accessible, plus transmissible, le rapport entre l'analyse de cette personne et son désir d'analyste. Quelque chose qui, si la confiance dans la passe avait existé à ce moment-là pour moi et pour l'analysant, aurait tout naturellement conduit l'analysant à en faire l'expérience. Je peux évidemment me demander si ce n'est pas moi qui ai perdu ma fraîcheur d'écoute. Mais il n'est pas impensable que la manière dont fonctionne la passe dans l'École à laquelle on appartient y ait aussi son rôle. Toujours est-il que, et c'est justement une des raisons de notre rassemblement ici aujourd'hui, il existe bien un problème de crédibilité dans la passe et dans l'École, et que leur articulation est en défaut à la vue du résultat attendu (très peu de nominations d'AE), et à la lecture des textes à ce sujet.

Si je n'ai pas désigné de passeurs, c'est sûrement parce que je n'ai pas eu confiance dans l'École et dans le dispositif de la passe qu'elle appliquait. Je peux sans doute dire pourquoi, au risque de choquer. J'ai souvent douté de la qualité des AE, de leur

Wunsch n° 8

performance et de leur manière d'en parler. Le plus triste exemple vient de cette AE de l'ECF qui a inauguré son enseignement par cette phrase : « Je vous assure, l'inconscient ça existe, je l'ai rencontré. » Il ne s'agissait aucunement d'une formule d'humour. J'ai aussi douté de l'utilité des AE dans l'École, de leur effet sur l'École après leur nomination. Qu'est-ce qu'un AE a à faire après sa nomination ? J'avoue que je ne le sais pas vraiment. S'agit-il d'enseignement proprement dit ? Le mot enseignement convient-il vraiment ? S'agit-il de témoignage ? Mais de quoi ? La pire chose pour un AE doit être de se sentir obligé de répondre devant son École de ce qui s'est passé pour lui. Mais ce doit être aussi de se taire. Car il est clair que ce moment d'entrée dans le discours analytique intéresse tout le monde. Et au premier chef ceux qui dans le dispositif ont laissé passer quelqu'un jusqu'à sa nomination.

Est-ce que « laisser passer » est à comprendre seulement comme un « passe à la passe », comme un effet d'incitation à la multiplication des demandes de passe que peut provoquer, par exemple, telle ou telle nomination d'AE, et même toute nomination d'AE pourvu qu'elle prouve par elle-même la bonne marche du dispositif ? Le ratio vénézuélien (vingt membres, trois demandes de passe depuis la nomination d'AE de notre collègue de ce forum) semble avoir une signification non contestable. Mais cette évaluation quantitative suffit-elle à rendre compte de l'aspect épistémique du problème en quoi consiste entre autres le faible nombre de nominations ? Laisser passer ne peut pas se résumer à dire qu'il faut faire fonctionner le dispositif de la passe de telle sorte qu'il y ait de plus en plus de nominations d'AE, ou en tout cas de moins en moins de non-nominations, de moins en moins de laissés dans le vague, au regard de l'École, quant aux résultats de l'expérience et du travail des cartels. Dans un texte de Colette Soler diffusé un peu au-delà du CIG en mai dernier, il est dit en conclusion : « Il faudrait que notre discours encourage les passants à témoigner au ras de leur expérience. » Je suis bien d'accord, d'autant qu'encourager est synonyme pour moi de laisser passer. Mais je questionne : cela se décrète-t-il ? Ou bien même, comment cela se décrète-t-il ?

Il a sûrement existé quelque chose qui a empêché que les passants témoignent le plus souvent possible au ras de leur expérience. Quelque chose qui a empêché qu'ils puissent témoigner de l'effet de discours de leur analyse. Ne serait-ce pas justement un effet d'École, un effet d'un certain type de discours sur la passe dans l'École qui a encouragé une survalorisation savante de l'expérience au point d'empêcher certains de s'y lancer, au point de ne pas les laisser passer. Cela me paraît être un sérieux problème, à savoir une certaine forme d'encouragement à résister à la passe par survalorisation épistémique, dont la forme la plus patente est la nomination d'AE imaginairement et hiérarchiquement surestimée. Mais dans le dispositif, pour que passe et École antipathent moins, il faut inclure aussi dans le laisser passer le rôle des passeurs, passeurs qu'il serait utile d'encourager également à rendre compte devant le cartel « au ras de leur expérience d'écoute des passants ». Cela ne se décrète pas non plus. Mais il me semble que savoir désigner un passeur ne relève peut-être pas seulement d'une fraîcheur d'écoute (qui veut dire aussi discernement), pas seulement non plus d'une confiance dans toutes les étapes du dispositif, mais aussi d'une confiance dans le fonctionnement entier de l'École, au-delà de la passe elle-même. La preuve d'une confiance en l'École se trouve sans doute dans le fait qu'un analysant non-membre d'une École puisse être désigné passeur par un analyste appartenant à une École et accepte de fonctionner comme tel. On a même pu entendre dire que ces passeurs écoutaient et témoignaient beaucoup « mieux » (guillemets !) que les passeurs membres d'École, de la nôtre en l'occurrence. La confiance en l'École (ou le désir d'École) devient dans ce cas indépendante de la confiance dans la passe (ou du désir de passe). Et c'est peut-être mieux ainsi.

En conclusion. Une École doit savoir laisser passer. Est-ce une position passive ou un acte ? Quand Lacan dit que son fort est de « savoir ce qu'attendre signifie », il désigne me semble-t-il la logique de l'acte, celui des trois prisonniers qui ne réussissent à sortir enfin qu'à avoir attendu que l'autre se signale. L'urgence, c'était d'attendre. En relisant encore et encore cette préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, on est frappé de l'emploi du mot « urgence » par Lacan. « Urgence de donner la satisfaction de fin d'analyse », « satisfaire aux cas d'urgence », « la requête d'une urgence ». Dans l'analyse, tout ne serait-il qu'une affaire d'urgence ? Il me semble que oui, mais à condition de savoir, donc, ce qu'attendre signifie, et que la passe est le moyen de peser la nature de cette attente urgente de la fin d'analyse que l'expérience promet, dans son rapport au mystère de la voie analytique qui parfois finit par s'imposer.

Il y a de l'urgence dans la fin d'analyse. Il faut y satisfaire, nous dit Lacan, c'est-à-dire il faut répondre à l'urgence, ce qui signifierait ne pas attendre, ne pas « laisser passer » quelque chose qui serait en somme un terme. Mais comme on n'est pas sûr de pouvoir satisfaire cette urgence, autrement dit on a toutes les chances, semble dire Lacan, de « laisser passer » le moment de satisfaction de fin d'analyse, alors il faut, ou plus exactement on peut avoir recours à la passe « comme mise à l'épreuve de l'hystorisation - avec un *y* - de l'analyse ». Cet *y* ne dit rien de bon pour ce qui est de la satisfaction de fin d'analyse.

C'est une manière me semble-t-il de dire que l'urgence peut attendre et que c'est cela que veut dire aussi « laisser passer ».

Silvia FONTES FRANCO

La passe n'est pas ce que l'on attend

« Et ne me plains pas des dits "membres de l'École freudienne"
- plutôt les remercié-je, pour avoir été par eux enseigné, d'où moi, j'ai échoué
c'est à dire me suis pris les pieds. Cet enseignement m'est précieux ¹. »

Jacques Lacan, « Lettre de dissolution de l'EFPP ».

En 1978, dans les Journées sur l'expérience de la passe, Lacan affirmait qu'il ne détestait rien autant que les congrès mais pour ajouter aussitôt une réserve, « celui-ci, non, parce que chacun a contribué avec son pauvre petit caillou à l'idée de la passe ² ». Ce n'est pas difficile d'imaginer ce que Lacan détestait tellement dans les congrès. Mais ceux qui étaient dans ces journées pourraient peut-être nous expliquer pourquoi Lacan n'avait pas été assommé ce jour-là, spécialement quelques minutes après qu'il a dit que la passe était un échec complet. Lacan à cette époque était directeur de l'EFPP ³ et participait aux jurys qui composaient le cartel de la passe et il était l'analyste d'un nombre significatif de ces membres et continuait à parier pour l'expérience de la passe. C'est dans cette même journée qu'il a prononcé cette phrase connue : « J'ai voulu obtenir des témoignages et naturellement je n'ai obtenu aucun témoignage sur comment cela se produisait ⁴. »

1. J. Lacan, « Lettre de dissolution de l'EFPP », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 317.

2. J. Lacan, « Journées sur l'expérience de la passe », 1978.

3. Voir E. Porge, *Jacques Lacan, um psicanalista*, Brasília, UnB, 2006, p. 344.

4. J. Lacan, « Journées sur l'expérience de la passe », *op. cit.*

Wunsch n° 8

Parmi les acceptions possibles du terme *naturellement*⁵ utilisé par Lacan, nous trouvons : 1) ce qui est essentiel ou propre ; 2) en toute certitude ; 3) ce qui est particulier. En nous orientant de la psychanalyse et précisément par les contributions de Lacan, nous savons qu'il faut se laisser enseigner par l'expérience et en extraire un enseignement. Eh bien, c'est justement à propos de l'expérience de la passe que nous recueillons toujours ce qui paraît être son caractère intrinsèque : son inadéquation par rapport à ce que l'on attend d'elle. Cela fait quarante-deux ans, depuis la promulgation de la « Proposition du 9 octobre 67⁶ », que l'expérience de la passe démontre que, naturellement, la passe n'est pas ce que l'on attend.

Mais une chose est sûre, Lacan, dans tout son enseignement et dans son effort pour faire fonctionner la passe dans son école, n'espérait ni asseoir ni ancrer l'analyste dans un quelconque idéal de l'analyste⁷, ni faire croire qu'il y aurait un objet qui vaudrait plus qu'un autre⁸. Que ce soit dans la « Note italienne » (1973)⁹, quand Lacan propose aux Italiens de nommer selon le principe de la passe, quitte à prendre le risque qu'il n'y ait pas d'analyste, ou que ce soit dans le texte « Sur l'expérience de la passe » (1973) quand il se montre clairement attentif aux résultats obtenus dans les témoignages, il termine en affirmant que les effets de la passe « sont peut-être des échecs, et finalement, pourquoi pas ? Nous savons tous que tels que nous sommes faits, dans l'espèce humaine, les échecs, c'est ce qui peut nous arriver de mieux¹⁰ ».

Après des années de dépréciation ou d'idéalisation du dispositif et par conséquent des AE, je crois que nous vivons un moment nouveau par rapport à la passe dans notre École et que nous sommes conviés, en tant que communauté d'école, à un travail d'élaboration et de révision collective pour repenser ses statuts sans dépréciation ni idéalisation.

Lors de la rencontre nationale de l'IF-EPFCL-Brésil, qui a eu lieu à Aracaju en 2007¹¹, j'ai présenté un travail sur la passe. En relisant ce texte dans lequel je citais Lacan disant se satisfaire des pauvres petits cailloux, il m'est apparu que j'y fais référence à la rencontre ici-même à Buenos Aires en 1996, où je décriai « l'incroyable scène, les lumières, la foule autour de la présentation des AE, comme s'il s'agissait d'une représentation théâtrale avec un fort appel au sens et à l'émotion ». Quels sont les effets d'une telle transmission ?

À l'époque du Champ freudien, nous avons assisté, à propos de la passe, à un retour à « la cooptation de sages » et aux préoccupations institutionnelles et politiques les plus diverses, ce qui a fait barrage au discours analytique. Sans compter sur quelque chose d'encre plus fort, plus prégnant : l'idéalisation du dispositif de la passe et par conséquent du titre d'analyste de l'École, dont nous trouvons les échos dans notre communauté. Depuis ce travail que j'avais fait en 2007, j'avais que ce qui se présente comme « peu de chose » dans notre expérience de la passe ne peut pas être synonyme de précaire, sans valeur, sans effet. Quels critères utiliserons-nous pour évaluer ces effets ? Qu'attendons-nous de la passe ?

Comme Jean-Jacques Gorog¹² l'a rappelé, « nous restons imprégnés par les discours qui nous animent ». C'est le même constat que Lacan a fait à partir de son expérience

5. *Dicionário Houaiss da língua portuguesa*, Rio de Janeiro, Objetiva, 2007.

6. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 243.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 448.

8. *Ibid.*, p. 460.

9. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 307.

10. J. Lacan, « Journées sur l'expérience de la passe », *op. cit.*

11. S. Franco, *A atualidade da psicanálise*, Aracaju, 2007.

12. J.-J. Gorog, « O passe, a verificação de uma fantasia, e seu lugar na cura », *Wunsch*, n° 7, Boletim Internacional da Escola Internacional dos Fóruns do Campo laciano, janeiro de 2008.

d'école et qui l'a conduit à affirmer que « l'effet de groupe imprègne l'effet de discours, empêchant la transmission de l'expérience¹³ ». Il faut se demander si, avec le travail intense dans notre communauté et les efforts pour libérer la passe des idéalizations connues par le passé, il sera possible de placer la passe au cœur de l'École. L'expérience a démontré que ce n'est pas tâche facile de faire valoir la passe au niveau institutionnel avec les malheureux petits cailloux récoltés par l'expérience de chacun. En effet, nous avons un problème, pour que la passe serve à l'École¹⁴, il faut que l'École puisse s'en servir.

Lacan espérait construire une communauté autour de l'expérience des praticiens à laquelle l'enseignement apporterait une correction. « Mince comme un cheveu, elle n'aura pas à se mesurer à l'ampleur de l'aurore. Il suffirait qu'elle l'annonce¹⁵. » Je crois que dans notre École, nous n'avons pas à avoir honte de nous satisfaire de peu. Depuis l'époque où j'ai été passeur, j'ai entendu une phrase de Juan Guillermo Uribe sur l'expérience de la passe, elle a trouvé écho en moi. « La surprise de confirmer les raisons qui poussèrent Lacan à créer le dispositif¹⁶. » L'effet poétique de cette phrase ne cache pas ce qui nous fait parier pour la passe. C'est à partir du vécu de cette expérience et non pas de ses idéalizations que la passe répond à ce que l'on en attend.

Si l'on prend au sérieux la spécificité de la psychanalyse, il faut admettre que l'on ne trouve pas ce que l'on cherche dans une analyse. Dans la certitude de la rencontre attendue par le biais du fantasme et sa visée phallique, l'analyse introduit la contingence d'une autre rencontre, la rencontre avec le réel. Il y a constamment un risque pour la psychanalyse : que les traitements psychanalytiques correspondent aux attentes du névrosé, c'est-à-dire que l'on traite sa demande, qu'on réponde à son avidité d'être, et qu'on le remette ainsi à la hauteur de répondre à l'injonction de l'Autre, maintenant son aliénation fantasmatique et empêchant que quelque chose du désir de l'analyste puisse faire effraction. Ce risque est mis à ciel ouvert par Lacan dans sa Proposition sur la passe et il écrit sur le mur, pour qu'on le lise, ce que l'on attend et ce que l'on n'attend pas dans une analyse menée sérieusement.

J'extraits de mon expérience de la passe un des moments importants, quand cette tension, cette intrusion contenue dans la proposition de la passe peut produire des effets dans le singulier de l'expérience analytique. L'incidence du discours analytique, avec ses coupures, a permis de mettre en évidence au cours de la dernière tranche d'analyse la position du sujet et ce qu'avait été l'analyse antérieure, dès la première rencontre : un succès. « Quel succès », voilà ce qu'elle entendait dans la première séance après avoir relaté avec application où elle en était arrivée après des années et des années de traitement psychologique. L'avant-dernière tranche, d'orientation lacanienne, avait relancé l'espoir d'obtenir la consécration du moi et d'obturer le non-sens traumatique. L'efficacité de ce traitement a permis à l'analyste de penser que l'analyse était terminée et de proposer à son analysante de partager le cabinet et des activités psychanalytiques, ce qui a permis à l'analysante de se chercher un autre analyste.

Réaffirmer la position fantasmatique du sujet à la place de « l'élue » eut pour conséquence une accentuation des symptômes, notamment celui de ne pas pouvoir valoriser quoi que ce soit et ne pouvoir parler de rien. L'actualisation, dans le transfert, de la

13. J. Lacan, « Lettre de dissolution », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 317.

14. B. Nominé, « Para que o passe sirva », trabalho apresentado no V Encontro Internacional da IF-EPFCL, São Paulo, julho 2008.

15. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 276.

16. J. G. Uribe, « Em torno do passe da EPFCL », *Stylus*, n° 12, 2006, Rio de Janeiro, 2005, p. 151.

Wunsch n° 8

réalité sexuelle de l'inconscient, au cours de la dernière tranche, a situé l'interprétation faite par le sujet de son « rejet inaugural ». C'est face à quelque chose d'absent de structure que s'inscrit le symptôme de l'enfant donnant une signification au désir énigmatique de la mère articulé au nom du père. Le corps est la scène de manifestations symptomatiques quand dans l'enfance le sujet, confronté au trou dans l'Autre, perdait la tête et s'évanouissait à force de pleurer. À l'âge adulte, le symptôme se manifeste comme peur de perdre la tête en parlant. Née entre deux morts et malgré le désir de la mère de ne plus avoir d'enfant, elle reçoit le nom d'une nièce du père qui mourra peu de temps après la naissance, fille de la sœur chérie qui sera sa marraine : l'élue, la préférée, la morte. C'est dans le fantasme que ce montage prend forme. Continuer à prendre soin de l'Autre et la promesse de parler de tout un jour, de bien parler de la sexualité, elle trouve la possibilité de se réaliser dans le choix fait très tôt d'être psychologue.

Mais c'est là où elle l'attend le moins que la direction de la cure va amener ce sujet à une limite, à un vidage de cette production fantasmatisque, jusqu'au point de poser un acte. Là où elle l'attendait le moins, il y aura une rencontre, non plus avec l'Autre (ce que le sujet attendait), mais avec le réel. C'est dans la contingence de l'acte analytique que le désir de l'analyste inarticulable, « l'acte (tout court) a lieu d'un dire et dont il change le sujet ¹⁷ ». Un de ces moments, un acte en question, se séparer, quitter le cabinet et les activités psychanalytiques en commun avec l'avant-dernière psychanalyste, a produit une angoisse intense, des douleurs physiques, notamment précordiales, sans aucune cause organique, mais ayant nécessité plusieurs allées et venues à l'hôpital, le tout accompagné de cette phrase : « Mieux vaudrait mourir que de passer par là. » En suivant, surviennent d'autres pertes consécutives à une atmosphère de diffamation provoquée par cette séparation. Cette rupture en acte, moment de séparation, évoquait la fin de l'analyse. Comme d'autres moments de séparation produits dans l'analyse, cela provoquait des modifications subjectives et bien sûr des effets dans la vie : se satisfaire de s'occuper de sa vie personnelle (mari, avoir un enfant, etc.). Et par rapport à la psychanalyse, pouvoir accepter d'être passeur. En effet, il ne s'agissait plus de parler bien (l'idéal), mais de parler à partir de ce qui échappe au savoir, ce qui eut une incidence également dans la position avec les patients, permettant de consentir au silence et d'écouter les patients en étant décollée du sens.

Dans une école qui la prend au sérieux, la passe oriente l'expérience de l'analyse vers sa fin. Elle oriente la pratique en favorisant les conditions nécessaires à la production de l'acte analytique. Cette orientation contrecarre la pente à l'idéalisation de la preuve de la fin de l'analyse et à la théâtralisation des AE nommés comme garantie pour la bonne conscience de tous.

C'est l'analyse menée au point de séparation par une rupture en acte ¹⁸ qui peut soutenir le pari sur le réel de l'expérience. C'est ce qui peut *conduire quelqu'un à ne rien attendre de la passe*. C'est cet effet produit par l'analyse qui, dans mon expérience, m'a poussée à réitérer mon choix pour la psychanalyse en pariant sur la passe.

17. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire sur l'acte analytique », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 375.

18. C. Gallano, « Nao sem passar pelo real », texte inédit.

2^e séquence

Michel BOUSSEYROUX

Passe et fin par le nœud

Qu'est-ce que la passe a à voir avec la topologie de Lacan ? Et pourquoi a-t-elle à voir avec cette topologie, et ceci jusqu'au bout de son enseignement et de sa pratique ? Telle est la question dont il ne me paraît pas inutile de rouvrir maintenant la béance, au regard de son expérience clinique, si difficile soit-elle pour moi à tirer au clair.

La théorie de la passe qu'innove la « Proposition du 9 octobre 1967 » a été peu à peu mise au point dans *La Logique du fantasme* puis dans *L'Acte psychanalytique*, où Lacan en arrive à penser la passe comme coupure de la répétition, c'est-à-dire comme coupure de la demande ($\$ \diamond D$) qui produit l'objet (a).

Cette théorie de la passe par l'objet et le chavirement de l'assurance prise du fantasme trouvent son aboutissement topologique un peu plus tard, en 1971, dans « L'étourdit ». Lacan y décrit – je cite « L'étourdit » – « la fin de l'analyse du tore névrotique ». Le tore est la structure qui rend compte tant des tours de la parole que de l'insu du dire dans la cure et sur laquelle l'analyse opère en *trois temps*.

Le premier aplatit le tore selon un pli qui le tord en une bande de Moëbius *feinte*. Ce tore aplati, dans la cure, c'est quoi ? C'est la névrose de transfert, par le transfert aplatie, l'histoire du sujet prenant le pli de l'histoire de l'analyse.

Le second temps est celui de *la passe par la coupure de ce dire qui s'appelle l'interprétation*, suivant le huit intérieur de ce pli, laquelle coupure fait du tore un ruban bilatère torsadé, l'objet (a) consistant en cette chute d'étoffe et le sujet se réduisant strictement à l'insubstantiel de la coupure.

Le troisième est celui, final, du « deuil de l'objet (a) ». Il dure le temps qu'il faut pour que se fasse la couture bord à bord de ce ruban, créatrice de la bande de Moëbius *vraie* par laquelle s'assure, lit-on toujours dans « L'étourdit », « le stable de la mise à plat du phallus, soit de la bande, où l'analyste trouve sa fin ».

Alors, pourquoi Lacan construit-il cette topologie ? Pour *présenter*, dans sa consistance topologique, l'*irreprésentable* de l'objet (a) et surtout montrer, en un raccourci saisissant, *la modification de la structure* à escompter d'une analyse finie : *là où c'était le tore (bilatère et orientable) de ma névrose, je dois advenir au moëbien (unilatère et non orientable) du désir de l'analyste*, la coupure qu'effectue la passe étant la *condition* de ladite modification. Telle est la relecture du *Wo es war* freudien sous-jacente, me semble-t-il, à la présentation lacanienne de la modification produite par l'opération analytique.

Cet aboutissement topologique de la proposition de 67 étant antérieur à l'introduction du nœud borroméen, la question se pose alors de savoir s'il reste valable après les remaniements borroméens de la doctrine et en quoi ceux-ci ont pu modifier ou renouveler ce qu'entre 1967 et 1971 Lacan considérait pour acquis.

Le fait est qu'avec le nouage R.S.I. *l'objet a* change de statut : il ne *consiste* plus comme surface, il *ex-siste*, comme point de coincement du nœud. Le fait est aussi que *le symptôme prend le pas sur le fantasme* pour rendre compte de la fin de l'analyse, la séparation finale se définissant davantage par l'identification au symptôme. Le fait est encore que *l'inconscient* change aussi de statut : d'abord égalé au symbolique, Lacan finira par le présenter, le 10 octobre 1978 à Sainte-Anne, comme réel, *rond du réel auquel le rond du symbolique « impose sa loi »*.

Wunsch n° 8

Pourtant, le Lacan borroméen n'a pas laissé tomber le Lacan mœbien. Loin de là. Non seulement, dès le début du séminaire sur *L'Une-bévue*, il réintroduit dans ses nœuds la problématique du tore, chaque corde du nœud ayant consistance de tore, mais il remonte, dès décembre 1976, la coupure du tore selon le double tour de « L'étourdit », modificatrice de la structure. Ce qu'accentue encore plus la fin du séminaire *Le Moment de conclure*, véritable moment de *retour* de Lacan au mœbien. *Si donc l'inconscient peut être dit réel, c'est parce qu'il est mœbien* : la bande de Mœbius symbolise l'inconscient réel en tant que « dans l'inconscient on est désorienté ». On y est aussi désorienté que sur la bande de Mœbius.

Il est donc légitime de dire qu'à partir de 1976 – en témoigne la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » –, la passe est pensée comme *passé par l'inconscient réel*, plutôt que par l'objet. *Mais, qu'elle soit par l'objet ou par l'inconscient réel, il faut bien comprendre que, dans les deux cas, il y a passé AU MœBIEN. Et qu'il n'y a pas d'entrée dans le réel mœbien de la fin sans la coupure de la passe.*

Mais alors, de 1960 à 1976, ce serait du pareil au même ? Sûrement que non. Certes, au bout de son enseignement, dans *Le Moment de conclure*, quand il *refait* ses coupures sur le tore, Lacan *continue* à penser la passe comme coupure. Mais ce n'est plus du tore de la névrose dans « L'étourdit » ni du tore du sujet enlacé au tore de l'Autre dans *L'Identification* qu'il est alors question. C'est – du moins j'en risque l'hypothèse – sur le tore de l'inconscient, assimilé au rond S du symbolique, borroméennement enchaîné à 2 ou 3 autres ronds toriques, que Lacan envisage cette fois la coupure de l'interprétation, et donc la passe. La coupure interprétative de ce tore – c'est très important à observer – *ne défait pas* le nœud borroméen, qu'il soit à 3 ou à 4. Par contre, elle *fait* un nœud, un *nœud coupure*, le plus simple étant le nœud de trèfle. J'appelle *nœud de passe* ce nœud qui est *accomplissement de coupure* de la passe.

De permettre de transformer ce tore S de l'inconscient symbolique en bande de Mœbius, le nœud coupure de la passe ouvre ainsi à l'inconscient réel, sans défaire pour autant le nœud borroméen. Et ce qui en écrit le mieux le réel, c'est la bande de Mœbius, non plus *simple* (à une seule demi-torsion) comme dans « L'étourdit », mais *triple* (à trois demi-torsions), issue de cet accomplissement de coupure dont je parlais et à laquelle Lacan s'intéresse beaucoup à la fin du *Moment de conclure* et au début de *La Topologie et le temps*. Remarquez bien que le bord de cette bande, à lui tout seul, fait nœud – *alors que pour que le huit intérieur fasse nœud, il y a besoin du rond de l'objet (a) – et que ce nœud plie son réel non orientable à la loi de ses dessus/dessous.* Car ce que cherchait alors Lacan, à travers ses essais, plus d'une fois ratés, de présentations topologiques de l'inconscient réel, ce n'était rien de moins qu'à *s'orienter*, grâce à la présentation, *dans la structure*, pour y trouver le chemin de sa pratique d'analyste.

Ainsi, en 1978, la fin n'est plus pensée comme *mise à plat du phallus* qui désaliène de l'identification primaire, mais comme *mise à plat du nœud qui, de faire bord à l'inconscient réel, fait orientation dans la structure.*

Dès lors, l'analyse trouve sa fin dans *le nœud minimal du parlêtre*. Car ce trèfle est le moindre qu'on puisse écrire pour présenter « tant mal que pis », dirait Beckett, ce dont, autour du topos de l'objet *a*, le parlêtre jouit : du sens, du phallus et de l'Autre. C'est à partir du moment où, dès 1975, il chiffre ainsi la structure que Lacan substitue, préfère à l'inconscient de Freud le parlêtre. Vue ainsi, la satisfaction de fin serait *satisfaction à faire ce nœud coupure du parlêtre*, satisfaction de boucler le tour triple qui en écrit le réel.

En introduisant du torique dans le borroméen, Lacan *hystorise* la structure. Il ne fait pas qu'introduire le temps et ses contretemps, l'histoire avec un *i*, dans sa topologie des

nœuds, il y introduit l'hystérie et sa vérité menteuse qui, comme Lélie dans *L'Étourdi ou les contretemps*, la pièce de Molière, met ses bâtons dans les roues du désir. *Le tore*, disons-le, est menteur. Il est, comme disait de la vérité Freud, jésuitique, parce que biface et retournable.

Ce mensonge est celui de l'identification telle que Lacan la révisé en 1976. Retourné, l'un des tores du nœud contient dans son intérieur les autres. Le retournement du symbolique est le *proton pseudos* de l'hystérique par lequel elle devient Autre tout en étant soutenue au-dedans par la vérité menteuse de son amour pour le père.

Soit. Mais comment « balancer stembrouille » du tore *dans* le nœud et du nœud *dans* le tore qui lie la vérité au réel ? Eh bien, par la *coupure* du dire qui, en créant la bande de Moëbius, crée « l'hystérique parfait », soit « un hystérique sans symptôme, sauf de temps en temps », que Lacan, dans *L'Une-bévue* du 14 décembre 1976, a l'audace incroyable de se dire être, *tant à force d'avoir un inconscient il l'a unifié avec son conscient !* Si bien que la satisfaction de fin serait d'avoir réduit au mœbien le mensonge du tore biface, comme lieu de la double inscription et du sens double. *Analystes, encore un effort si vous voulez être mœbiens !*

La passe et sa modification de structure ne sont pas conceptualisables sans la topologie (la logique du groupe de Klein, d'abord utilisée en 1967, ne donnant qu'une première approche de ce que la passe sépare). Une École qui prend au sérieux la passe est donc une École qui prend au sérieux la topologie en tant qu'elle concerne, pour Lacan, ni plus ni moins que sa « pratique du dire ». En même temps – et ce n'est pas le moindre des paradoxes ! – *la topologie, on peut aussi bien s'en passer dans l'École, à condition de se servir de ce que Lacan a inventé : la passe comme dispositif et procédure !* Car la topologie, c'est, chez Lacan, son temps, son temps pour comprendre le réel de l'expérience. C'est le temps pour comprendre la passe.

Mais s'en servir implique que soient, par nous et pour nous, maintenues ouvertes les trois questions suivantes : 1. Où en sommes-nous, maintenant, dans *nos* pratiques du dire ? 2. Comme il ne s'agit pas d'imiter Lacan dans notre usage ou mésusage de la topologie, comment, *quand nous analysons*, nous orientons-nous dans la structure, que ce soit avec ou sans la topologie ? 3. Comment arrivons-nous à ce que le nœud de l'inconscient *satisfasse*, se fasse *assez réel* ?

Trinidad SANCHEZ-BIEZMA DE LANDER

La passe : un pas vers la transmission

« Il arrive qu'on rie dans les cartels de la passe. Il arrive même qu'un rire vienne surprendre soit les passeurs et les membres du cartel au cours des témoignages, soit les membres du cartel au cours de leurs échanges ultérieurs. Ce rire qui surprend, imprévu du passant, bien sûr, comme il est inattendu du cartel, rend la chose, cette chose sérieuse, soudain allègre.... Ce rire qui n'est pas rien nous indique que nous sommes en présence de quelque chose que le passant, lui, "a crû dans son propre" ».

Sol Aparicio, 2007, « De son propre cru », *Wunsch*, n° 7, p. 20.

Se poser la question de la transmission n'est pas banal, de la même manière qu'il n'est pas banal non plus de se demander si tout l'effort que fait Lacan pour ajuster l'écoute et essayer de l'accorder à la théorie rend la psychanalyse réellement transmissible.

Wunsch n° 8

Parce que faire École met en jeu la transmission, celle de produire un discours de la psychanalyse en psychanalyse. Ce qui fait École n'est pas ce que l'École reproduit dans le meilleur style universitaire ; ce n'est pas ce qui est répété dans une sorte de fascination, ce n'est pas non plus ce matériel qui obture parce qu'il séduit. Ce qui fait École, c'est la transmission de ce qui se fait dans l'École, voilà son destin.

Mais comment transmettre quelque chose de cette expérience toujours ineffable ? Les témoignages nous disent certaines choses ; ils révèlent, par exemple, le style de chacun, c'est-à-dire l'idée que chacun se fait de l'inconscient et, par conséquent, la manière de l'utiliser au moment d'analyser.

Car que pouvons-nous transmettre à part le témoignage d'un désir ancré dans une expérience ? Ce que l'acte de transmission met en évidence n'est pas un outrage mais un désir, ce n'est pas une transgression mais ce conflit permanent entre la loi et la vie déjà relevé par Kant et qui fait de l'homme un sujet éthique. Ce qui se transmet n'est pas une parole, c'est la singularité de la parole, à savoir ce qui la fonde et qui est en même temps indicible.

C'est pour cela que nous ne pouvons pas confondre transmission et doctrine, la transmission résultant d'un dire différent ; ce dire différent n'est pas un code formel, c'est un chiffrage. Ce dont il s'agit dans la transmission, c'est de l'inconscient. L'inconscient, c'est le texte chiffré d'un sujet, le sujet du trauma, de ce sujet marqué par la coupure sur le vivant antérieur à la représentation et à l'intentionnalité, c'est-à-dire ce moment où on n'a pas les ressources ni instinctives ni discursives pour vivre, pour prendre la vie qu'on nous donne ; n'oublions pas que l'être qui vient au monde, qui naît à la vie du parlêtre, est perdu d'emblée.

L'inconscient a besoin de l'apparition originelle du trauma, de la non-appartenance, et ceci donne à la vie du sujet une valeur singulière, symptomatique. Le symptôme est le produit d'une manière d'inscrire le traumatique, d'inscrire cette rencontre singulière d'un parlêtre avec le vivant. Le sujet ne provient pas de la conscience, il la précède, il naît de la pulsion et cette vérité le nomme comme fils du trauma.

C'est le réel qu'on recherche, mais c'est une recherche frustrée parce que l'on ne trouve que des mots. Le chiffrage de l'inconscient n'est pas une preuve fidèle de ce que l'on recherche, le réel. La preuve ne peut venir que de l'effet confirmé, ressenti par le sujet dans sa propre cure, de cet effet expérimenté qui nous apprend l'efficace du symbolique, plutôt, l'impact du symbolique sur le réel. Dans mon cas, ce fut le mot, ce mot cause du symptôme qui presque sans filtre surgit dans ma mémoire, en abolissant la phrase qui le contenait et en dénouant le tout.

Il ne s'agit pas de chercher, ni même de trouver. Il ne s'agit que de laisser sortir. Il ne s'agit pas de fouiller dans le fond d'un puits pour voir si l'on trouve, il s'agit d'attendre sur le bord jusqu'à ce que quelque chose surgisse et occupe sa place dans le texte. Roberto Juarroz le dit ainsi :

« Extraire la parole du lieu de la parole
et la poser à l'endroit de ce qui ne parle pas...
Faire en sorte que la parole adopte
la liqueur oubliée
de ce qui n'est point parole,
mais mutisme en souffrance
au bord du silence. »

(*Douzième Poésie verticale*, 1991, traduction 1993)

Le déchiffrement octroie autre chose que le sens des symptômes, « il livre le langage de son inconscient : un essaim de S1 devenus signifiants maîtres de la jouissance, ou lettre extérieure à la série du symptôme. Ce langage déchiffré n'est qu'une tentative de savoir. Pourquoi ? Parce que, dans la langue, « l'un incarné reste indécis entre le phonème, le mot, et même toute la pensée », dit Lacan dans *Encore*. Le déchiffrement est une tentative « pour saisir quelque chose des effets de la langue sur la jouissance » (Colette Soler, 2008, « L'inconscient réel, ses conséquences pour la passe »). La langue produit des effets, effets qui sont expérimentés par des affects inattendus et mystérieux. Ce trait de discordance de l'affect est un signe qui désigne le couple verbe-jouissance et qui révèle que ce qui est dit produit des effets d'humeur dissociés des significations.

Mais ce réel, cet inconscient réel, se manifeste aussi dans le lapsus, dit Lacan. Il se montre dans le lapsus par l'apparition d'une parole imprévue, hors sens mais pas hors jouissance ; c'est une parole avec un excès de poids, de jouissance ineffable, personnelle. C'est un signifiant hors chaîne mais intronisé, installé dans le champ de la jouissance.

Ainsi, le mieux que nous pouvons faire avec nos constructions est de prouver qu'elles ont un lien avec le réel. Mais comment démontrer que cette construction n'est pas une fiction ? Freud disait dans « Constructions dans l'analyse » que du point de vue thérapeutique, la construction a le même effet qu'un souvenir remémoré. La conviction que la construction est vraie guérit mais ne prouve pas le réel, et nous nous trouvons ici, une fois de plus, avec une question éthique : si nous nous contentons de croire à la fiction parce qu'elle a une part de vérité, nous nous acheminons vers une religion privée.

L'orientation vers le réel est une toute autre chose, par la force qu'elle exerce vers l'impossible, c'est une correction contre cette croyance. Nous devons chercher le réel du côté de l'opération qu'elle effectue le langage sur le sujet.

Ici se trouve le lien entre cure, passe, désir de l'analyste qui, pour moi, met en évidence non seulement la conviction de l'inconscient qui le produit mais aussi que la finalité de la passe n'est autre que la transmission de cette conviction que Freud exigeait de l'apprenti analyste : la conviction de l'existence de l'inconscient. Ensuite, Lacan ajoute dans *RSI* que l'inconscient est réel. « C'est le réel qui est troué par le symbolique. »

Au long de son enseignement, Lacan va proposer des versions de la passe qui, selon moi, ne s'excluent pas mais plutôt se regroupent, jusqu'à arriver à la dernière qui les englobe toutes.

En 1967, il parlera de la cure comme d'une expérience de savoir qui mènerait à l'acquisition d'une vérité sur l'être avec l'émergence de l'objet (a). C'est une solution en termes de savoir sur le désir et une transformation de l'être du sujet. La passe comme procédé capte ce moment.

En 1973, il ajoute « le non-rapport sexuel ». Ce qui entre en jeu ici est le savoir qui peut se soutenir de cette impasse. La fin de l'analyse devrait produire à ce moment-là un savoir dans le réel qui permet de déterminer ce réel d'une façon nouvelle. C'est le moment scientifique de la passe où l'on perçoit le savoir faire avec le réel.

En 1976, la passe consiste à donner le meilleur témoignage possible de la vérité menteuse. C'est ce qui est défini par l'historisation de l'analyse. Mais ce n'est pas tout. Si, en 1967, la passe est pensée en termes de désir et de vérité et, en 1973, en termes de savoir, en 1976, elle est pensée en termes de satisfaction, de la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. Elle se définit donc en termes de jouissance et non de désir. C'est l'aspiration à sortir du mirage de la vérité, en privilégiant les fragments de réel qui peuvent s'attraper dans l'expérience.

Wunsch n° 8

Dans l'inconscient freudien, on reconstruit une histoire. Mais après une analyse, on ne se retrouve pas avec une histoire mais avec des fragments d'écriture et des bribes de réel. C'est avec ça qu'on peut ensuite se reconstruire une hystoire qui peut être racontée aux autres. Faire la passe n'est pas se faire historien de soi-même, c'est plutôt maintenir cette fissure ouverte, c'est être entre la brièveté de l'éclair qui est déjà passé, ce qui s'est déjà écrit et l'imprévisible qui doit encore s'écrire.

Dans la préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI (Autres écrits, p. 572)*, Lacan affirme que « la question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même », et, s'il utilise le *y* grec, c'est qu'il ne s'agit pas d'une objectivation. Il s'agit d'élaborer si, dans l'analyse, il a été possible de faire sens avec le réel, même si à l'occasion on doit nécessairement recouvrir les espaces qui séparent les fragments pour réussir à se faire approuver, voire applaudir (terme qui évoque la satisfaction suscitée chez les autres, les collègues). Ce rire qui explose en l'absence du passant dit que cette hystorisation, en tant qu'hystérie, vise un autre.

Faire une demande de passe est une demande d'écoute et, bien qu'il y ait un destinataire, ça se fait en solitaire. On demande : *entend, écoute, peu importe si tu es d'accord ou non, dis seulement si ce qui est entendu transmet quelque chose de ce qui ne peut être dit sur le nouveau lien entre la jouissance et le signifiant.*

C'est une demande qui n'est pas une demande de sens ; bien au contraire, le sens a été dépassé, il a souffert des transformations, tellement de transformations que, dans son virage, il a modifié le transfert. C'est une demande en solitude, un isolement qui n'est parasité que par les passeurs, par des curieux de profession qui vont amener ces bribes à d'autres, un presque rien, une singularité. Jusqu'au dernier moment, le cartel est à l'affût, il désire savoir ; c'est ainsi qu'il peut déceler, par exemple, un changement radical dans la relation au savoir et à la jouissance, ou saisir une « extravagance », comme dit Dominique Fingerman (2006). « Le moment de la passe », ce presque rien qui cause un effet imprévisible, explique à son tour que ce qui est dit produit des effets d'humeur dissociés des significations.

Celui qui passe demande à l'École la garantie par rapport à la formation que l'École lui a fournie. La demande du passant est une réponse à une offre de passe que l'École propose. Il se trouve sur le bord et nous pourrions nous demander pourquoi il veut franchir ce seuil : pourquoi veut-il cette garantie, s'il s'est déjà autorisé de fait ? Pourquoi veut-il que l'École le garantisse s'il peut se contenter de fonctionner comme analyste ? Il le fait déjà, peut-être même depuis un certain temps, il s'est autorisé comme conséquence de son analyse. L'autorisation est une condition nécessaire. Pourquoi n'est-ce pas suffisant ? Pourquoi insiste-t-il à en vouloir un peu plus, encore un peu plus ? Peut-être parce qu'il sait que fonctionner comme analyste ne rend que probable l'ex-sistence de l'analyste, c'est ainsi que Lacan le dit dans sa « Note italienne ».

Il s'agit de mettre à l'épreuve cette position à laquelle il s'est autorisé à partir de son expérience d'analyse. Et « ainsi, le désir du psychanalyste est-il ce lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, soit cette sortie ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle puisque c'est la voie du psychanalysant » (« Discours à l'EFPP »).

C'est le désir singulier que nous pouvons appeler désir *de*, désir *vers*, qui noue un savoir singulier avec une cause universelle, celle du sujet qui met le plus intime au service des autres. C'est un franchissement de la pudeur dans le dire qui serait au service d'une éthique, d'une éthique du bien-dire concernant le trou de la castration. Trou aussi dans le savoir, parce que celui-ci a une limite, une butée qui permet d'appréhender non seulement

ce que l'on sait mais aussi jusqu'où on peut savoir. Dans « Interventions sur la passe », Lacan disait que le sujet n'a pas tout appris de l'expérience analytique mais que le savoir qui lui a été révélé n'est pas de l'ordre de la connaissance.

L'hystérie et la structure du mot d'esprit sont reproduites dans la passe et dans sa transmission. Il s'agit d'un nouveau lien avec l'Autre qui n'implique pas de faire de la passe un témoignage de la vérité. La passe suppose qu'en ayant trouvé quelque chose de l'inconscient, on a réussi à savoir que la vérité est un mirage, mirage qui s'épuise, qui trouve un point final lorsque, face à l'inconscient, on rencontre la satisfaction propre qui marque la fin de la l'analyse. C'est-à-dire que, dans cette perspective de mesurer le vrai avec le réel, la notion de satisfaction est centrale ; non seulement la satisfaction que le sujet atteint à la fin et qui résonne sur le fond de l'insatisfaction névrotique mais aussi l'idée que, dans la procédure de la passe – conçue comme hystorisation –, « obtenir la satisfaction des collègues » devient crucial (quoique nous devrions préciser en quoi consiste cette satisfaction des autres).

Il y a une satisfaction qui peut être obtenue par identification, c'est-à-dire parce que nous partageons des choses en commun. C'est une satisfaction où la résonance est celle du corps en tant qu'imaginaire, celle qui établit la forme de l'Un, de l'unien. Elle est propre à tout groupe. Mais je crois que la satisfaction mise en avant par Lacan dans la passe est d'un autre ordre. Le cartel de la passe incarne pour le passant l'Autre de l'École, car en tant que tel il peut dire oui ou non au néologisme que le passant présente, à sa trouvaille comme différence d'avec la norme. Mais c'est justement dans cette déviation par rapport à la norme que se présente le plus de jouir, comme pour le mot d'esprit où, au sein de l'harmonie, croît subitement un excès singulier. Ainsi pourrions-nous dire que c'est précisément lorsqu'une telle déviation (index du plus de jouir) introduit une satisfaction dans le cartel que quelque chose se transmet. Si cette histoire que l'on raconte, faite de lambeaux et de bribes, produit une satisfaction chez les collègues, ce serait une sorte de confirmation qu'il y a du neuf dans le dire.

Le miracle de la satisfaction se produit au moment du ratage du dire, lorsque, dans le message lui-même, toujours insuffisant, l'autre réussit à comprendre ce qui se trouve au-delà du langage, qu'il arrive à comprendre juste dans l'impasse du dire. Il s'agit d'une satisfaction qui réussit à délimiter ce qui ne peut pas être dit, ce qui ne peut pas être traduit en savoir et qui, nonobstant, n'empêche pas que cette jouissance du savoir résonne.

La passe introduit un élément incalculable, c'est ce qui fait que, même si elle consiste en un dispositif d'évaluation, il s'agit d'une évaluation qui ne se soumet pas à une norme mais qui, au contraire, introduit un élément probatoire qui n'est pas du côté de la règle mais du côté de l'exception. La lisibilité du témoignage est inversement proportionnelle à la charge de jouissance qui affecte les éléments qui se transmettent. Le passant peut faire entendre les points cruciaux de son expérience dans la mesure où il en est séparé.

Après la passe, après ce trajet qui n'est déterminé ni par l'amour ni par les idéaux, ni même encore par le père, mais qui est plutôt le produit d'un déchirement, d'un détachement qui, dans sa sortie brusque, lâche les amarres qui le maintenaient prisonnier, il se produit quelque chose d'imprévu, un presque rien : le changement du titre d'un travail à présenter, le nouveau titre étant : « Un regard perdu ». Ce tour plus formalisé de la question de l'objet s'impose à moi comme une continuité de ma passe, c'est un glissement à partir duquel il est possible de « prendre le flambeau ».

Traduction : Vicky Estevez

Wunsch n° 8

2. Comment nomme-t-on un AE ?

Peut-on user du dispositif pour explorer la diversité des passes effectives qui ont rendu l'acte analytique possible (c'était la première idée de Lacan), plutôt que de les évaluer par rapport à l'épuration qu'en ont donnée les textes de Lacan ? D'autant que des épures, il y en a au moins deux, et différentes : celle de 1967, la « Proposition sur le psychanalyste de l'École », et celle de 1976, la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ». Dans la passe, c'est le passage du psychanalysant au psychanalyste qui est en question.

1^{re} séquence

Antonio QUINET

La *varité* de la passe

L'École est le lieu où chaque analyste, dit Lacan, peut « disposer de sa relation à cet acte ¹ ». Disposer de la relation à l'acte psychanalytique signifie établir, parler, écrire, restituer, transmettre l'acte analytique pour que l'analyste puisse en disposer. Ce « disposer » se conjugue avec « exposer ». Cependant, il existe une aporie relative, tant dans le désir de l'analyste que dans l'acte analytique, qui est la résistance à passer au dit, propre au réel en jeu dans la formation de l'analyste. L'École est l'Autre comme lieu de cette aporie ; c'est le lieu de la difficulté logique pour relater l'acte analytique. Il ne s'agit pas de l'Autre consistant qui jouit, ce n'est pas un Autre qui puisse être incarné. C'est l'Autre comme lieu, l'Autre pour vérifier le désir de l'analyste, ce qui est, par définition, un désir où l'Autre manque. L'École ne peut pas être l'Autre qui agence cet acte, mais le lieu où l'analyste peut démontrer en quoi son acte agence l'École ².

Au terme du transfert

Lacan fait référence, dans la « Proposition du 9 octobre de 1967 sur le psychanalyste de l'École », au *terme* de la relation du transfert quand, en sa résolution, le désir n'attend plus aucun objet qui le satisfasse, ce qui correspond à la traversée du fantasme et à la destitution subjective. Il s'agit de la chute du sujet supposé savoir, du détachement du désir du sujet du désir de l'Autre supporté par l'analyste. Il résulte que celui-ci n'occupe plus la place d'objet dans le fantasme du sujet et que le désir est alors expérimenté comme « sans l'Autre ³ ». Le désir de l'Autre est l'inconnue « x », que l'analysant doit résoudre à la fin de son analyse pour pouvoir quitter l'analyste et la finir. En termes analytiques, le désir au terme du transfert n'attend plus rien, il n'attend plus la promesse de satisfaction, de réalisation – il est pur manque. Ce qui signifie qu'avant il attendait de recevoir – recevoir un complément d'être pour satisfaire le sujet avec son manque d'être, le sujet comme manque-à-être. Quand le désir se « résout », alors la cause du transfert, loin de se liquider, se retire de l'analyste pour devenir cause analytique. La cause n'a pas été liquidée, mais il y en a eu résolution. La relation transférentielle analytique a un terme qui est structural et logique. Soutenir qu'elle ne finit jamais est une imposture équivalente à soutenir qu'après

1. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 263.

2. Le thème de ce travail est développé dans mon livre *A Estranheza da psicanálise - a Escola de Lacan e seus analistas*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editor, 2009.

3. A. Quinet, « O ato psicanalítico e o fim de análise », dans *As 4 + 1 condições da análise*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editor, 1991.

avoir rencontré l'inconsistance de l'Autre dans l'analyse, le sujet reconstitue l'Autre dans l'École par l'intermédiaire du transfert de travail. Ce serait un modèle carriériste. Il n'est pas obligatoire ni nécessaire que le transfert analytique se transforme en transfert de travail.

Passe et fin d'analyse

Nous avons des indications de Lacan qui disent que le passage du psychanalysant au psychanalyste dans le processus analytique correspond à la fin de l'analyse. Mais il y a d'autres indications qui les distinguent, comme nous le verrons par la suite. Voyons d'abord la passe à la fin de l'analyse.

La fin d'une analyse correspond à la solution de l'énigme (x) soutenue par le désir de l'analyste. Ce « x » équivaut à l'être du sujet, ce qui peut se présenter avec deux valeurs distinctes, (- ϕ) et (a). Le (- ϕ) est la béance, le trou qui correspond à la castration, c'est-à-dire au manque dans l'Autre comme trésor de signifiants, en indiquant qu'il n'y a pas de mot qui désigne ce qu'est l'être du sujet. Il n'y a pas de garantie d'une localisation certaine du sujet dans le désir de l'Autre. L'Autre de l'amour, comme idéal à être rencontré, comme celui auprès de qui je pourrais m'abriter et dans le cœur duquel je pourrais rester à jamais logé, est manquant. Ce manque fait aussi retour pour le sujet comme complexe de castration, en le limitant tantôt en ses exigences (du surmoi), tantôt en ses réalisations idéalisées (de l'idéal du moi qui l'a poussé à une lutte vaine). Le manque dans l'Autre fait retour pour le sujet et dénote ainsi la division subjective et son incomplétude, tant en sa relation avec l'objet a qu'avec l'Autre. L'objet a, comme solution de l'être, surgit de la conjonction avec l'impossibilité du sujet de le rencontrer dans le signifiant ainsi que dans la constance et l'indestructibilité du désir articulé à cet objet plus-de-jouir, en ses différentes modalités : objet oral, objet anal, objet regard et objet voix.

Dans ce passage, l'analyste, soutenu comme sujet supposé savoir et ayant l'*agalma* comme semblant d'objet qui cause le désir du sujet, chute et perd sa consistance d'être. « En ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir, d'où le psychanalyste à venir se voue à l'*agalma* de l'essence du désir ⁴. » Le *désêtre* de l'analyste permet à son analysant de devenir analyste pour un autre sujet ; il devient alors ce savoir supposé. Et l'analyste ? *Sicut palea* - il est devenu rien, « comme du fumier ⁵ ».

Le désir de l'analyste qui soutenait l'opération fut ainsi résolu comme énigme. L'analysant destitue le sujet supposé savoir qu'il attribuait à l'analyste, mais qui le soutenait aussi comme sujet représenté par ses identifications signifiantes dans l'inconscient. Cela veut dire que la fonction « sujet supposé savoir » est tributaire de l'association libre, du déchiffrement inconscient, du glissement signifiant et de ses connexions avec d'autres signifiants. Cette fonction se trouve dans l'entre-deux de l'espace constitué par l'analyste et l'analysant. La destitution subjective est en même temps la destitution de l'analyste de cette place de savoir et du sujet de l'inconscient, qui se révèle un *savoir sans sujet*.

C'est le moment de la traversée du fantasme, où sont disjoints ses deux termes : l'objet tombe et le sujet est destitué. La destitution concerne tant le fantasme que les signifiants primordiaux qui déterminaient les identifications du sujet - « le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme ⁶ ».

Lacan appelle ce passage « porte » et l'événement afférent « virage » - terme de la marine qui désigne la manœuvre où le navire change de direction ; ce terme est employé

4. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 254.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

Wunsch n° 8

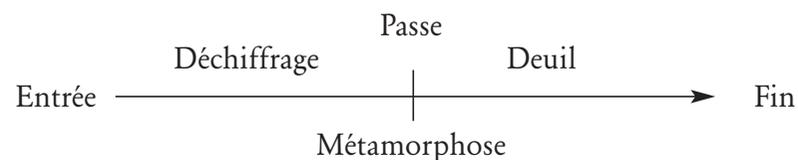
généralement pour un véhicule qui tourne à droite ou à gauche, ou qui fait demi-tour. La passe comme *porte* indique le franchissement d'un seuil, c'est-à-dire d'une place à une autre.

Dans cette perspective, on trouve la « liquidation » du transfert, qui correspond à la solution de l'énigme du désir de l'Autre soutenu par le « x » du désir de l'analyste. Résolution qui articule ainsi le manque dans l'Autre (ce qui le rend inconsistant et donc manquant en tant que garantie) avec l'objet *a*, ayant comme conséquence la destitution subjective et la destitution de l'analyste de sa place de sujet supposé savoir qui détient l'*agalma*, comme nous l'avons déjà abordé.

La passe avant la fin de l'analyse

Une façon distincte d'aborder la passe – à partir d'autres indications de Lacan – est de la considérer non comme un seuil, mais comme un chemin, ou même comme un tunnel dont la fin est la fin de l'analyse. La fin de l'analyse ne représente pourtant pas l'assurance que la passe a bien eu lieu, « dont la question se pose si elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste ⁷ ».

Dans la même « Proposition... », en appelant la passe métamorphose où l'être du désir se lie à l'être de savoir, Lacan affirme que « la paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose ⁸ » du sujet, indiquant un temps aride de « guerre » avant la fin. De quelle guerre s'agit-il, sinon de la lutte pour sortir de la relation transférentielle ? Cette lutte est un deuil ⁹... C'est le deuil que l'analysant fait de l'analyste. Dans ce temps de lutte et de deuil est présent « le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil ¹⁰ ». Nous avons ici l'indication d'une trajectoire où la psychanalyse se développe comme déchiffrement jusqu'au moment de la métamorphose du sujet, qui a été nommé « passe » – un passage qui marque l'entrée dans le travail de deuil et qui se prolonge jusqu'au terme de l'analyse.



Nous pouvons considérer la passe comme un éclair ¹¹ instantané, un seuil, ou comme une période de passage qui commence au début de la traversée du fantasme et qui s'achève à la fin du deuil de l'objet, ou, mieux, du deuil de l'analyste comme objet cause du désir, ce qui correspond à la « résolution » du transfert. La durée du deuil est le temps dans lequel l'analyste continue à causer le désir de l'analysant ¹², même si la chute du sujet supposé savoir a déjà eu lieu. Dans la passe il y a la solution de l'énigme du désir, alors que la relation avec l'analyste peut ne pas être terminée. Le point final de la passe en tant que période sera donc le point de finitude de l'analyse et de la relation transférentielle. Alors on atteint là la paix, avec le terme du travail de deuil.

7. *Ibid.*, p. 255.

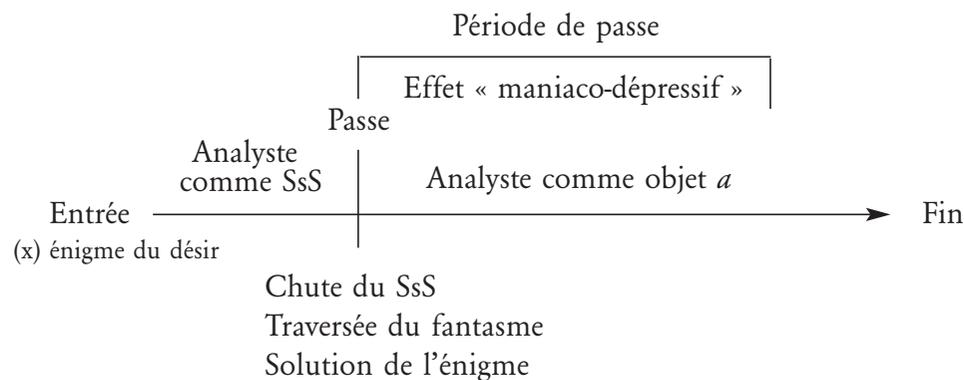
8. *Ibid.*, p. 254.

9. Note du traducteur : jeu de mots en portugais entre *luta* (lutte) et *luto* (deuil).

10. *Ibid.*, p. 255.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 2 novembre 1973.

12. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 487.



Nous pouvons envisager deux types de deuil, à des moments distincts de l'analyse. Le premier correspond à celui du sujet supposé savoir – l'analysant ne suppose plus de savoir à son analyste et il s'aperçoit qu'il n'y a plus grand-chose à déchiffrer de son inconscient. C'est l'effet de la confrontation avec le trou dans le savoir et le manque dans l'Autre. Ce premier deuil a lieu au moment de la passe et inaugure le deuxième deuil, qui est celui de l'analyste, réduit maintenant à l'objet *a*. Cette perspective ouvre la possibilité de ne pas attendre le virage ou l'éclair d'un instant de passe, mais plutôt une passe-période, qui n'a pas lieu d'un seul coup, mais dans un laps de temps pendant lequel des franchissements ont lieu et qui pointent vers la fin de l'analyse.

Cela signifie que l'acte analytique – passage à analyste – peut avoir lieu sans que le transfert soit arrivé à son terme. Pouvons-nous détecter des moments de passe dans le parcours d'une analyse, même si l'analyste n'a pas encore été désinvesti comme objet ? Ces moments anamorphotiques où il a été possible au sujet de changer de perspective, une fois vérifiés par le cartel de la passe, permettraient de préjuger, voire de parier sur l'analyste à devenir. Cela nous donnerait la base clinique qui pourrait prouver que l'analysant-analyste peut conduire une analyse. Aucun modèle de passe ne peut être généralisé : ni la passe comme virage, qui a lieu en un seul instant et qui coïncide avec la fin, ni la passe comme période, qui s'achève avec le terme du deuil de l'analyste. Le dispositif de la passe doit conserver son trait expérimental pour qu'il ne se transforme pas en modèle qui puisse être idéalisé ou surmoïquement imposé par le discours dominant de l'École.

L'hystorisation

En 1976, dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », Lacan donne de nouvelles indications sur la passe, en la définissant comme « hystorisation de l'analyse ¹³ ». Il s'agit de la passe comme le dispositif dans lequel il est offert au sujet l'occasion d'élaborer l'histoire de son analyse à partir de ce qu'il y a déposé. Cette indication ne veut pas dire pour autant que c'est le cartel de la passe qui fera ou racontera l'histoire du sujet, parce que « l'analyste ne s'hystorise que de lui-même : fait patent, et même s'il se fait confirmer d'une hiérarchie ¹⁴ ». Cela pour rappeler que l'École ou le cartel de la passe n'est pas l'Autre reconstitué après que le sujet a rencontré son manque dans la passe durant son analyse. Le dispositif de la passe, qui est structuré comme un récit dirigé à l'autre, reconstitue l'Autre du discours en son hystérisation, mais cela ne donne pas consistance à l'École comme l'Autre du collectif des analystes. L'hystérisation est aussi présente lors du récit de l'histoire

13. J. Lacan « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 573, où Lacan écrit « hystoire », en condensant « histoire » et « hystérie ».

14. *Ibid.*, p. 572.

Wunsch n° 8

de l'analyse, raison pour laquelle Lacan emploie le terme d'hystorisation, le laissant « à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse ¹⁵ ».

Dans ce dispositif, le sujet vient témoigner de la « vérité menteuse » de l'histoire qu'il a confié sur le divan, c'est-à-dire la dramaturgie dont il est l'auteur et celui qui joue la pièce qu'il a écrit avec tous les personnages de son drame, de sa tragédie ou de sa comédie, selon le style qui lui est propre. Dans cette conception, la passe est la scène appropriée – à la fois privée et publique – pour que le sujet puisse exposer son théâtre hystérique, hystorisant sa vérité dont la structure est fiction. Si le théâtre est constitué de mensonges vrais, la passe est le lieu de l'hystérie comme vérité mensongère.

Le titre de mon intervention se réfère à la leçon du 18 avril 1977 du *Séminaire XXIV* de Lacan, où il traite de la *varité* du symptôme, en signalant que la vérité dans une analyse n'est pas une constante, mais une variable, ce qui ratifie sa « Proposition... » dans laquelle il avait affirmé que la constante est l'*agalma*, l'objet précieux incarné par l'analyste. En redéfinissant l'inconscient comme savoir sur *lalangue*, Lacan dit que la vérité est amortie par quelque chose qui est prévalent : le réel, et ce que l'analysant dit, en attendant qu'on le vérifie, ce n'est pas la vérité, mais la *varité* du symptôme. Ce que nous pouvons attendre de la passe, ce n'est pas la vérité du sujet supportée par le fantasme, ou celle de son symptôme, parce que celle-là change au cours de l'analyse au fur et à mesure qu'on la déchiffre, mais plutôt ce qui est constant : le réel en toutes ses variétés de résistance à la signification. De la même façon, il n'y a pas une vérité de la passe, mais une variété qui correspond au réel pour chaque sujet.

Traduction : Elisabethe Thamer

Colette SOLER

Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ?

Je vous parle aujourd'hui à partir des différentes expériences que j'ai eues concernant le dispositif de la passe, et aussi des échanges avec les collègues de nos CIG. Avec le temps, qui pour moi a quand même commencé il y a longtemps, je me suis arrêtée à l'idée que l'un des problèmes structurels majeurs du dispositif de la passe – je dis bien structurel, il ne tient pas à telle ou telle époque – se situait, non du côté des passeurs, passants ou AE, mais du côté de ce que Lacan avait appelé le jury, et que nous avons rebaptisé depuis 1981 du terme de cartel, sans doute pour atténuer la connotation de jugement souverain qu'il y avait dans le terme de jury et aussi pour indiquer qu'un travail est attendu.

Il est vrai pourtant qu'il s'agit d'un jury, puisque ces cartels doivent trancher d'un oui ou d'un non, et pas à propos d'une thèse sur la passe à l'analyste – sur ce terrain des thèses personne n'est embarrassé puisque l'on recourt aux textes de Lacan –, mais à propos du cas particulier de chaque passant. Que ces cartels aient ensuite à justifier de leur pouvoir de décision par leurs élaborations de cartel est une autre question.

Je ne crois pas que le fait que Lacan ait introduit du nouveau sur la passe dans son texte de 1976, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », qui est un texte capital, constitue un problème. Supplémentaire. Il faut juste un peu de temps à notre communauté pour saisir la portée clinique du remaniement. Question de travail collectif. La difficulté

15. *Ibid.*, p. 573.

se pose depuis 1969, en fait, dans l'écart entre ce que les textes disent de la structure et les cas où elle s'incarne.

La structure de l'expérience analytique que Lacan a passé sa vie à construire, si elle vaut, vaut pour toute analyse. Chaque analyse cependant est particulière, car la vérité n'est jamais collective, « il n'y a de vérités que particulières » – vous reconnaissez la citation de Lacan.

Il s'agit bien dans le dispositif selon Lacan de la « structuration analytique de l'expérience » qui conditionne la passe à l'acte ou au désir de l'analyste. On peut admettre, disait-il dans son discours à l'EFP, que cette structuration n'est pas également répartie et qu'il s'agit donc de s'en enquêter, non seulement pour l'entériner, mais pour la reproduire. La thèse reste identique en 1976, sous d'autres termes : savoir si l'historisation de l'analyse a conduit à mettre un terme au mirage de la vérité.

Or, on ne peut pas attendre du passant qu'il donne lui-même la formule de cette passe à l'acte, en raison même du statut de cet acte. « Aporie du compte rendu » de l'acte, dit Lacan en 1967, du fait que c'est l'objet qui y est actif et le sujet subverti. *Idem* pour le désir de l'analyste. Je ne développe pas ce point. Les formules plus tardives de 1976 qui définissent une passe non par l'objet mais par le réel, je pourrais dire par le nouage du réel, engagent la même impossibilité côté passant, car, vous allez reconnaître la citation, je ne peux dire vrai du réel, la vérité ment toujours, et le passant ne peut faire plus que de, je cite, « témoigner de la vérité menteuse ».

La tâche incombe par conséquent aux cartels, et ce sont eux qui sont en fait sur la sellette, sur la sellette pour ce qui est de reconnaître les conditions de possibilité de l'acte analytique que le passant ne peut énoncer en termes de vérité. Sur ce point, la doxa partagée qui se dépose dans le travail de la communauté est elle-même en cause car les cartels sont partie prenante.

Or, j'ai eu l'occasion de le dire déjà, et ici même à Buenos Aires, nous n'avons pas fait la critique du contresens historique de l'ECF et de l'AMP concernant la passe. Quel est ce contresens ? Les formules que nous empruntons à Lacan sont connues. Pour l'essentiel, en 1967 : destitution d'un sujet qui s'aperçoit son être d'objet objet. Mais quelle est la traduction clinique ?

Je dis que le texte de Lacan n'implique pas que ce savoir objet, ce soit savoir quel objet on est. C'est tout le contraire, c'est avoir aperçu que l'objet fait trou dans le savoir, et qu'il est donc justement impossible de dire ce qu'est cet objet. Se savoir objet est donc strictement équivalent à ce que nous appelons la chute du sujet supposé savoir, sans laquelle il peut y avoir du thérapeute mais pas d'acte analytique possible.

Les anciens de l'École freudienne de Paris en avaient saisi quelque chose, puisque leur lecture les avait conduits à monter en épingle le non-savoir de la fin ! Lacan a protesté, à juste titre, car il faut beaucoup d'élaborations de savoir pour apercevoir ou cerner un trou dans l'Autre. Ce n'est pas non-savoir, mais, je cite, « savoir vain d'un être qui se dérobe ». Le contresens de l'ECF, AMP, est d'avoir induit, par mot d'ordre théorique, selon le fonctionnement propre de cette institution, et pour chaque passant, la recherche supposée possible de l'objet qui ne se déroberait pas, l'objet qu'il est le passant et qu'il s'agit d'énoncer à la face du monde. Maintenant il est plutôt invité à dire son réel, ce qui est le même contresens.

Les raisons de la promotion de ce contresens sont de politique institutionnelle, c'est bien certain, mais il y a quand même quelque chose qui l'a rendu plausible, et qui expli-

Wunsch n° 8

que je crois sa prégnance. C'est que l'objet, trou dans le savoir, peut s'imaginer, et s'imaginer. Mais s'imaginer objet, ça n'est pas se savoir objet. Voilà je crois la source clinique de la difficulté. L'objet sans image ni signifiant s'imaginer à partir de la pulsion, regard, merde, voix, sein. Autrement dit, un sujet peut se faire représenter par les images et signifiants de l'objet. Ça ne se passe pas à la fin de l'analyse, ça se passe dès que l'analyse commence effectivement : les sujets ne se plaignent-ils pas alors, justement, déjà, de se faire bouffer, chier, d'être tenus à l'œil, ou commander, et ne transfèrent-ils pas cette hantise sur l'analyste ?

Cela n'est pas un produit de l'analyse, c'est une manifestation d'un fantasme, bel et bien là, et qu'il s'agit justement de traverser. Un sujet qui se fait représenter par les signifiants de l'objet, quel qu'il soit parmi les quatre, n'est pas un sujet destitué. Autrement dit, par exemple, se prendre pour une merde, ou un regard, c'est une façon d'institution subjective par le fantasme, bien loin d'être une destitution. À l'entrée, l'objet est représenté imaginativement, à la fin, il est pour ainsi dire déshabillé de ses représentations. Se savoir objet, c'est l'avoir détaché des signifiants corporels qui eux sont pluriels, l'avoir réduit à la place qui est la sienne dans l'Autre, celle d'un trou où manque le signifiant.

Ça veut dire que, entre se « savoir objet » et savoir quel objet, il y a exclusion. C'est l'un ou l'autre. Souvenez-vous que Lacan peut dire dans *L'Angoisse* que le névrosé nous couillonne avec ces objets, et c'est précisément aussi ce qui rend le contresens plausible par confusion du fantasme avec le réel de l'inconscient.

N'encourageons donc pas les passants ou les AE à nous exposer l'objet qu'ils sont, là où est ce que Lacan appelait le « point zéro » du savoir, nous les décrédibiliserions. Ne les induisons pas non plus, en termes plus récents, à exposer le réel qu'ils sont, la fameuse lettre du symptôme, ce serait la même erreur. Je ne fais pas la démonstration, je l'ai déjà faite. Elle est impliquée par les effets incalculables de la langue d'où résulte que tout ce qui s'en dirait de cette lettre est « élucubration », selon le terme de Lacan dans *Encore*. L'institution objectale ou réelle de la fin de l'analyse n'est pas une institution par le savoir, mais le contraire, elle hante les limites du savoir. D'où le « sicut palea » qui s'applique au savoir élaboré.

La critique de ce contresens théorique qui sustente un faire semblant de savoir n'a pas été faite dans notre École. Nous avons seulement fait la critique institutionnelle de l'AMP, mais pour la passe nous sommes repartis sur les mêmes bases implicites, sans temps d'arrêt critique. Il aurait pourtant évité aux cartels, les nôtres, qui avaient le mérite d'avoir rompu avec les intentions politiques précédentes, de chercher ce qui de structure est introuvable dans les propos des passants s'ils sont authentiques, à savoir les énoncés de l'objet, de la lettre ou du réel. Chercher l'introuvable programme la déception, le sentiment d'échec et parfois le mutisme affligé.

Cette corde de la déception a commencé à vibrer à propos de notre passe. Là, n'oublions pas que la thèse de Lacan sur la tristesse, il l'applique aussi aux analystes. Voyez la « Note aux Italiens », où il met en relation les passes laissées « incertaines » avec une communauté « teintée de dépression », comme il dit. « Passes incertaines » veut dire pour le dispositif « ne pas s'y retrouver dans la structure ». Alors, il ne s'agirait évidemment pas de surcompenser la déception par un faux enthousiasme de commande, mais plutôt de voir comment s'y retrouver davantage.

La destitution subjective de 1967, ou la fin du mirage de la vérité de 1976, quelles en sont les manifestations cliniques ? Elles peuvent varier beaucoup de l'un à l'autre, mais seulement dans l'empan limité des effets possibles de la structure. Je vous fais observer que

Lacan a isolé deux traits, en 1967 : position dépressive et assurance d'un sujet qui en a fini avec la dubitation, la question, et l'attente corrélative. En 1976, il évoque une satisfaction spécifique, propre à chacun – dont la nature serait à préciser.

Observez qu'en aucun des deux cas il ne s'agit de traits de structure. Il s'agit d'une posture du sujet dans la structure, et même d'une posture d'affect qui y répond, et témoigne donc indirectement que l'élaboration structurale a été poussée jusqu'à l'aperçu du trou, je dirai volontiers jusqu'à la forclusion de l'objet ou du réel. Ce pourquoi Lacan, je crois, impute aux cartels une tâche d'*authentification*, et non pas d'écoute, de déchiffrage ou de construction. En fait, cette posture est de certitude, non de croyance, sur fond de l'impossible à savoir, la certitude étant par définition la traduction psychique d'une forclusion.

Concrètement, ce que je cherche, je ne peux le dire, je n'y arrive pas. « Commencer à savoir pour ne pas y arriver », dit Lacan. Il n'est pas étonnant que ça déprime, à la mesure de mes efforts. En demander plus ne serait pas une réponse éclairée. Ça déprime au moins transitoirement, car si je tire les conséquences, ça libère. « Des libertés peuvent sortir de la clôture d'une expérience », dit Lacan. Évidemment, cette conjonction à la fin, entre certitude et liberté, ça chiffonne, non seulement parce qu'il faut la reconnaître au niveau des cas, comme Lacan le fait pour le guerrier appliqué, ou pour lui-même quand il poursuivait, impavide, son séminaire dans la tourmente de l'époque de l'excommunication. Mais surtout, surtout, ça chiffonne parce que c'est le propre de la psychose, cette conjonction entre certitude et liberté.

Je termine. Quand je dis que ça chiffonne, c'est peu dire, car sur la base des postulats du contresens que j'ai essayé d'énoncer qui, en fait, bouche le point de forclusion, il pourrait arriver qu'on prenne les manifestations de fin, et notamment les postures d'assurance ou de satisfaction, pour les signes même d'une analyse inaboutie (quel cartel aurait nommé le guerrier appliqué ?) ou qu'à l'inverse... Et encore heureux si on ne les prend pas pour les signes d'une psychose.

Là je crois que notre passe est en jeu, pas moins, et ça mérite bien les débats d'orientation dans lesquels nous entrons.

Wunsch n° 8

2^e séquence

Sol APARICIO

L'ignorance des cartels

Malgré l'intérêt de la question – celle de la passion de l'ignorance, par exemple, contre laquelle le désir de savoir peut si peu –, je ne vais pas discourir sur l'ignorance, docte ou crasse, ni citer les diverses références de Lacan sur le sujet, puisqu'il s'agit aujourd'hui de contribuer à notre débat, en l'initiant.

Brièvement, le point de vue que je voudrais soulever est le suivant. Si la tâche, la fonction des cartels de la passe consiste à juger, à établir un jugement sur les témoignages des passants, la condition pour qu'ils puissent l'exercer est leur ignorance.

Il ne s'agit bien sûr pas, dans cette ignorance des cartels de la passe, du « je ne veux rien savoir » de celui qui reste accroché à ce qu'il croit savoir. Mais de l'ignorance réelle, concernant la façon singulière dont l'analyse a conduit le passant à faire le pas d'occuper la place d'analyste et la solution qu'il a trouvée pour conclure.

C'est en effet l'analysant qui conclut, dans les deux sens du mot. C'est lui qui met fin au temps pour comprendre en passant à l'acte. (Lacan parle d'un « passage à l'acte éclairé » le 13 mars 1968.) Et c'est lui également qui tire un certain nombre de conséquences de son expérience. Le savoir est toujours dans l'Autre, puisque inconscient, mais – au moment de la passe – il est du côté du passant.

Le mirage, transférentiel et névrotique, qui fait apparaître l'analyste en place de sujet supposé savoir n'est pas facile à dissiper. Il est en jeu, nous le savons, dans chaque fin d'analyse. Or il me semble qu'il est, aussi, difficile de tenir compte du savoir inconscient dans le dispositif de la passe, de se laisser guider par lui. On oublie peut-être que le passant sait plus qu'il ne sait savoir et que c'est surtout sur cette marge que le cartel a à se prononcer.

Je me suis demandé si la théorie ne faisait pas obstacle – je veux dire le savoir élaboré par Lacan concernant la fin de l'analyse et la passe. La théorie n'est, en principe, qu'un outil pour penser l'expérience, elle est au service de la pratique. Dans les faits, il arrive qu'elle fonctionne comme obstacle à la pensée. La question est donc celle de notre rapport à la théorie ; pour le dire autrement, la question est celle de notre rapport au savoir conquis par Lacan sur « le réel de l'expérience analytique ». Or, le réel de l'expérience, n'est-ce pas justement ce à quoi l'analysant a affaire, ce que le passant essaye de penser et qu'il formule à sa façon, à la première personne du singulier ?

La question est donc, je reprends, celle de notre rapport avec la théorie dans la juste mesure où cela implique notre rapport à ce sujet supposé savoir « toujours latent dans la théorie ».

Je voudrais rappeler ici une remarque de Lacan dans *L'Acte analytique* à propos du rapport avec la théorie¹ : « Toute une façon d'exposer la théorie, parce qu'elle implique une façon de le penser, met dans l'action analytique ce facteur qui intervient comme parasite : le psychanalyste a le fin mot de ce qu'il faut en penser. »

Il est clair que Lacan ne souscrit pas à cette idée selon laquelle le psychanalyste aurait le fin mot de l'analyse. Alors, cela peut laisser entendre deux choses. Si l'analyste n'a pas le fin mot, c'est l'analysant qui l'a. L'analysant a-t-il le fin mot de son analyse ? Est-ce ce

1. J. Lacan, Séminaire *L'Acte psychanalytique*, 20 mars 1968.

fin mot ce que le passant transmet dans la passe ? Je serais tentée de considérer que oui. Mais il me semble qu'une chose s'y oppose, le fait que le sujet reste divisé, à la fin, (de) l'inconscient demeure. Autre possibilité : l'analyste n'a pas le fin mot, car en fait il n'y a pas de fin mot, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de savoir absolu. Quoi qu'il en soit, il paraît évident que donner à croire, par une certaine façon d'exposer la théorie, que l'analyste aurait le fin mot équivaut à entretenir la croyance en l'Un qui sait, le sujet supposé savoir, ce qui revient à ignorer le réel de l'inconscient.

On suppose, légitimement, aux cartels de la passe un savoir issu de leur propre expérience et de leur connaissance de la théorie. Mais ce savoir ne touche pas à leur ignorance réelle des cas particuliers. De fait, nous pouvons appliquer aux cartels le conseil, érigé en principe, que Freud prodiguait aux analystes : aborder chaque cas comme si l'on n'avait rien appris des précédents, en ignorant ce que l'on sait. On peut aussi appliquer aux cartels ce que Lacan a ajouté et mis au clair : l'analyste ignore le texte inconscient qui constitue ce que l'analysant doit savoir, le savoir (qui lui est) supposé, justement.

Le semblant d'ignorance conseillé par Freud, son « faire comme si on n'avait rien appris », trouve sa raison d'être dans cette ignorance réelle, structurale, inhérente à la structure du sujet qui est en question dans l'analyse.

La théorie vise à dégager la structure de l'expérience, elle nous apporte les axes pouvant orienter la lecture des témoignages. Mais face à chacun d'eux, l'unique attente possible pour le cartel est de trouver une réponse à la question de la façon dont le passant a fait le passage à l'analyste. Autrement dit, qu'est-ce qui a fondé sa décision, son acte ?

Une question surgit aussitôt : que peut en dire le passant ? Qu'est-ce qu'il peut dire en sachant qu'il le dit ou sans le savoir ?

Une analyse est une expérience plus ou moins prolongée d'élaboration de l'inconscient dont, à des moments privilégiés, l'analysant extrait un peu de savoir. Ce sont des moments où l'analysant réussit à subjectiver le refoulé, à nommer le réel. Ce sont des pépites de savoir, comme qui dirait des pépites d'or. Ce peu de savoir, inestimable pour l'analysant, l'est aussi pour l'École (souvenons-nous du préambule à l'Acte de fondation) qui le considère comme un « bien commun ».

Ce savoir extrait de l'expérience propre fonde une certitude. Or, savoir et certitude sont ici corrélés au moment (de conclure) dont ils résultent. Ils sont, en ce sens, limités, contingents, je veux dire par là qu'ils dépendent du moment où ils se produisent et du réel qu'ils visent. Nous savons que chaque rencontre du réel, un deuil, par exemple, induit une réorganisation signifiante, chaque rencontre du réel affecte les « amarres de l'être ». Le réseau de signifiants qui constitue le savoir inconscient est modifié, remanié, et la certitude – qui l'anime et l'illumine – est éphémère, passagère, elle passe d'un point à un autre. Pour le dire autrement, il y a des limites (pas seulement) temporelles à la possibilité de transmission de ce que l'on sait.

Ces certitudes éphémères ne contredisent pas pour autant le caractère définitif du savoir acquis, ou conquis, qui donne à la « métamorphose » qu'opère l'analyse sa qualité d'irréversible. Il ne s'agit là que d'un vain optimisme. Une analyse peut être menée jusqu'au point d'incurable. L'incurable désigne, certes, ce qui demeure du symptôme, ce qui ne guérit pas. Mais de l'avoir cerné, et réduit jusqu'à ce point, modifie de manière définitive le rapport du sujet au réel. Et se traduit « en acte ».

Lacan termine l'« Allocution sur l'enseignement », avec laquelle il clôt le congrès de l'EFP en avril 1970, par cette phrase frappante : « La vérité peut ne pas convaincre, le savoir

Wunsch n° 8

« passe en acte. » Peut-être que cette vérité est la vérité menteuse qu'il va évoquer en 1976. La vérité parle, elle passe par la parole, elle peut ne pas convaincre et elle ment, inévitablement, puisque l'on ne peut pas dire vrai du réel. Mais « le savoir passe en acte ». J'entends qu'il se traduit en acte, c'est-à-dire que l'acte porte témoignage de ce savoir.

(Il y a ainsi l'ignorance réelle du cartel d'un côté. Et le dire du passant de l'autre. Entre les deux, le témoignage transmis par les passeurs. Il s'agit donc pour le cartel, comme pour l'analyste, de savoir lire. L'inconscient est ce qui se lit. Le cartel a à lire le dire dans les dits du passant.)

L'acte d'assumer la fonction d'analyste répond à un désir, il correspond au mouvement d'un désir et s'appuie sur un savoir particulier, distinct pour chacun, lié à sa propre « hystorisation ». Le cartel de la passe ne se prononce pas à ce propos, il en prend acte. Il fait confiance ; il suppose (?) que, dans chaque cas, l'analyse a conduit le passant à faire ce pas.

Notons que, s'agissant du névrosé, franchir le pas n'est pas peu de chose, cela implique la résolution d'une bonne part de la névrose. Cela paraît aller de soi, je me permets de le rappeler pour souligner ceci : même si le cartel exerce une fonction de jury, il ne juge pas de l'acte du passant, en un sens, cela n'est pas de son ressort.

Lacan le souligne et le répète, personne ne peut nommer quelqu'un analyste, l'analyste « ne s'autorise que » de lui-même. Il « s'autorise » et il « s'hystorise », comme il l'a dit par la suite, ou il s'autorise en s'hystorisant. Ainsi, un minimum de rigueur nous impose de considérer qu'en nommant un passant « analyste de l'École », le cartel ne le nomme pas analyste, il ne fait que le nommer analyste « de l'École ». Le cartel nomme analyste de l'École celui qui, s'étant prêté à l'épreuve du témoignage, réussit à donner une idée, à travers « l'hystorisation » de son analyse, de ce sur quoi il a fondé son autorisation.

Alors, pourquoi vouloir être analyste ? Qu'est-ce qui amène un analysant à vouloir se mettre à cette place, à occuper cette position, à exercer cette fonction ?

La question reste ouverte, comme elle l'était pour Lacan lorsqu'en 1976, dans « La préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », il n'en donne pas moins de trois formulations : « La question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'hystoriser de lui-même. » Plus loin : « Comment peut lui venir l'idée de prendre le relais de cette fonction ? » Et encore : « Interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence. »

Ce n'est pas là une question sur la formation. Ce n'est pas une question sur le comment on devient analyste, mais sur le pourquoi, sur la cause singulière. (Peut-être qu'un jour nous parlerons d'une cause commune ou collective, si nous réussissons à démontrer qu'un certain nombre de causes singulières possèdent un dénominateur commun, renvoyant, par exemple, à la structure de la névrose. J'ai par ailleurs l'idée d'un choix de la cause analytique, qui tient au rapport du sujet à l'éthique propre au discours analytique.)

Quoi qu'il en soit, je dirais que ce qui est en jeu pour l'École, c'est le désir de chacun de s'appropriier, de faire sienne la question originellement posée par Lacan. Car le fonctionnement du dispositif de la passe n'a de sens que dans la mesure où la question reste véritablement ouverte, qu'il ne s'agit pas d'une question purement rhétorique ni caduque. Lacan a inventé la passe dans une conjoncture déterminée et avec une finalité précise : « dissiper les ténèbres », disait-il dans la première version de la Proposition, qui voilent le passage de l'analysant à l'analyste. Dix ans plus tard, dans *Le Moment de conclure*, il continuait à s'y référer avec « l'espoir de savoir » ce qui peut mener un analysant à recevoir ceux qui viennent lui demander une analyse.

Ce qui différencie l'École d'autres associations psychanalytiques, c'est de considérer que cette question reste en vigueur, que le fait que la psychanalyse se transmette, d'une génération à l'autre, mérite qu'on s'interroge sur le comment et le pourquoi.

Après avoir centré la réponse autour du désir de l'analyste, Lacan la formule en termes « d'une autre raison » : « Y a-t-il des cas où une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer, c'est à dire de recevoir ce qu'on appelle couramment du fric, pour subvenir aux besoins de vos à-charge [...] ? » C'est ce que j'appelais la cause singulière.

En soulevant cette question, Lacan a toujours insisté sur l'après - « ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse » - tout en sachant, je présume, que le pas est souvent franchi non pas après, ni sans doute avant, mais pendant, au cours de l'étape finale de l'analyse. Il insiste donc sur cet « après », c'est-à-dire sur le moment où l'analysant sait à quoi l'analyste a été réduit, l'objet rejeté, laissé tomber... Comme si de le savoir pouvait être une raison de *ne pas vouloir* être analyste. Il est vrai qu'il y en a qui ne le veulent pas. (Exemple connu de tous, Pierre Rey.) Mais ce « ne pas vouloir » n'est pas sans suggérer que là puisse se trouver le désir de l'être. Cela reste une question pour moi, pourquoi cette insistance de Lacan ? Ne vise-t-elle pas le rapport du passant à l'objet rejeté ? Y aurait-il là un vouloir être objet rejeté ? Vous voyez la difficulté de la question.

Comment nomme-t-on un AE ? Je ne saurais le dire. Il me semble que lors des deux occasions où les cartels dont j'étais membre ont nommé un AE, durant la période 2004-2006, la décision fut déterminée par le fait que les témoignages révélaient avec clarté la présence d'un désir, auparavant inexistant, dont l'incidence était lisible aussi bien dans la vie, appelons-la personnelle, de l'analysant que dans son rapport à la psychanalyse.

Dans ces témoignages, il y avait une « hystorisation de l'analyse », c'est le cas, je crois, pour la plupart des témoignages. Et Lacan le reconnaît, il en prend acte en 1976, lorsqu'il parle non plus du moment de passe mais de la modalité du témoignage, à savoir l'hystorisation, c'est-à-dire une façon d'hystoriser les S1 extraits de l'analyse qui, contrairement à ce qui se passe dans un récit, et conformément au désir qui anime le discours hystérique, produit un savoir. Si cette hystorisation de l'analyse dans la passe ajoute quelque chose aux résultats de l'analyse en termes de savoir, on aura constaté que la passe est une expérience.

Je voudrais citer, pour terminer, cette expression de Lacan qui dit si bien ce qu'elle dit, « des épars désassortis » : quiconque peut assumer le risque de se présenter à la passe, mais la passe n'est pas pour tous, parce qu'il n'y a pas de tous, il y a seulement des épars désassortis. Les « ayant été analysants » désormais séparés de l'objet avec qui ils faisaient couple, sont épars et désassortis. Il me semble que l'on voit là quel est le défi posé aux cartels, être à la hauteur de cette hétérogénéité.

Gabriel LOMBARDI

Vers un dispositif de la passe effectivement praticable

Des critères idéaux à l'autorisation réelle des psychanalystes

Il y a des dispositifs spécifiques à la psychanalyse. Certains d'entre eux fonctionnent régulièrement et produisent des résultats appréciés ; ils peuvent être utilisés dans diverses villes au monde, chaque jour davantage. Nous avons une pratique tant du dispositif freudien de la cure analytique que du contrôle, y compris du cartel. Nous savons comment nous en servir, nous y recourons assez naturellement, différemment, à des fréquences

Wunsch n° 8

variables, pratiquant des séances plus brèves ou plus longues, interprétant davantage ou moins, selon la propension personnelle et selon le cas. Dès que nous recevons des analysants, nous nous autorisons comme analystes (quelquefois sans trop pouvoir rendre compte du pourquoi), appliquant la méthode freudienne au moins jusqu'au point de conséquences où chacun de nous est arrivé.

Psychanalyse, supervision, cartel, y compris présentation de malades sont des dispositifs effectivement utilisables, auxquels nous reconnaissons une certaine efficacité. Au contraire, la passe comme dispositif semble encore assez difficile d'emploi ; elle requiert un appareil institutionnel plus complexe qui soit impliqué dans toute la communauté d'École, dès le moment de l'élection de la Commission de la garantie et intégrant ensuite les cartels de la passe nommant les AME, qui à leur tour désignent les passeurs, etc. En plus d'être complexe, le dispositif de la passe nous laisse une impression de déficit quantitatif dans les paris et celle d'une certaine pauvreté dans ses résultats qui nous conduit à mettre en doute son efficacité. Passants trop rares, passeurs dont on peut s'interroger s'ils sont *ad hoc*, cartels de la passe extrêmement parcimonieux rencontrent leur écho en sourdine auprès de candidats indécis (« j'y pense, mais...² »). S'ajoute à cela que nous ne nous sommes pas rejoints autour de critères unanimes pour les désignations d'AE, ce qui pourrait être considéré comme un déficit, bien qu'il ne soit pas sûr que cela en soit un, pour les raisons que j'argumenterai.

Cet état des lieux se reflète quantitativement et en proportion dans la différence énorme entre le nombre des membres de l'École qui se désignent psychanalystes et s'autorisent comme tels sans recourir au dispositif de la passe et ceux qui ont été nommés AE. Cependant, et c'est la raison pour laquelle nous sommes là, nous croyons que, bien qu'il y ait peu de nominations d'AE, appartenir à une École dans laquelle la passe se pratique et est mise au travail marque une différence. Nous considérons que la position de l'analyste au regard du savoir et du pouvoir se modifie s'il y a une orientation d'école sur les pratiques de ses analystes ; et cette orientation dépend étroitement du fonctionnement de la passe. Aujourd'hui, nous interrogeons : comment l'École oriente-t-elle la pratique et la communauté analytique ? Plus précisément, le titre proposé pour ces travaux est le suivant : comment se désigne un AE ?

La question elle-même révèle le trou duquel on répond : il n'y a pas de comment, il n'y a pas de règle, il n'y a pas de normes, pas de critères idéaux, pas de « know how » du jury de la passe, reste ensuite à s'arranger comme on peut.

La tâche et l'acte de la nomination restent à la merci de la *phronesis*³, de la prudence du cartel. La tâche est impossible, la décision implique une part de hasard et d'arbitraire (dans le tirage au sort des passeurs, la sensibilité et l'empathie entre les membres du jury, et jusqu'aux facteurs de langues), et cependant ce dispositif est le meilleur qui ait été inventé pour éclairer un aspect clinique, épistémologique et éthique et qui ne peut être abordé avec les autres dispositifs de la psychanalyse : l'acte analytique, soit le passage de l'analysant à l'analyste.

La question *Comment désigne-t-on un AE ?* nous laisse devant un vide si nous nous perdons à nous accrocher à des critères aliénants, chaque fois plus abondants et inévitables à mesure que s'accumulent l'expérience et la *doxa* sur la passe. Je propose alors de remplacer cette question par deux autres :

2. En français dans le texte.

3. *Phronesis* est la translittération du terme grec « prudence ». Cf. par exemple Jacques Aubert, *La Prudence chez Aristote*.

1. À quoi répond la désignation d'un analyste de l'École ?
2. En quoi le dispositif et cette désignation sont-ils aussi importants pour l'École et pour l'orientation qui en découle ?

Souvenons-nous de la proposition originale de Lacan : il est attendu de l'AE qu'il soit de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils sont pour la psychanalyse, spécialement en ce que, eux-mêmes, les AE, sont à la tâche ou tout du moins sur la brèche de les résoudre.

C'est une attente qui pourrait n'être pas aussi exigeante pour le passant : il n'est pas nécessaire que les AE soient géniaux, ni formateurs de doctrine, ni grands orateurs. Si on attend d'eux qu'ils puissent témoigner sur quelque point vif de l'analyse, et particulièrement sur leur propre passe, c'est-à-dire sur la façon dont ils ont accédé à la position d'analyste à partir de leur propre cure, cela n'est pas si exigeant et en outre ça ouvre à la variété déjà commentée dans les travaux précédents.

Commençons par la seconde question.

L'importance du dispositif

Pourquoi dans l'École la clinique qui s'y élabore, la formation qui s'y dispense relèvent-elles de la passe ? Parce que ainsi l'École prend en charge le déficit de savoir structural du didacticien de la psychanalyse, savoir insuffisant sur au moins trois points cruciaux qui font la clinique analytique, trois points d'intersection du symbolique avec le réel et qui du point de vue de la reconnaissance de l'imaginaire sont des trous, des négativités :

- l'incurable du symptôme ;
- l'acte qui détermine le passage de l'analysant à l'analyste ;
- le temps, le moment de satisfaction qui marque la fin de la cure.

La notion de symptôme est l'unique cas pour lequel Lacan admet l'emploi du terme « connaissance ». C'est très parlant si on se souvient de sa définition si radicale de la psychanalyse dans les années 1970, exigeant précisément d'exclure ce terme de connaissance⁴. Ce refus du terme contraste avec l'énoncé qu'il soutient tout au long de son œuvre : « Il y a connaissance du symptôme », avec cette précision : il y a une connaissance du symptôme justement parce que c'est une connaissance sans reconnaissance ; c'est une connaissance de soi comme corps étranger, connaissance inaccessible au savoir, que tout au plus il entr'aperçoit, qu'il interprète - nous disons - de l'extérieur. Le symptôme est l'être du sujet hors de l'Autre et sa définition depuis le début jusqu'à la fin de la cure est : « Ce que le sujet connaît de lui, sans se reconnaître en lui⁵. » Ça n'est pas la connaissance de soi, mais celle de soi-hétéros, de soi-étranger, impossible à connaître pour l'Autre, qui ne sent pas la douleur dans le corps, ni ne perçoit le signifiant hallucinatoire, ni la division subjective qui divise le sujet entre goût et dégoût, entre un amour et une haine fondée sur des détails sans valeur décisive pour l'Autre.

Au commencement véritable de l'analyse, seul le patient sait s'il souffre ou s'il ne souffre pas ; à la fin de la cure, reste seul l'analysé pour « savoir y faire⁶ » pour s'arranger avec le sinthome quand toutes les interprétations de l'analyste ont montré leur impossibilité de le reconnaître et de le supprimer. Et tout au long de la cure, le symptôme (qui

4. À l'occasion de la création de sa Section clinique, à Paris VIII, Lacan proposa la définition suivante : « La clinique est le Réel en tant qu'impossible à supporter, l'inconscient est la trace et le chemin pour le savoir qui constitue, se faisant un devoir de répudier tout ce qu'implique l'idée de connaissance » (trad. L. Grandet).

5. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 165.

6. En français dans le texte.

Wunsch n° 8

est « l'analysable », ce qui peut être détaché du moi, du fantasme, du savoir inconscient, du savoir de l'autre, du lien social) passe de l'analysable à l'analysant. Le symptôme analysant est ce qui répond à l'interprétation toujours inexacte de l'analyste, jusqu'à s'affirmer comme cet incurable sur lequel l'acte analytique prend appui afin de décider de la chute du sujet supposé savoir et liquider le transfert à l'adresse de l'analyste. De cela, le didacticien, s'il en sait quelque chose, n'est pas dans les meilleures conditions pour faire un bon compte rendu, la connaissance sans reconnaissance possible laissant l'élaboration de savoir – si toutefois il en tente une – plutôt hors jeu.

Le second point d'intersection du symbolique et du réel sans médiation imaginaire est l'acte ; plus radicalement encore que le symptôme, il implique une séparation d'avec l'Autre ; l'acte laisse hors jeu les dispositifs de reconnaissance préalable, et la satisfaction de la reconnaissance postérieure diverge de celle qui a pu satisfaire dans la certitude et la prise de position. La négativité impliquée dans la méconnaissance de l'acte indiquerait, si on la signalait, non pas la division du sujet mais la force de la décision. Ici s'indiquerait comment, grâce à une négativité de la conscience, ce que Lacan a proposé de désigner du terme de *Verleugnung*, soit le démenti qui marque notre relation à l'acte, correspond à la clinique du réel.

De même que le sinthome est connaissance sans reconnaissance de l'Autre, l'acte est réaction de l'être qui ne mesure pas ce qu'il réalise. S'agissant de l'acte de conclure la cure et particulièrement lorsque cet acte implique le passage à l'analyste qui met en jeu le désir de savoir, ce démenti acquiert une valeur indicative de la mutation de l'être qui se produit dans ledit acte.

« C'est pour cela – commentait Lacan – que j'avais réservé pendant des années, mis à l'abri, mis à l'écart le terme de *Verleugnung* qu'assurément Freud a fait surgir à propos de tel moment exemplaire de la *Spaltung* du sujet ; je voulais le réserver, le faire vivre là où assurément il est poussé à son point le plus haut de pathétique, au niveau de l'analyste lui-même⁷. » Plus pathétique que dans la perversion, sans aucun doute, parce que l'analyste ne cherche pas à remarquer ni à fixer, mais à permettre à l'être parlant de réviser sa relation à l'acte. Ce point aussi est hors d'atteinte du savoir de l'analyste, dont les possibilités d'interprétation ne peuvent atteindre la phase de séparation, au dire d'Harold Blum, didacticien éclairé de l'IPA.

Bien plus, justement parce que l'acte analytique implique son propre démenti puisqu'il restaure le sujet supposé savoir, il ne peut être éclairant sur l'acte que s'il est conçu comme le passage de l'analysant à l'analyste. De cette passe qui conduit de la division du sujet à la destitution subjective, seul le passant pourrait en dire quelque chose de sûr ; lui seul peut témoigner, écrire, historiser sa propre trajectoire dans la cure et tout spécialement son virage final. Freud nous en indiqua la voie à partir de sa propre analyse, il s'y essaya avec vigueur et courage dans ses textes d'exploration de l'inconscient réel, ceux où le désir analysant prévaut pour la première fois dans l'histoire sur le savoir médical (rêve de l'injection faite à Irma) et dans ceux où l'acte manqué parvient à indiquer le démenti qui annule son caractère d'acte socialement reconnaissable. Justement, parce que ce n'est pas un acte conventionnel, c'est un acte au sens lacanien, réalisation de l'être.

La troisième intersection entre symbolique et réel inaccessible au didacticien concerne la fin de la cure. Autre donnée négative : l'analyste ne donne pas de bulletin de sortie de cure, la décision de fin n'est pas de son côté, ni ne peut être prédéterminée par son savoir

7. J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 19 juin 1968.

ou son expérience. Lacan en souligna deux raisons dans « Fonction et champ de la parole et du langage ». La première est d'ordre psychologique, nous ne pouvons prévoir quel sera le temps pour comprendre, ni le temps pour élaborer, ni le temps du sujet pour que le deuil s'achève : il dit qu'il y a là un facteur psychologique qui échappe à notre champ. L'autre argument est l'abri éthique de l'être parlant que nous recevons, en tant qu'être singulier. Cette attention était déjà dans Freud, qui affirmait que dans la méthode qu'il proposait l'interprète ultime est le rêveur ; il le dit dans la *Traumdeutung*, dans une note en bas de page la plus importante de toute son œuvre. Mais surtout nous le trouvons mis en relief par Lacan, à propos de l'urgence éthique de conclure l'analyse pour en finir avec la répétition transférentielle de la névrose. Au lieu de déterminer par avance la fin de la cure, il propose les séances courtes qui laissent à l'analysant le droit à la réplique. C'est l'analysant qui se devra d'atteindre à son heure la satisfaction qui marque la fin de la cure. Voici la citation : « Du moment que l'échéance de sa vérité peut-être prévue, quoiqu'il puisse survenir dans l'intersubjectivité intervallaire, c'est que la vérité est déjà là, c'est-à-dire que nous rétablissons dans le sujet son mirage originel en tant qu'il place en nous sa vérité et qu'en le sanctionnant de notre autorité, nous installons son analyse en une aberration, qui sera impossible à corriger dans ses résultats ⁸. »

À quoi répond la désignation d'un AE ?

Maintenant, nous pouvons déduire une ébauche de réponse à la première question, « À quoi répond la désignation d'un AE ? », à partir des réponses que nous avons obtenues pour la seconde : « Qu'est-ce qui relève du dispositif ? »

On perçoit combien le dispositif de la passe oriente nettement l'élaboration de savoir en psychanalyse, du didacticien vers l'analysé. Le changement qu'induit le dispositif est énorme. Concernant l'autorisation du nouvel analyste et l'*hystorisation* de sa destitution subjective, il ne s'agit en rien du didacticien, rien de rien ! Ce point avait déjà été mis au jour à l'IPA, puisque sur le passage de l'analysant à l'analyste les didacticiens n'avaient absolument rien à dire, hormis quelques honorables exceptions comme Arnold Pfeffer ou Maria Kramer. Notre effort pour soutenir le dispositif de la passe se fonde sur le fait que nous ne nous conformons pas à l'ignorance du didacticien mais que nous déplaçons la question et l'intérêt de l'hystorisation sur l'analysé, pariant sur son aptitude à témoigner de la survenue sur le terrain de l'impossible à reconnaître et l'incurable du symptôme, de l'irreprésentable d'un acte condamné à être démenti chaque fois, et d'une satisfaction finale incompréhensible pour l'Autre.

Le dispositif de la passe a été pensé pour que nous puissions appréhender quelque chose de ce qui arrive à chaque analyste au moment de son autorisation à partir des effets didactiques de sa propre cure. Le bon clinicien comme le didacticien sont écartés de ce moment, qui se produit selon l'auto-hystorisation de l'analysé. Cette hystorisation, cette histoire de l'hystérie enfin analysée et écrite implique d'inclure du côté du symptôme ce même « y » entre le savoir et le faire : savoir y faire ⁹. Savoir s'arranger avec le symptôme. À propos de cette *histoire*, comment l'analysant est arrivé jusque-là, lui seul peut en dire quelque chose. Le psychanalyste peut accompagner son analysant jusqu'à la porte de l'acte, mais oui, cela se produit fréquemment, l'analysant le quittera avant d'en croiser le seuil. L'analyste ne pourra rien dire de ce moment qu'il n'a pas vécu et duquel il n'a pas été partenaire.

8. J. Lacan, « Fonction et champ... », dans *Écrits, op. cit.*, p. 310.

9. En français dans le texte.

Wunsch n° 8

Quels sont les critères, maintenant ? Ceux d'un *krinein*¹⁰, un tri, un choix, une décision à laquelle nous octroyons une importance éthique particulière. Ce sont les critères du parlêtre qui réagit, qui se défend, qui se divise comme sujet, se reprend, se destitue, aime ou hait. Nous considérons l'analysant comme « res eligens » : ce qu'il choisit, qu'il a le droit de faire, qu'il sélectionne parmi différentes possibilités, et opte pour l'une d'entre elles et s'accommode de l'une ou l'autre devant l'impossible à modifier. Et nous espérons que la passe se révèle en tant qu'acte psychanalytique au sens lacanien : le moment électif où l'analysant passe à l'analyste¹¹.

À quoi répond la désignation d'AE pour quelqu'un qui a pris la mesure de son expérience ? Cela fait place à ses raisons, ses choix personnels, à ce qu'ils ont d'arbitraire, de psychologique, d'inalysable, grâce à ce qu'il peut dire de ce moment électif qui est la passe, après avoir mesuré son expérience analytique : il s'agit de choix, mais de choix pris non sans avoir réalisé l'expérience de l'inconscient, avec le gain de liberté qu'elle implique.

Enfin, une ultime conséquence : parce que la responsabilité épistémique, y compris même éthique de la passe revient à l'analysé et non à qui a pu être son analyste, la conséquence en est qu'il ne devrait pas y avoir de restrictions à l'égard de qui a pu être l'analyste. Cela suppose de privilégier l'expérience plutôt que le « avec qui », en fonction de ses titres et de son influence politique de didacticien : c'est un fait qu'il n'y a pas dans cette École de liste de didacticiens, bien que je ne sois pas sûr que tous les membres des cartels le voient ainsi.

Je conçois la passe, en conclusion, comme un dispositif de sensibilisation de la communauté d'École à la clinique du réel, de sensibilisation à quelques signes électifs qui se produisent pour l'analysant, et qui du point de vue de la reconnaissance et de l'imaginaire peuvent apparaître comme simples trous. L'enseignement de la passe, s'il y en a un, relève du passant : dans quels petits détails, quelquefois insignifiants pour les autres, il a pu trouver la clef pour s'autoriser comme analyste.

Traduction : Lydie Grandet.

10. Terme grec qui signifie « critique ».

11. La proposition de Lacan inclut cette qualification du moment de passe : « C'est un moment électif » (dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 375).

3. L'École, condition de possibilité du fonctionnement de la passe

La conception que l'on se fait d'une analyse venue à son terme conditionne tout le fonctionnement du dispositif car elle est en jeu dans la désignation des passeurs, dans les contrôles et dans les réponses des cartels de la passe. Comment cette conception s'élabore-t-elle dans la communauté des membres ?

1^{re} séquence

Mario BINASCO

Pour donner satisfaction, une École de (la) passe

Il m'arrive de temps en temps de me demander : au fond, qu'est-ce qui peut faire limite, mais d'une bonne façon, à ce qui arrive, de temps en temps, à quelqu'un, de trouver insupportables les conjonctures de la vie de nos Écoles – ce qui n'est pas signe qu'on est en prise sur un réel, mais le contraire – et peut nous aider à traiter les tentations soit de céder maniaco-dépressivement, soit d'élaborer paranoïquement les occasions de deuil que nous y rencontrons ?

Qu'est-ce qui peut nous aider à supporter ces pseudo-rencontres avec le réel, justement en nous permettant de nous orienter au-delà des faux semblants sur les vrais enjeux et lambeaux de réel qui sollicitent notre responsabilité « dans ce monde » ? Je fais écho évidemment à l'expression « plutôt maniaco-dépressivement » employée par Lacan à propos de la fin de l'analyse : il s'agit là d'un deuil pas quelconque, qui devrait faire toucher d'une façon au moins un peu définitive la corde du réel : dans notre expérience psychanalytique, est-ce que ce deuil nous fait mieux discerner, mieux manier les cordes qui font les nœuds que nous rencontrons dans la réalité de la civilisation, où nous vivons tous ?

Je crois que pour nous lacaniens, pas seulement lacaniens de fait, mais qui voulons aussi ex-sister comme analystes d'après Lacan, il n'y a rien qui puisse répondre à cette question plus que la passe : pas seulement parce qu'elle est solidaire des dernières élaborations de Lacan sur l'inconscient et ses « conséquences » dans la vie des parlêtres, mais aussi parce qu'elle est solidaire de l'acte, plus que ça, elle est la forme même, le corps, qu'a pris l'acte de Lacan à un moment extrême de sa présence de travail ; l'acte analytique de Lacan, pour autant qu'il a intéressé non pas seulement les analysants, mais en eux et avec eux surtout les analystes. Cet acte et son style sont là, gravés bien que non pas comme des commandements, inévitables puisqu'ils nous imposent l'offre de leur voie pour ex-sister comme analystes. Comme on voit de façon impressionnante à la lecture de la Préface anglaise, de l'influence de laquelle je n'arrive pas à me déprendre – j'ai découvert la Préface anglaise plutôt récemment (sur input de Colette) et elle a réagi pour moi sur la « Lettre aux Italiens », qui était déjà assez inscrite dès que j'en avais été le messenger.

Dans ce sens – pour reprendre les mots de la présentation de cette session –, je dirai que la passe serait la condition du fonctionnement de notre École, plutôt que l'École conditionne le fonctionnement de la passe : les deux expressions sont vraies, certes, mais leur risque est de donner pour escompté le registre du fonctionnement – soit de l'École, soit de la passe comme dispositif – et de réduire les problèmes à ce registre et à ses ajustements. C'est fondamental, les fonctionnements – au pluriel –, sans quoi dans n'importe quelle compagnie humaine rien ne garde forme. Mais les fonctionnements en acte sont différents selon les compagnies : un bataillon n'est pas un cercle de la chasse, même si les deux

Wunsch n° 8

peuvent employer des fusils. Je veux dire que la passe (expérience en acte, conception, dispositif) devrait rétroagir sur la conception de la structure ou modalité de cette compagnie que nous appelons notre École : après celle de Freud – qui n'a pas été finalement la compagnie de l'anneau –, après la compagnie de Lacan-vivant, serait-elle la compagnie de la passe ? Il faut voir comment : parce que la passe fait la spécificité de notre École, mais non pas, d'abord, comme une petite différence, un coutume ou un rite propre à notre tribu, comme d'autres tribus ont les leurs. Mais non plus comme raison sociale universalisante ou totalisante. En fait, je cite, « je me garde cette passe de l'imposer à tous, parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis » : imposer l'expérience serait préjuger par un signifiant maître les « tous » qui font compagnie d'École, et penser la passe comme un critère universel. Cependant, encore dans la « Lettre aux Italiens », Lacan gardait l'idée de la solidarité entre le « tous » du groupe et la passe, la passe passée, cette fois, et non pas à passer : le groupe aurait dû être « la compagnie de la passe passée ». Dans la Préface anglaise, il renonce à voir dans son École un « tous » à qui imposer l'expérience : mais il ne renonce pas à y voir un « tout », un *tout-venant*, à qui imposer l'offre – offre qui précède, pour la passe comme pour l'analyse.

Dans ce cas, l'École serait donc une compagnie d'épars désassortis, qui se font compagnie – à qui et à quoi ? À ceux à qui, singulièrement, déjà l'offre de la passe, à elle seule, signale un point qu'ils ne peuvent pas by-passer : passe à la place d'un *by-pass* qui produirait du mensonge véridique, plutôt que de la vérité menteuse. Compagnie aussi au travail solitaire mais non pas autiste – un travail de « particulier » – que chacun dans la psychanalyse, comme analysant ou comme analyste, conduit pour faire à son tour compagnie à quelque chose à qui c'est impossible de la faire, bien que ça vive avec lui, j'entends son inconscient : « Qui n'est ce qu'on croit... qu'à m'en croire – l'inconscient, soit : réel » – mots avec lesquels, me semble-t-il, Lacan lie l'inconscient à son dire. Compagnie avec son inconscient impossible d'autant plus que « pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte ».

La passe donc déterminerait l'École par sa présence même, qui n'est pas seulement de dispositif institutionnel, ou de spéculation doctrinale : sa présence rend présent à son tour quelque chose de l'enjeu réel qui devient condition ou facteur de l'ex-sistence de certains psychanalystes. Sa présence est du même style que la présence de Lacan, elle fait même corps avec celle-ci. Elle est in-détachable de la question que Lacan pose à répétition : « Y a-t-il des cas où une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer ? », question qu'il définit « exigible pour supporter » non pas l'inconscient réel, mais « le statut d'une profession » – profession qui nous met pourtant « dans le travail de l'inconscient » sans apaiser l'horreur de l'acte.

Reportons-nous à la Préface anglaise : c'est évidemment un texte sur la passe et sur l'analyste, de la série des suppléments aux éthiques de la psychanalyse écrits par Lacan (dont *Encore*, *Télévision*, etc.). Mais d'abord c'est un texte, si je puis dire, non théorique. Il a évidemment une grande portée théorique, mais il ne passe pas par l'articulation du savoir de la théorie. C'est quand même sensationnel que les mot-clés conceptuels de sa théorie soient absents : pas de « signifiant », de « symbolique », d'« imaginaire », pas de « jouissance ». Le savoir apparaît juste dans un « on le sait, soi » (où notons que « soi » n'est pas « je ») ; l'inconscient, réel, il l'adjoint à son dire ; l'objet, il l'évoque à point nommé, mais pour dire que c'est d'en avoir produit la seule idée concevable qu'il a pu « désigner de la passe cette mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse » : « avoir produit » et « avoir pu » sont eux-mêmes deux faits de son histoire à lui – et à ses écouteurs aussi. On serait tenté de parler de témoignage, pour la fréquence et l'importance des

expressions en première personne : « resterait que je dise une vérité... je la rate », « sur le tard, j'y mets mon grain de sel », « je me trouvais pris d'aventure... m'a fait glisser... de m'avoir imposé Freud, l' Aimée de ma thèse », « j'eusse préféré oublier ça, mais on ne peut pas... », jusqu'à cette étonnante déclaration : « Je répudie ce certificat : je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être sujet. » Je crois que c'est cette phrase qui nous donne une clef pour situer ce texte : en fait, aucune de ces références à « je » en font un discours « subjectif », nous parlent du « sujet Lacan ». D'ailleurs aussi, « témoigner au mieux de la vérité menteuse » n'est pas témoigner sur son sujet, et sur ses mensonges.

Il est très explicite, d'arriver à dire formellement : je ne suis pas un poète, c'est-à-dire quelqu'un, mais un poème, c'est-à-dire un écrit, et pour ne pas laisser de doutes : « qui s'écrit malgré qu'il ait l'air d'être sujet ». Qui s'écrit, donc, au fur et à mesure de ses élaborations et de ses enseignements, mais pourquoi pas sa pratique ? En fait, qu'est-ce qu'il dit dans les deux dernières lignes de ce texte ? « Je signale – *signaler, donner des signes* – que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça. J'écris pourtant, dans la mesure où je crois le devoir, pour être au pair avec ces cas, faire avec eux la paire. » Pourquoi signaler ça, sinon parce que sa pratique d'analyste et son écriture ne peuvent pas céder l'une à l'autre, parce qu'elle sont liées dans le même « écrit de Lacan », génitif subjectif ou objectif.

On pourrait prendre cet écrit comme un témoignage et y voir Lacan comme sujet barré par le fait de ne pas pouvoir, comme nous tous, témoigner pour lui-même, ce qui serait vrai. Mais, en se disant « un écrit », Lacan va au-delà de cette dimension. Il me semble qu'il y a ici quelque chose de la passe dans sa dimension extrême, la passe de quelqu'un pour qui la passe-procédure est impossible – et qui d'ailleurs disait : « Je suis toujours dans la passe », tout comme il a écrit : « Je suis dans le travail de l'inconscient », dans sa lettre de dissolution, qu'il est intéressant, à mon avis, lire avec cette préface.

En effet, lisant ce texte, pour la première fois j'ai eu un soupçon de ce que pouvait bien signifier le passage d'*Encore* où il dit d'ajouter aux jaculations des mystiques les écrits de Jacques Lacan, parce que c'est du même ordre.

Notons, c'est banal, que Lacan n'a jamais répondu à sa question même qui motive sa proposition de la passe : « Est-ce qu'il y a une autre raison pour s'historiser... », il n'a jamais répondu, lui, avec son expérience de lui-même, ou avec ses conjectures ou constructions. Lui, à cette question de réel, a répondu en élaborant sa notion de réel et se faisant écrit lui-même. Comme ça il a pris une place-clé pour le *tas* d'analystes que nous sommes, mais c'est *une* place, c'est la place d'*un écrit*, non pas de l'Écriture : mais c'est en tant qu'*un écrit*, comme singularité, qu'il est devenu inévitable, donc quelque peu réel.

Une des choses les plus intéressantes de ce texte est la manière dont Lacan reformule ou résume l'acte de l'analyste et son rapport avec, peut-on dire l'acte de l'analysant ? autour de l'expression « donner satisfaction » à ces « cas d'urgence », comme il rebaptise les analysants : « Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence. » C'est évident, le lien de cette reformulation avec la question de la passe : la question de cette singulière satisfaction – qu'il ne se préoccupe pas de placer dans les séries freudiennes ou lacaniennes des types de satisfaction – sort de l'affirmation-constat que « le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre... n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse ».

Il faudrait s'expliquer et commenter beaucoup de choses, mais on n'a pas le temps. Par exemple le fait qu'il dise que c'est à « l'analyse », et non pas directement l'analyste, à

Wunsch n° 8

« présider à l'urgence de donner cette satisfaction ». Et le fait que cette satisfaction soit « à l'usage d'un particulier ». Deux affirmations qui, avec la remarque – un peu énigmatique encore pour moi, je l'avoue – selon laquelle après Freud la psychanalyse a changé et se pratique à deux, portent sur la question des liens qui peuvent lier analyste et analysant, mais aussi les autres analystes : la question donc de l'École, et de sa présence dans la civilisation, et donc du rôle de la passe dans cette présence.

Ce fut cette reformulation en termes de satisfaction à donner à des cas d'urgence – satisfaction qui laisse, certes, le problème d'articuler le rapport de la passe avec elle – qui m'avait frappé et m'avait suggéré mon titre.

Je pensais à tous ces analystes qui se vouent à donner satisfaction, chacun dans l'espace fermé ou délimité où il pratique à deux, et je m'interrogeais sur quel type de liaison pouvait quand même relier entre elles toutes ces chambres où l'on fait l'acte analytique, métonymie des analystes, mais aussi un peu des analysants au moins *via* le marché. (Je rappelle en passant ce passage de la « Lettre aux Italiens » où Lacan recommande au groupe italien de se recruter sur la base de la passe et d'y écrire dessus « sans quoi il serait voué à l'extinction » parce qu'il ne contribuerait plus au savoir et il ne ferait plus « prime sur le marché » : cela aussi serait intéressant à discuter, et pas seulement sur le côté extensionnel des rapports avec la civilisation.) Est-ce que toutes ces chambres et ces espaces font « maison » de quelque façon que ce soit ? Est-ce que la nécessité de l'habitation s'étend au rapport (impossible, oui) au réel – qui bien sûr en lui-même est « hors », mais qui pour s'avérer comme « hors » a toujours besoin de quelque lieu ; et d'ailleurs la passe aussi, qui est une mise à l'épreuve, une provocation du réel, doit trouver elle-même un lieu pour se dérouler. Est-ce que le réel doit être « accueilli », « invité » chez les liens des analystes, vu que d'autres discours l'accueillent à leur manière ? Je pensais qu'en italien l'expression « maison de rendez-vous » signifiait « maison de passe », et j'ai pensé à la proximité de l'expression « École de la passe » avec celle de « École de passe », liaison de lieux de satisfactions singulières qui marquent une certaine fin – fin qui pour un des deux est désêtre, et qui pour certains des autres devient raison d'intérêt à s'affronter à cette position. Pourquoi, et comment, cette liaison au-delà du marché – mais d'autant plus si le marché n'est pas au-delà ?

J'ai employé souvent le mot « extrême » : il y a les « sports extrêmes », et aussi, semble-t-il, le « sexe extrême ». Si on nettoie ce mot de sa nature fantasmagorique, on pourrait l'appliquer à la psychanalyse chez Lacan et les lacaniens : déjà beaucoup de collègues non lacaniens pensent secrètement que Lacan fait de la « psychanalyse extrême », non sans raison, et la passe est au cœur de cela.

Il faut se hâter : j'ai trouvé intéressant, quand même, de voir surgir le mot d'amitié évoqué par Lacan en début de la Préface : aucune amitié ne supporte cet inconscient, qui ne relève pas d'elle. Mais pour ce qui est d'aider les personnes à s'affronter et à entretenir leur rapport singulier à leur cause et à leur destin, dès l'Antiquité ce terme a dit quelque chose. Les amis de l'inconscient ? les amis de la passe ? En tout cas, chez les antiques, l'amitié était au service de ce rapport à sa cause, et non pas celle-ci au service du groupe.

Philia, amitié, tout comme maison, évoque l'économie (mot qui en dérive), les lois de la maison (*Télévision*) : une maison est relative à son économie. Une maison, une École, même de passe, si elle a à faire avec la psychanalyse doit faire ses comptes avec le fait que « seule la psychanalyse ouvre ce qui fonde cette économie dans l'intolérable » : donner donc abri à ceux qui s'y essaient pourrait bien être sa chance.

Il y a eu dans l'histoire des formes de relations de soutien de sujets qui s'affrontaient au réel et partageaient de quelque façon leur expérience, même quand ils s'y trouvaient

seuls devant la face justement insupportable de cet affrontement. Il serait intéressant de relire de notre point de vue la structure et l'expérience des réseaux des moines du désert (quant à nous, serions-nous les moines du *désêtre* ? Des *stylites*, nous le sommes déjà dans nos vies professionnelles) : ces moines seuls dans leur rapport à la cause, pas en communauté de vie, mais si en communauté d'expérience, et en tout cas pas sans amitiés. Je pense au rôle qu'ils ont tenu pour aider leurs contemporains à s'orienter et à survivre dans une crise de civilisation remarquable – à partir de leur expérience apparemment à la limite du social. Et je pense aussi à ce que dit Lacan dans son acte de fondation, sur l'École comme base d'opération sur le malaise de la civilisation. Il me revient une phrase que l'Esprit en personne aurait adressée à Sylvain du mont Athos (un des derniers grands *starci* spirituels d'Orient) : « Tiens-toi sciemment dans l'enfer, et ne désespère pas. » L'enfer est un lieu aussi peu touristique que l'inconscient, et une condition qui ne permet pas de grands échanges de savoir, ni de véritables liens sociaux. *Mutatis mutandis*, si la passe, si solidaire des développements extrêmes de Lacan sur l'inconscient réel, permettait de reporter et de recentrer l'intérêt des analystes sur la fréquentation de ces limites qui est l'essence de l'analyse, je crois que même les difficultés et les tentations dans la vie de l'École, dont je parlais au début, d'objections qu'elles sont pourraient devenir des occasions de contributions au savoir importantes pour chacun, et dans ce sens pour tous.

Gladys MATTALIA

L'École : champ de possibilités – construction d'un savoir sur l'impossible

1. Ce que je peux dire de mon expérience

Quand Florencia Farias m'invita à dire quelque chose de mon passage par le dispositif de la passe, un grand enthousiasme m'envahit. J'ai répondu oui, il y aura certainement quelque chose que j'avais oublié de transmettre... Cela me parut une excellente opportunité pour organiser cette expérience récente et aussi l'occasion de surmonter ma paresse et enfin produire un acte d'écriture.

Lorsque j'ai commencé à penser au titre, je l'avais conçu autrement : « L'École : champ de possibilités – détermination de l'impossible ». Mais j'ai fait quelques changements... J'ai conservé l'École comme « un champ de possibilités » pour souligner la question du champ lacanien comme champ de la jouissance. Et l'École en tant que lieu pour vérifier en acte, à travers le dispositif de la passe, ce vaste champ. J'ai modifié « détermination » parce que cela donne l'idée d'un savoir fermé, déterministe et déterminé. Et cela est le plus opposé à ce que l'on peut attendre d'une École de la passe. Restait alors : « L'École : champ de possibilités – construction d'un savoir sur l'impossible ».

Depuis que j'ai commencé à participer au CIG 2006-2008 (Commission internationale de la garantie) de l'EPFCL, les faits se sont succédé et la hâte¹ en a signé le style : premier cartel de la passe, choix du plus-un, trois témoignages de passe, six passeurs, deux langues – espagnol et français –, membres du cartel de différents pays – Italie, France, Espagne et Argentine.

1. La hâte est différente de l'urgence – comme le note Luis Izcovich. La logique de la hâte, c'est que l'analyste puisse donner le temps qui manque. Je prends ces paroles et je les utilise pour dire : le temps manque pour que le dispositif de la passe fonctionne.

Wunsch n° 8

Aucune nomination d'AE n'en a résulté pour les passants mais cela n'a pas empêché les membres du cartel d'apprécier les effets du parcours analytique chez un passant. Pour un autre, ce fut la valeur de la création poétique en tant que suppléance par la voie de l'écriture ; et pour le troisième, son engagement avec la cure et l'École. Les trois passes furent extrêmement intéressantes, mais il fut tout de même évident qu'il ne pouvait être question de nomination. Et cela constitue déjà un enseignement : l'évidence de la non-nomination.

La nomination n'est pas ce qui donne sa raison d'être à la passe. La passe est différente de la nomination. La passe est une idée géniale de Lacan qui se constate en en vivant l'expérience. La passe, comme le dit C. Soler, est une offre : au CIG (Collège international de la garantie), aux cartels de la passe, aux passants, aux passeurs, aux AME (qui désignent les passeurs), aux passants potentiels... Et c'est une offre faite également à l'ensemble de la communauté de l'École.

Ce qu'il n'a pas été possible d'isoler lors des passes écoutées a été ce moment de passage de l'analysant à l'analyste par la voie du désir de l'analyste. Par contre, on a pu isoler des moments d'angoisse, de deuil, de rencontres avec le réel, de faits de structure... Une chose est l'historisation du sujet analysant et une autre l'historisation de l'analyste. Comment et pourquoi sont apparus la fonction de l'analyste, le désir de l'analyste ?

Notre École, communauté d'expérience avec son fonctionnement international et polyglotte, offre une nouvelle forme de garantie qui allège en grande part les phénomènes imaginaires de groupe. Je suppose que vous serez d'accord avec moi pour dire que ce n'est pas la même chose de se présenter à la passe ou de faire partie du dispositif dans une École de collègues (amis ou pas...) se partageant quotidiennement le travail et de faire fonctionner le dispositif de la passe dans une École avec des sujets un peu anonymes. Une École internationale avec des cartels de la passe internationaux.

Ce premier cartel que j'ai dû intégrer était constitué de personnes que je n'avais presque jamais vues ou écoutées, exception faite de leurs productions théoriques. Et cela, je peux l'assurer, fait la différence. Ensuite s'est mise en place l'activité d'École que nous avons organisée avec les ex-CIG en août 2007 à Buenos Aires et lors de la journée sur la passe en juillet 2008 à São Paulo. Lors de ces rencontres, nous avons pu mesurer les effets d'écriture que produit le fait d'être traversé par l'expérience. Une expérience en constante voie de construction. Des travaux élaborés par les membres des cartels de la passe, par les passeurs et par ceux qui avaient été nommés AE. Lacan voulait que les personnes nommées AE puissent dire quelque chose de leur expérience, introduire quelque chose de nouveau – quelques petits cailloux – dans le discours sur les modes du réel, sur les moments de passe ou de passage de l'analysant à l'analyste.

Dans sa « Proposition... » en 1967, Lacan dénonçait le silence des AE de son École. Ces rencontres de travail à l'EPFCL témoignent et apportent un petit grain de plus au corpus théorique à propos de ce désir inédit et singulier qu'est le désir de l'analyste. Non pas pour construire une *doxa* de la passe mais pour cerner la façon dont chaque analysant, un par un, décide, lors de son parcours analytique, de fonctionner comme cause pour que d'autres se lancent dans la traversée. Se mettre à disposition de l'inconscient d'autres. *Se soumettre au discours de l'analysant*. Une position de *docilité* à l'inconscient.

Dans « La note italienne », Lacan parle de la passe et du psychanalyste de l'École. Il mentionne deux aspects qui sont la marque du désir du psychanalyste. Le premier est d'avoir cerné la cause de son horreur, horreur de savoir sur soi-même qui a pour effet de se prêter au dispositif analytique comme objet, déchet de l'humanité. Le deuxième aspect, découlant du premier, est la dimension de l'enthousiasme.

Pour ma part, pour la joie de notre communauté et de notre *transfert de travail*, je n'ai pas pu constater que les AE nommés (ceux que je connais ou que je ne connais pas mais que j'ai lus) se soient gonflés narcyniquement², se soient enorgueillis et qu'ils avancent dans la vie comme des fonctionnaires de l'École. *Être déchet de l'humanité* est le plus éloigné possible d'un moi pompeux. La lucidité lacanienne a été de souligner l'évanescence de l'expérience. Expérience éphémère appelée à se renouveler car le titre est octroyé pour trois ans. Une vie courte. C'est certain ! Le temps est mis à profit, qu'il dure ou qu'il passe sans laisser de traces.

Quelques collègues AE de notre EPFCL vont laisser des traces de leur passage et cela n'est pas *sans conséquences* pour toute la communauté analytique. Un exemple en est l'activité d'École que nous avons récemment mise en place avec Patricia Munoz du Forum de Medellin (Colombie) dans le Tucuman (nord de l'Argentine). Durant cette activité, furent présents des élèves du collège clinique et des collègues qui n'avaient encore jamais réfléchi sur des thèmes d'École. Un AE est au service de la psychanalyse pour travailler sur les problèmes cruciaux mais également pour être au service de l'École en faisant une offre qui rende la psychanalyse attractive. Comme le dit Albert Guyên : *s'autoriser, c'est s'autoriser*.

Ces jours-ci, en feuilletant de vieux livres, j'en ai trouvé un³ avec un titre que je ne veux pas laisser passer : *Deux témoignages de fin d'analyse remuent la communauté de Buenos Aires*. Et je me suis demandé : est-ce cela la passe ? Un spectacle ? Quand je me suis intéressée au dispositif de la passe, j'ai pu constater à partir de ce que j'ai lu et travaillé que s'instaure un principe éthique : la prudence. La passe est un dispositif qui repousse l'obsécénité du spectacle.

Deuxièmement, le cartel de la passe a écouté trois passes. Le cartel était composé de trois membres français, une Espagnole et une Argentine. Le cartel n'a prononcé aucune nomination mais il a tiré quelques enseignements de son écoute attentive du témoignage des passeurs : la passe n'est pas le lieu pour autoriser quelqu'un à s'installer et à travailler comme psychanalyste. La passe n'est pas non plus un dispositif donnant accès au directoire de l'École. Il ne peut pas y avoir de passe sans ce *s'historiser de l'analyse*⁴ et encore moins la possibilité de nommer AE sans l'évidence du passage de l'analysant à l'analyste. Moment de *passé clinique*, moment d'émergence du désir de l'analyste.

Nous savons que la formation de l'analyste se soutient de trois piliers : l'analyse, la formation théorique et le contrôle. Et nous savons également que, pour Lacan, il n'y a pas de formation de l'analyste sans formations de l'inconscient. Il n'y a pas d'analyse possible sans implication du sujet de l'inconscient. Il y a un pas, un passage, une passe franchie lorsque l'analysant passe de sa propre analyse à la pratique de l'analyse. Le dispositif de la passe permet d'élaborer collectivement des réponses diverses sur les façons dont chacun a franchi le pas. Sa tâche n'est pas de faire accomplir ce pas mais de recevoir les témoignages à travers la plaque sensible des passeurs et de constater que s'il y a eu passage... cela passera. Tout comme il a été possible de le constater lors du premier cartel, la non-nomination n'a pas empêché le travail de porter ses fruits.

Vous noterez que j'ai hystorisé le dispositif dans notre École depuis que j'y ai été intégrée... Il semblerait que s'intéresser, servir de cause au savoir théorisé sur la passe se produit pour ceux qui ont été traversés par l'expérience. Celui qui décide de s'inscrire dans une

2. « Narcynisme » : néologisme inventé par Colette Soler qui réunit narcissisme et cynisme.

3. « Un par un », *Revue mondiale de psychanalyse*, été 1997.

4. La passe prouve l'hystorisation de l'analyse, en s'abstenant d'imposer à tous ladite passe, parce que en l'occurrence le tous n'existe pas, il n'y a que des épars mélangés.

Wunsch n° 8

École lacanienne et de s'engager à travailler en son sein doit savoir qu'il est concerné par la passe. C'est pour elle qu'il est nécessaire de ne pas garder le silence, ni d'être avare de la transmission de l'expérience. De même que le passant, avec son désir d'analyste, servira de cause à ses analysants. Ainsi, ceux qui sont impliqués dans le dispositif pourront servir de cause à d'autres pour le désir d'École : lieu, par excellence, de refuge du désir de l'analyste.

Je me souviens, lors d'une journée de travail à Paris en 1991, avoir entendu Colette Soler dire qu'une École sert à veiller au désir de l'analyste tout comme on veillerait sur une orchidée. Elle ne se développe pas dans n'importe quel habitat et pas de n'importe quelle façon.

2. L'École : une communauté d'expérience et un champ de possibilités

Dans ce module de travail de notre première rencontre d'École, une offre a été faite, celle de penser l'École comme condition de possibilité du fonctionnement de la passe. En partant d'une affirmation : la conception que l'on se fait d'une analyse menée à son terme conditionne tout le fonctionnement du dispositif en jeu dans la désignation des passeurs, dans les contrôles et dans les réponses des cartels de la passe. Comment s'élabore cette conception dans la communauté des membres ?

Cette proposition de « penser » l'École, de penser le dispositif de la passe, c'est pour aller à l'encontre de la maladie de la suffisance et de l'infatuation. Le mot « condition » indique une circonstance indispensable pour qu'une autre puisse apparaître. Le mot « possibilité » renvoie à l'aptitude, au potentiel ou à l'occasion pour que quelque chose existe ou se produise.

Nous pouvons rebondir à partir de ces définitions et reformuler la question : notre École a-t-elle, en toute circonstance, l'aptitude nécessaire pour faire exister une élaboration collective sur les thèmes d'École ? Créer le champ adéquat pour travailler deux questions. D'un côté, les moments de passe clinique où un analysant pense saisir la fonction du désir de l'analyste, moments d'émergence du désir de l'analyste durant lesquels un sujet décide de débiter sa pratique d'analyste. De l'autre, travailler sur la conception de la fin de l'analyse. En définitive, notre École permet-elle l'élaboration collective d'un savoir sur le réel ?

Dans sa première version de la « Proposition... », Lacan nous dit que l'École instaure, entre ses membres, une *communauté d'expérience*. Une communauté qui contrecarre les effets de solitude de la pratique analytique. Une communauté d'expérience est un lieu permettant de penser collectivement le travail de chacun. Penser dans un lieu pluriel les écueils du singulier. Le travail de l'analyste se confronte quotidiennement au trou dans le savoir. On pourrait dire, tout comme dans le film espagnol *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*⁵, qu'il n'est pas bon que l'analyste soit seul. Nombreux sont les analystes qui sont fiers de leur non-appartenance à une institution de psychanalyse – « analystes indépendants » qui argumentent qu'il y a toujours des conflits dans ces institutions. C'est certainement *l'éthique du célibataire* promue par la morale capitaliste qui a traversé les portes de ces bureaux... Que personne ne sache ce qui s'y passe. Peut-être qu'il s'y fait de bonnes choses... mais ils sont avares, « avares, suspects » en ne permettant pas qu'une communauté puisse bénéficier de ce qui peut s'extraire de leurs expériences.

Enfin...

Traduction : Isabelle Cholloux.

5. En 1973, le réalisateur Pedro Olea nous livre ce film avec le jeu remarquable de José Luis Lopez Vasquez. Il raconte l'histoire d'un homme solitaire qui vit avec une poupée de taille humaine et dont la vie se met à se compliquer lorsque arrivent plusieurs étrangers.

2^e séquence

Jose MONSENY

De la a-école à la ~~A~~ École et retour

Pour parler aujourd'hui de l'École capable de rendre possible l'expérience de la passe, j'ai essayé de prendre comme guide l'éclairage que peuvent nous apporter les formules de la sexualité du séminaire *Encore* pour clarifier la vie collective.

L'idée que l'être humain est dépourvu de l'instinct grégaire n'est pas une nouveauté pour la psychanalyse. Pour Freud, le lien social était lié à la libido sublimée et était le fruit de la position masculine, en particulier la sublimation de la libido homosexuelle situant la femme comme principe a-social, en cohérence avec l'idée qu'en elle le surmoi n'existait pas. La position de Lacan diffère radicalement de celle de Freud. C'est évident dès les « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » jusqu'à ce qu'il le formule clairement dans *Encore* : « Freud avance qu'il n'y a de libido que masculine. Qu'est-ce à dire ? – sinon qu'un champ qui n'est tout de même pas rien se trouve ainsi ignoré » (p. 75).

En accord avec ces propos et si nous nous référons à l'histoire de la psychanalyse, au début il y a l'œuvre d'un seul : Freud et sa constance, la présence de Freud est la garantie ultime de la psychanalyse, le référent ultime qui peut dire ce qui est et ce qui n'est pas la psychanalyse ; c'est évident dans ses confrontations avec Jung, Adler, etc. Mais très vite se pose la question de la transmission de cette expérience, « le maintien de sa pensée dans sa complétude, quand lui-même ne sera plus là », et Freud va réaliser une première scission, la création d'un comité secret, « une sorte de jeune garde, aspirant au vétéranat, de veiller au dit maintien au sein de l'AIP, non seulement par solidarité secrète mais par une action inconnue » (J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », p. 473) et la création d'une association selon les lois ordinaires de toute association.

Nous pouvons prendre cette division originelle comme un effet de structure, inhérente à l'objet en question. Il est évident qu'en créant ce comité, Freud donne à entendre en acte trois choses : un noyau d'analystes est nommé, seul Freud donne cette nomination, il leur confie une tâche, la transmission de son enseignement en préservant son sens originel. Il est clair que Freud n'a pas la même confiance en tous, et il instaure un *gradus de facto*, notamment en relation au cercle de Vienne, et ne se leurre pas sur les effets de confier la pratique analytique à une institution.

Malgré cela, il décide de faire confiance à une institution « ordinaire » et la division comité secret-association devient Freud-association, une fois dissout le comité et lui se plaçant à une distance certaine de l'IPA.

À sa mort, cette solution se révèle insoutenable et les effets d'une association comme dépositaire de la tâche de transmettre la psychanalyse seront « désastreux ». Car l'exercice de l'autorité telle qu'elle opère dans les sociétés non réglées par la séparation gradus-hiérarchie a comme conséquence la coalescence entre hiérarchie et supposition de savoir, c'est-à-dire le transfert, comporte une « organisation qui contraint la Parole à cheminer entre deux murs de silence, (ceux qui ne parlent pas : Suffisances et Petits Souliers) pour y conclure les noces de la confusion avec l'arbitraire » (p. 481) – (Bien-Nécessaire peuple le silence dénouant son discours de la logique et « Béatitudes porte-parole des Suffisances », p. 478). Tout cela implique que de « l'énorme quantité d'expérience qui a traversé l'analyse, son enseignement n'a pu retenir presque rien en son tamis » (*Écrits*, p. 481).

Wunsch n° 8

C'est le dur diagnostic formulé en code satirique que Lacan réalise en 1956 et qu'il propose comme préambule nécessaire pour lire sa proposition de 1967. Je crois qu'il n'est pas abusif d'affirmer que c'est une manière de dire que ce sont des propositions toujours susceptibles d'être reprises en toute société analytique.

Tous les pas que Lacan donne dans l'institutionnalisation de la transmission de l'expérience analytique ont comme volonté d'éviter les maux que les sociétés fonctionnant « selon les lois ordinaires du groupe » font porter à la transmission de la psychanalyse.

C'est pourquoi Lacan va changer : 1. Les principes de fonctionnement de ces sociétés ; 2. Le lien entre ce qui y est enseigné et la manière d'entendre ce qu'est une psychanalyse, même celle appelée didactique, dont on ne savait pas rendre compte de la nature malgré qu'elle était perceptive et programmée « avant coup » et en retour ; 3. L'« aggiornamento » permanent des institutions, conséquence de leur fonctionnement et de l'évolution de la conception de la psychanalyse même.

Parmi toutes les différences dans les principes de fonctionnement que Lacan introduit dans son École par rapport à l'IPA, la place centrale du travail dans la formation de l'analyste et dans la transmission de la psychanalyse m'apparaît comme une question qui interpelle particulièrement notre École. C'est clair à ces trois niveaux :

A. L'École : « Ce titre dans mon intention représente l'organisme où doit s'accomplir un travail... » (*Autres écrits*, p. 229) ;

B. L'entrée à l'École : elle doit se faire selon le mode exprimé ainsi : « Où l'on est admis à la base que dans le projet d'un travail... » (*Autres écrits*, p. 244) ;

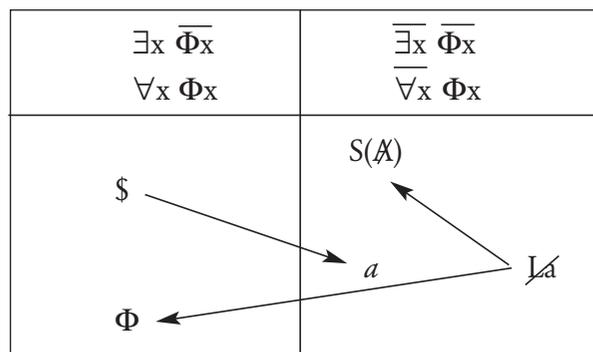
C. La nomination d'AE : elle comporte avant tout une charge de travail.

La paresse, le confort, le silence sont des traits de cette société que Lacan compare avec le cas Valdemar, c'est-à-dire ce mort qui maintient son corps – sans se dissoudre physiquement – seulement par l'effet hypnotique de la voix, sous-entendu ici : celle de Freud.

En note adjointe à « L'acte de fondation », Lacan nous dit : « Rappelons que la pire objection que l'on puisse faire aux sociétés de la forme existante, est le tarissement du travail, manifeste jusque dans la qualité, qu'elles causent chez les meilleurs » (*Autres écrits*, p. 236).

Pourquoi la hiérarchie a une tendance de structure à faire obstacle à la mise en commun de ce qui est fait dans l'expérience analytique ?

En particulier si cela a comme finalité l'identification à l'analyste, car cette version de fin d'analyse est cohérente avec le mode masculin de soutenir l'autorité. La fonction groupe soutenue de la fonction père a une tendance à la totalisation (Lacan : « Le tout repose donc ici sur l'exception posée comme terme sur ce qui, cet x, le nie intégralement » [*Encore*, p. 74]).



C'est à cause d'elle qu'est rejeté tout le reste comme disruption de cet ordre totalisé par une autorité idéale qui n'est autre que le père idéal. Ceci impliquera des ségrégations permanentes, sous une modalité interne en pénalisant les questionnements, les innovations et tout ce qui de l'ordre de la position féminine se met en jeu au sein de cet ordre ; et d'un autre côté par une modalité externe qui impliquera l'expulsion et des scissions périodiques.

Nous savons que ce qui est de l'ordre de la « cause » et aussi ce qui relève de la position de l'analyste ont une profonde affinité avec la position en *a*. Ainsi, la ségrégation que réalise S1, quand il se propose comme signifiant soutenant et complétant le tout-savoir sur la psychanalyse, affecte toujours tous ces aspects-là.

D'où la logique de l'affirmation freudienne du féminin comme a-social, quoique les propres analystes femmes eussent déjà fait remarquer à Freud que la dimension paternelle et phallique de l'Œdipe ne draine pas tout de ce qui dans la fille est vécu en rapport à sa position sexuelle, lui faisant reconnaître l'importance d'une phase préœdipienne chez la fille.

Cela implique-t-il deux modalités hiérarchiques ? Devons-nous affirmer en accord avec ces positions symétriques que le patriarcat s'oppose au matriarcat ? Les réflexions de Bachofen sur un « droit maternel » laisse percevoir clairement que le matriarcat n'est qu'un mythe et par là même quelque chose qui répond au traitement du réel.

Mais aucun historien n'a jamais trouvé une trace historique d'un matriarcat. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de femmes qui puissent soutenir le Un de l'exception phallique et des hommes qui puissent se positionner du côté de *a*. Je ne parle pas de cette mode actuelle des quotas de femmes dans les instances, je parle d'autre chose, de la limitation que l'ordre phallique – dans lequel s'inscrivent autant les hommes que les femmes, au moins en grande partie – tend à faire barrière à tout ce qui est la vraie altérité.

Pourquoi le modèle totalitariste masculin de l'autorité mène à la paresse, la routine, le confort... ?

Parce que de lui on peut espérer qu'une fois quelqu'un inclus dans l'ensemble par la voie de la cooptation des aînés, il peut se sentir nommé « être analyste » *via* des identifications imaginaires et suturer ainsi la question une fois pour toutes. Si quelqu'un « est » psychanalyste, assuré d'être freudien, kleinien, lacanien... il n'a plus à questionner son acte.

Il y a une fausse sortie de cette aporie, c'est celle de S1 supposé animé d'un autre désir, le faire semblant de celui qui soutient le manque, se gargariser du « pas-tout » qui pousse au travail : publier, faire des congrès, se lancer dans l'activité militante, etc. Mais ceci ne diffère pas pour l'essentiel, car en fait ces travaux confirment « la père-version », ce qui fait régner la pensée unique, comme Colette Soler le nomme dans le livre du même titre.

Contre cette tendance, Lacan introduit dans son École en 1964 (« Acte de fondation ») une série de mécanismes qui limitent ces effets :

– rupture du silence, production de tous « ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche » (*Autres écrits*, p. 229) ;

– « ... confrontation entretenue entre des personnes ayant l'expérience de la didactique et les candidats en formation. Sa raison d'être étant fondée sur ce qu'il n'y a pas à voiler : à savoir le besoin qui résulte des exigences professionnelles chaque fois qu'elles entraînent l'analysé en formation à prendre une responsabilité si peu que ce soit analytique » (*Autres écrits*, p. 230) (antécédent de la passe) ;

Wunsch n° 8

- cas particulier de la situation antérieure, le problème de l'entrée aux contrôles.

Que ne gagnerions-nous en rigueur et sérieux en mettant effectivement en jeu ces dispositions de Lacan dans notre École des Forums ?

Lacan réintroduira dès le début la question de la cause sous la forme de ce qui questionne le savoir établi en tant qu'il ne se laisse pas symboliser pleinement ; reste, vérité mi-dite, femmes pas-toute... ne cessent de questionner les analystes et leurs institutions.

Je crois que c'est pour cela que dans la première version de la « Proposition », Lacan propose de situer la fonction de l'AE en $S(A \text{ barré})$ pour s'assurer de décompléter le savoir « ce qui ferait E », c'est-à-dire École. Mais il est évident que cette formulation malgré son importance ne lui suffit pas, que dans l'École soutenir le savoir comme « pas-tout » est indispensable mais pas suffisant.

Ce qui permet la réintroduction de a exclu d'un ordre de savoir prétendument totalisant est de porter la fin de l'analyse jusqu'à la question du fantasme, jusqu'à percevoir que $\$$ n'aborde pas le champ du hors-masculin, quand s'appareillant à a . Même si ce n'est pas encore l'abord du réel, cela permet au moins d'ouvrir une fenêtre sur le réel car ce fantasme peut se traverser, tant dans le sens de basculer de $\$$ à a que dans le sens de traverser son cadre imaginaire.

Que le sujet bascule vers la position de a n'implique-t-il pas une série d'effets structuraux ? Tant pour un sexe que pour l'autre, cela suppose des rectifications importantes. Pour le masculin, d'être allé au-delà de ce que Freud désigne comme limite, pour le féminin d'assumer sa division, rejetée dans la position hystérique, en particulier quand il s'agit de s'inclure complètement du côté phallique, par la voie de l'être ou l'avoir, ou par la voie du rejet du phallique en passant du pas-toute au toute-pas, voulant incarner La femme par exemple.

Lacan, cohérent avec cette vision clinique de la passe dans l'analyse, constituera la structure de la passe dans l'École, une nouvelle forme de mise à l'épreuve qui amène quelqu'un à vouloir occuper cette place pour tous.

Si nous prêtons attention à ce que le graphe de la logique de la sexuation met en relation de la position en a , peut-être pouvons-nous aussi déduire de nouvelles nuances sur ce que le sujet a expérimenté à la fin de l'analyse et les effets attendus dans l'École.

Destitution subjective, pas tant parce que s'acceptant dans son être d'objet, il se sent moins être, car ceci arrive plutôt par la séparation de a et de $S(A \text{ barré})$, mais pour ce savoir en tant que tel pris dans le filet dans lequel il peut être trafiqué sans s'écarter pour autant de ce qui le cause comme désir.

De a , le sujet a un meilleur accès à $S(A \text{ barré})$, à condition - j'ajoute en m'appuyant sur *Encore* - de séparer de $S(A \text{ barré})$ le a , faute de faire de la psychologie. Ainsi, l'AE non seulement suppose de décompléter le savoir mais est aussi capable de soutenir une volonté de faire face « au réel ».

Si Lacan peut dire que les femmes ont une relation à l'inconscient, qu'elles le comprennent mieux que les hommes, n'est-il pas plus logique de supposer une meilleure relation à l'inconscient chez des sujets de n'importe quel sexe qui se soient expérimentés en a ?

Bien que a soit semblant, cette position permet plus au sujet de faire l'expérience du réel en tant que « par une telle graphisation... se montrent les correspondances qui font du réel un ouvert entre le semblant, résultant du symbolique, et la réalité telle qu'elle se supporte dans le concret de la vie humaine... » (*Encore*, p. 87). C'est dire que les Écoles en tant qu'institutions seraient des réalités qui recouvrant un réel visent à l'imaginarisation,

et le produit de la passe en tant qu'il s'approche de ce semblant de *a* serait un symbolique qui vise à un réel juste à la jointure où on peut faire face à cet « ouvert ».

En conséquence, cette position ne situe pas le sujet dans une direction plus inclinée à faire face à ce reste du réel fortifié par l'angoisse et qui pour être située nécessite le nœud borroméen que nous écrivons J(A), effet du vrai trou que Lacan fait équivaloir à l'absence de rapport sexuel ? (RSI). Ne serait-ce donc pas ce que nous attendons de nos AE nommés par la passe ou bien des analystes dont le désir les portent à se questionner en permanence sur l'analyse ?

Pour cela, nous avons besoin d'une École qui, sans rêver de se passer de la hiérarchie de la fonction père, permette à cet effet d'autorité et d'organisation de maintenir ouvert le hiatus par lequel tout ce qui est de l'ordre de l'autre côté de la barre se manifeste.

En ce sens, je ne pense pas que ce soit un abus de dire que l'École doit être bisexuelle ou, autre manière de le dire, doit inclure les deux polarités même au prix de supporter qu'elles ne fassent pas rapport. Seulement, cela permettra que la hiérarchie inclue la passe et malgré cela que le « secouer l'École » ne produise pas forcément sa fragmentation mais un renouveau de sa tâche.

Traduction : Lidia Hualde.

Marc STRAUSS

Le savoir supposé dans l'École

Où est le savoir supposé dans l'École de psychanalyse ? Et, partant, où est, qui est le sujet supposé savoir dans l'École ? Cette question peut sembler toute théorique par son intemporalité. Néanmoins, la réponse que nous y donnons ne pourra valoir que si elle est actualisée, c'est-à-dire non seulement inscrite dans l'histoire, mais valant pour nous qui aujourd'hui constituons l'EPFCL.

Constatons les faits : il y a une pluralité des figures qui viennent à occuper cette place du sujet supposé savoir pour nous.

Pour les reconnaître, partons d'une question, simple aussi : à qui nous adressons-nous quand nous nous inscrivons dans une École ? Et aussi quand, à quelque titre que ce soit, nous y intervenons ?

Il me semble que la première réponse, la plus évidente, est que non seulement nous parlons de psychanalyse avec les mots de Lacan, donc avec Lacan au sens d'un outil dont nous nous servons, comme il nous invitait à le faire, mais aussi nous parlons avec Lacan au sens où nous parlons à Lacan. Nous nous adressons à lui et, au-delà de lui, à Freud, et aussi du coup à tous ceux avec lesquels ils ont tous deux dialogué, par-delà les siècles. Depuis Empédocle jusqu'à Foucault, la liste en est longue, très longue, et mon propos n'est pas ici de la dérouler.

Nous parlons à Lacan, mais pour lui dire quoi ? Et, tout silencieux qu'il soit désormais, pour entendre quoi de lui, en retour ? La réponse, me semble-t-il, est là aussi simple à formuler : que disons-nous d'autre à Lacan quand nous agissons dans le cadre de « son » École qu'un « Oui ». « Oui, je t'ai entendu. » Et la réponse attendue n'est guère différente : « Oui, tu m'as entendu. Et de mon École tu es bien. »

Wunsch n° 8

Bien sûr, nous ne pouvons pas nous adresser directement à Lacan, qui est désormais en place d'Autre absolu. Il nous faut pour cela quelques médiateurs, des autres, et il me paraît raisonnable de mettre à cette place les collègues de l'École qui le représentent actuellement – en acte et aujourd'hui, avec l'histoire qui est la nôtre, et qui n'est rien d'autre que celle de la lecture de Lacan que nous partageons et des conséquences que nous en tirons.

Ce mode d'existence du sujet supposé savoir dans l'École est-il critiquable, ou au contraire souhaitable, voire nécessaire ? Trois objections peuvent s'énoncer et chacune a ses représentants effectifs.

1. Il est possible d'objecter d'abord qu'avec la lettre de Lacan il s'agit justement de ne plus s'autoriser d'aucun autre, pas même de lui, mais uniquement de soi-même. Pour objecter à cette objection, rappelons en premier que Lacan s'est toujours autorisé de Freud, fût-ce pour le critiquer. Ensuite, il a toujours dit se positionner par rapport à ses auditeurs et élèves à une place d'analysant. Cette objection, le rejet systématique du sujet supposé savoir, justifie néanmoins le regroupement de ceux qui se pensent contre tous les maîtres, regroupement autour de celui qui clame le plus fort qu'il ne doit pas y avoir. Or, il est clair que s'autoriser de soi-même n'implique pas de ne plus parler à personne ; et parler à quelqu'un suppose toujours la mise en fonction du sujet supposé savoir. Je dirai même que s'autoriser de soi-même peut très bien inclure le fait de s'autoriser de soi-même pour se choisir son sujet supposé savoir.

2. On peut être d'accord avec le fait que Lacan est bien le sujet supposé savoir, mais objecter au fait que les collègues le représentent. Et, en effet, certains optent pour entretenir un dialogue direct et exclusif avec Lacan, pensent pouvoir se passer des médiateurs et des passeurs que sont les collègues. C'est évidemment une voie folle, puisqu'elle ne fait de la réponse de Lacan rien d'autre qu'une certitude qui se passe de vérification, une hallucination donc. Ce qui ne veut pas dire *a priori* qu'elle soit nécessairement improductive ou stérile, même si jusqu'à présent ça a été le cas pour ceux qui s'y sont risqués.

3. Enfin, on peut objecter que si sujet supposé savoir il doit y avoir, comme le Dieu des philosophes, il est partout et nulle part, et surtout jamais où on essaie de le loger. Il s'agit donc d'être soi-même partout et nulle part. Mais enfin, ça n'a jamais été le point de vue de Lacan, même s'il a tenu volontairement son séminaire en dehors de l'École.

Après ce détour par les objections possibles auxquelles j'ai pensé, peut-être m'en ferez-vous d'autres, résumons donc notre point de vue : Lacan, sujet supposé savoir, est représenté par l'École, elle-même incarnée dans ses membres.

Cela ne nous dit rien de ce qui caractérise le fonctionnement de l'École au regard de ce qu'est un groupe d'intérêt professionnel.

Nous sélectionnons et nous jugeons, alors même que la communauté lacanienne pré-suppose qu'il n'y a pas de juge, encore moins de juge dernier, pas même Lacan. La règle démocratique – un membre, une voix, avec sa règle majoritaire – va-t-elle en tenir la place ? Pour une part oui. Mais s'il faut la confiance dans cette orientation majoritaire, avec ce qu'elle comporte d'acte de foi, elle ne rend compte de rien et ne suffit pas.

Il est donc temps d'en venir à l'essentiel de mon propos : que veut dire « dire oui à Lacan » ? À quoi s'agit-il de donner son assentiment ?

Osons une réponse, pressés que nous sommes par le moment actuel de notre École, que je ne définirai pas plus qu'en le qualifiant de décisif pour notre avenir. Dire oui à Lacan, comme il le signale lui-même en quatrième de couverture de ses *Écrits*, c'est

s'inscrire dans un débat qui est celui des Lumières. Voilà qui mériterait un long développement, que je ne ferai pas, me contentant de rappeler qu'il ne s'agit de rien de moins que de la question qui court depuis Empédocle déjà mentionné, la question de la vérité, y incluant sa version menteuse. Quand les dieux ont délaissé cette question en se taisant, les Lumières l'ont relevée et, à l'orée du vingtième siècle, elle a été, non pas effacée, mais subvertie par Freud qui y a introduit l'être pour le sexe, à condition de préciser que ce sexe est l'expérience que fait chaque parlêtre d'une négativité.

Depuis les bords de l'Etna jusqu'à la rampe d'Auschwitz, cette question court dans notre monde dit occidental, qui a inventé la démocratie, la responsabilité et la créativité humaine. Ce long processus a abouti, simultanément à la diffusion de l'apport freudien, à un phénomène de ségrégation et d'extermination de masse scientifiquement mené, sans précédent dans l'Histoire, traduisant un statut nouveau du sujet.

La réflexion sur ce phénomène est à mon sens omniprésente chez Lacan, même si les références explicites, qui existent, ne sont pas légion. Plus précisément, de ce phénomène il a établi la structure, en même temps qu'il articulait la place de l'homme contemporain dans son monde, son immonde, comme il disait, en particulier avec son invention de l'objet *a*.

D'autres ont réfléchi à cette question, avec plus ou moins de bonheur. L'un d'entre eux, Imre Kertész, me paraît mériter une place tout à fait particulière, par la place que lui a faite l'Histoire, et qu'il s'y est choisi. Ainsi, dans son recueil de conférences et essais intitulé *L'Holocauste comme culture*, il a le courage d'affirmer qu'Auschwitz n'est pas d'après lui le fait de l'antisémitisme. Pas en tout cas de l'antisémitisme séculaire et habituel de l'Europe. Auschwitz est pour lui toujours un phénomène inédit, un événement à portée universelle qui ouvre une nouvelle ère, et qui est une des issues logiques du statut fait à l'homme moderne.

Je n'ai pas trouvé un mot dans le livre de Kertész qui aille contre les réflexions sur ce thème de Lacan. Même, il me semble que l'un et l'autre se complètent et s'éclairent, à partir d'une expérience pourtant singulièrement différente.

Pour l'un, Kertész, l'enfer des camps, les dictatures, d'abord celle de l'hitlérisme puis celle du stalinisme, la privation radicale de liberté, la réduction de l'individu à une pièce du système ; pour l'autre, Lacan, le comble de la liberté, exercée dans le dispositif inventé par Freud et dans le monde dit « libre ». L'un comme l'autre pourtant arrivent à cette toute aussi singulière conclusion, reprise, au moins explicitement pour Kertész, d'une phrase de Cioran : « Être, se sentir, se savoir extérieur à l'humanité. »

Prenons une phrase, dès le premier paragraphe de l'avant-propos de Kertész. Il nous y dit comment avoir choisi après Auschwitz de rentrer en Hongrie et d'y rester sous le régime communiste lui a révélé la vérité d'Auschwitz : « C'est la vie que j'ai vécue dans cet endroit qui m'a fait connaître dans toute sa réalité la normalité d'une existence illégale. »

« La normalité d'une existence illégale », n'est-ce pas là ce que nous révèle l'expérience analytique elle-même ? En effet, si le désir et la loi sont une seule et même chose, ce qui cause le désir est un réel injustifiable, hors la loi. Mais, précisons, cette normalité d'une existence illégale n'est en rien une création de l'expérience analytique, elle n'est rien d'autre que le statut même du sujet moderne. La différence tient à son mode de traitement, par la civilisation contemporaine et par la psychanalyse. Dans la civilisation contemporaine, qui pour Kertész n'est pas encore redevenue culture, le sujet s'en trouve offert à toutes les prises aliénantes pour tenter d'exister, de se faire un nom. Il ouvre son corps de « griffes » qui ne sont que des ersatz pathétiques de la griffe signifiante que tout, c'est-à-

Wunsch n° 8

dire le moi et le pouvoir politique défendent de reconnaître, car cette griffe signifiante est un savoir qui ne procède d'aucun sujet : athéisme radical, attentat sans rémission contre l'incarnation du sujet supposé savoir.

Néanmoins, reconnaissons que nous tremblons à cette association insensée : qui sommes-nous pour oser nous élever à ceux qui ont vécu l'expérience de l'absolue négativité dans les camps de la mort ? Qui sommes-nous pour oser nous dire, à l'instar de ces témoins de l'innommable, que nous sommes les déchets de l'humanité ? Rien ne nous permettrait cette obscénité, si Lacan d'abord, Kertész ensuite on ne peut plus explicitement, ne nous avaient montré et démontré que dénoncer là une obscénité, que sacrifier cette expérience des camps, c'est encore vouloir la méconnaître dans son universalité contemporaine. Qui sommes-nous en effet, nous psychanalystes, sinon des petits-bourgeois qui pour la plupart vivons confortablement et ne courons guère de risque physique ? Médecins ratés, philosophes sans chaire, psychologues plutôt déformés par l'Université que mal formés, nous ne sommes ni des érudits, ni des anachorètes. Au contraire, nous cultivons l'amour de la vie et des satisfactions qu'elle peut nous donner.

Nous sommes pourtant les tenants d'un savoir, que notre expérience nous a délivré, même si pour chacun elle a démarré sur un malentendu. Le savoir qu'un autre traitement que celui que fait la civilisation au sujet moderne voué à une existence illégale est possible, un autre traitement qui peut être même à aider à faire culture. Culture, c'est-à-dire, dans notre vocabulaire, lien social.

Pour cela, nous avons des passeurs, qui s'imposent à nous, ayant témoigné avoir franchi la passe de cette négativité qui ne touche pas seulement le sujet social, mais le sujet tout court. Avoir franchi cette passe, non pour y sombrer mais pour en renaître, porteurs d'un renouvellement des valeurs, au premier chef la reconnaissance de la singularité absolue de chacun, de ce qui fait son réel. Lacan, Kertész sont du nombre de ces passeurs du savoir. Il y a ceux aussi qui ne s'imposent pas d'évidence, mais que nous nous reconnaissons comme tels, et, comme pour les premiers, la part de contingence est immense.

Ces passeurs, avec lesquels nous constituons une fraternité que tout oppose aux fraternités soldatesques, sont-ils eux finalement nos sujets supposés savoir ? Oui, pour la raison qu'ils nous accompagnent dans cette expérience du réel qui répond spécifiquement à la déréalisation du sujet moderne. Une expérience dont l'issue ne tient qu'au vouloir du sujet, à la réserve près encore une fois qu'il puisse trouver pour la mener passeur convenable. Ce n'est bien sûr pas sans raison que j'insiste là sur un terme qui fait partie de notre dispositif de la passe.

Il y a encore à préciser la différence entre ces différents types de passeurs, le niveau différent de leur intervention au regard du savoir :

- d'un côté donc, Lacan, Kertész, Freud, tous ceux qui ont attaché leur nom au fait qu'ils ont su faire savoir inédit de leur expérience d'un savoir impossible à transmettre ;
- de l'autre, les passeurs que nous distinguons à partir de ce qu'ils nous transmettent de ce savoir particulier de la psychanalyse, un savoir qui implique ce que je propose d'appeler, avec toutes les résonances, y compris ironiques, de ce terme, une éthique de la résistance ;
- enfin il y a encore les passeurs désignés, qui doivent fonctionner dans notre dispositif de la passe. Ces derniers ont, avec les cartels de la passe, la responsabilité considérable d'entendre et de reconnaître la position du passant au regard de son expérience de l'impossible.

Au moins savons-nous ce que nous avons à faire, ceux qui ici répondent du fait de leur présence à l'appellation d'analyste membre de l'École : nous consacrer autant que nous le pouvons à notre sujet, le savoir, et du coup savoir reconnaître nos passeurs. En précisant qu'il s'agit d'un savoir particulier qui n'est pas celui de la science mais qui, pour citer encore Kertész et conclure avec lui, seul peut élever l'homme au-dessus de l'histoire ; un savoir qui est celui de la langue - nous ajouterions de la lalangue - que nous avons comme devoir de sauvegarder, pour permettre au sujet de dire sa souffrance et aussi pour lui permettre de vivre, enfin.

Wunsch n° 8

4. Répercussions des enseignements (des Forums et des collèges cliniques) sur l'École

Les enseignements sont florissants à peu près partout, hors de l'École, dans les Forums, dans les collèges cliniques, et aussi dans quelques universités (avec des différences selon les pays). Ils servent à coup sûr à la diffusion extensive de la théorie, mais la question est de savoir s'il concourent ou non à l'effet d'école. Comment l'École peut-elle y répondre pour orienter les enseignements divers ainsi que la pratique des analystes jusque dans les services de santé mentale ?

1^{re} séquence

Sidi ASKOFARÉ

Enseignements de la psychanalyse Quelles visées ? Quels effets ?

Une psychanalyse enseigne : d'une part le sujet qui s'y soumet et d'autre part l'agent de l'opération analytique. Mais de ce que la psychanalyse, en tant qu'expérience, enseigne les deux protagonistes du discours analytique, il ne se déduit pas nécessairement que ce que l'expérience leur a enseigné à chacun puisse être matière et faire œuvre d'enseignement. En effet, il y a ce que seule l'expérience enseigne et il y a ce qui de l'expérience est susceptible de se transmettre par voie d'enseignement. Or, la « transmission de la psychanalyse » et la formation des analystes, c'est-à-dire la survie même du discours analytique, exigent que le savoir qui s'est déposé de l'expérience ne reste pas lettre morte. J'ajouterais par ailleurs que, hormis l'« analyse originelle » de Freud, aucune expérience analytique authentique n'a jamais pu se mettre en place sur le fond d'un désert doctrinal. *A minima* la doctrine freudienne comme corps de savoir – i.e. la doctrine de l'inconscient et la théorie de la pratique analytique – et la règle fondamentale – association libre – sont requises comme conditions et structure de l'expérience. Enseigner la psychanalyse dès lors, c'est tenter de nouer dans la même énonciation le savoir référentiel de la doctrine et le savoir textuel issu de l'expérience, que ce soit celle de sa cure propre ou des cures dont on a assuré la direction. D'ailleurs, il n'y a pas un enseignement de psychanalyse qui ait compté dans son histoire – de Freud à Lacan, en passant par Abraham, Ferenczi, M. Klein, Winnicott – qui ne fût tout uniment enseignement de la structure, de l'histoire, de la clinique et de la technique psychanalytiques.

Mais ces enseignements, aussi éminents furent-ils, se trouvaient pris dans des structures institutionnelles et des logiques de discours qui n'étaient pas toujours celles de l'analytique. Réfléchir sur l'enseignement de la psychanalyse dans notre École et dans l'IF nous impose d'évoquer, même très sommairement, ce que fut cet enseignement pour Freud et pour Lacan.

I. Le choix de Freud

En tant que fondateur de la psychanalyse, Freud a donc perçu la nécessité de l'enseignement de la psychanalyse de même que les difficultés que comporte ledit enseignement. Commençons par dire que la nécessité de l'enseignement de la psychanalyse paraît évidente. En tant que pratique et discipline non seulement rationnelle mais dépendante du champ de la science, la psychanalyse ne saurait se satisfaire d'une transmission initiatique et ésotérique. En effet, nous savons que la psychanalyse, en tant que discipline, ne se réduit

pas à une méthode, à une technique, à un savoir-faire ; elle met au jour et elle explore un continent nouveau, celui de l'inconscient, qui constitue pour reprendre la formule de Freud « le psychique dans son essentielle réalité ».

Si seule l'expérience d'une psychanalyse permet de faire l'épreuve de l'inconscient - c'est-à-dire de passer de l'hypothèse (supposition) à la preuve et de la preuve à la croyance -, il n'en demeure pas moins que la psychanalyse n'aurait pu survivre par la seule grâce de la communion des initiés. Aussi, ce n'est pas sans raison qu'à l'instar des premiers conciles Freud est passé du *credimus* - « nous croyons... » - au *docemus* - « nous enseignons que... ».

Aux difficultés d'instruire de la psychanalyse, de l'enseigner - et notamment hors transfert -, Freud a consacré des pages mémorables, en particulier le préambule de sa première conférence d'introduction à la psychanalyse. On se souvient de ce qu'il y avançait et de ce à quoi il rapportait principalement ce qui y fait obstacle :

- antagonisme de discours (notamment en psychanalyse et médecine) ;
- subversion épistémique de la psychanalyse ;
- introduction du réel du sexe et de la cause pulsionnelle ;
- éveil des résistances tant du sujet que de la société et de la culture.

Mais déjà Freud était là dans une position exceptionnelle. S'il a enseigné la psychanalyse, on peut dire qu'il l'a enseignée diversement. Par son œuvre (ouvrages et articles) bien sûr mais aussi par ses cures (analyses didactiques), ses contrôles, sa correspondance, ses interventions aux réunions du mercredi soir (cf. les minutes de la société psychanalytique de Vienne) et par ses conférences. Seulement, Freud, au travers de chacune de ses formes ou modalités, enseignait une doctrine par lui forgée, une technique par lui inventée. Aussi intervenait-il non seulement d'une place de maître mais aussi de père, et en tout cas d'une position authentique de « fondateur de discoursivité » (Michel Foucault).

D'où la question : qu'est-ce qu'enseigner la psychanalyse, qu'est-ce qu'enseigner de la psychanalyse hors la position de Freud ? D'où et où la psychanalyse s'enseigne-t-elle ? Quand et à qui la psychanalyse peut-elle être enseignée ? Enfin, comment peut-on s'assurer des effets d'un tel enseignement ?

Du vivant de Freud, et parfois à son instigation, presque toutes les solutions furent envisagées : transmission ésotérique et exotérique, enseignement théorique et formation clinique et technique ; enseignement individuel en groupe ou en cours magistral ; création d'instituts de psychanalyse et enseignement à l'Université, etc. Et ce jusqu'à la création de l'IPA qui donnera son cadre institutionnel quasi définitif à ce qu'il en sera de l'enseignement de la psychanalyse jusqu'à... l'événement Lacan.

Je dirais que l'enseignement de la psychanalyse aura été assuré sous la contrainte d'au moins trois déterminations : le souci légitime de Freud d'assurer la survie de sa découverte - l'inconscient - et de son invention - la psychanalyse - ; la structure d'église de l'IPA ; enfin, la conception de la psychanalyse comme métier à apprendre, technique à appliquer, avec son cortège de « ficelles » et de « trucs ».

Nous en connaissons les conséquences : rigidification de la théorie qui dégénère en dogme, codification extrême de la technique - avec la multiplication des manuels, de Fenichel à Greenson, voire à Etchegoyen, incidence sur la conception de la didactique et la terminaison des analyses (identification à l'analyste).

Les impasses de l'enseignement de la psychanalyse ainsi conçue sont donc celles-là mêmes de tout ce qu'il a déterminé et orienté : le « désir de Freud », la structure ecclésiale

Wunsch n° 8

de l'IPA, la soumission à la logique de l'« univers de la technique ». De sorte que l'énigmatique reste finalement : comment la psychanalyse a-t-elle pu survivre, et surtout comment un tel système a pu malgré tout produire un Jacques Lacan !

II. L'option de Lacan

Point n'est besoin de rappeler ici que c'est à Lacan qu'il revient d'avoir sorti la question de l'enseignement de la psychanalyse des ornières de l'académisme des instituts.

En effet, avant lui il y avait des enseignements de psychanalyse inscrits dans un cursus et organisés par un programme qui prédéterminait les connaissances théoriques cliniques et techniques à acquérir par des candidats qui se forment à l'exercice de l'analyse. Enseigner, c'était donc dispenser des cours, prononcer des conférences, animer des séminaires avec une visée exclusive : transmettre des connaissances.

Le premier acte de Lacan pour ainsi dire a été d'avoir nommé « enseignement » le mode spécifique de son intervention dans la psychanalyse. Et du coup d'avoir mis au jour, en ce champ, la question de l'enseignable, et ce jusqu'à celle du mathème. Ce faisant, Lacan a aussi fait un choix radical : il a privilégié la parole, un mode de transmission passant par la présence des corps – mettant en jeu ainsi voix et regard –, le dispositif du séminaire, les écrits aussi précieux soient-ils restant la retombée, la consignation de cette parole vive directement adressée à son auditoire.

Son deuxième acte aura été de concevoir et de promouvoir le dispositif institutionnel ajusté à la visée de transmission de son enseignement, et donc de la psychanalyse, pour autant que son enseignement n'avait comme objectif principal que la formation des analystes.

Son troisième acte, enfin, aura été – je mets de côté l'acte de dissolution de l'ÉFP – d'avoir recentré la question de l'École, celle de ce qui s'y enseigne et de ce que cet enseignement vise, autour de la passe, nouant par là même le désir de l'analyste, le « savoir du psychanalyste » et le travail d'École.

III. Quel(s) chemin(s) pour nous ?

On le voit donc, que ce soit du temps de Freud ou avec Lacan, il existe une profonde solidarité entre la structure institutionnelle (groupe ou École), du statut du savoir (savoir dogmatique ou « savoir ouvert »), la conception de la fin de l'analyse et la forme, la visée, le style de l'enseignement. Pour autant que notre communauté s'oriente à partir de la question de l'École qui n'est pas le groupe – ni famille, ni Église ni Armée –, c'est donc sur le fond de ces actes posés par Lacan – donc *avec Lacan, mais après lui* – qu'il nous revient de considérer la question de l'enseignement au sein de notre communauté de l'IF.

Un rapide coup d'œil sur nos activités atteste que l'essentiel de nos efforts – et ce quelle que soit la zone de l'IF considérée – est voué à promouvoir, à soutenir et à développer des enseignements, que ce soit dans les formations cliniques du Champ lacanien, dans les séminaires du CL, les séminaires d'École, les séminaires d'AE, ou les très nombreux enseignements déclarés à titre individuel.

Nous enseignons, donc. Mais qu'enseignons-nous ? À titre individuel, d'abord, mais aussi en tant que communauté, et tout particulièrement en tant qu'École ? En effet, il convient peut-être de distinguer les enseignements dans l'École et les enseignements de l'École, c'est-à-dire ceux issus de l'expérience qu'elle initie ou ceux portant sur les « problèmes cruciaux de la psychanalyse ». S'agissant du moment que nous traversons dans l'histoire de notre propre communauté, nous ne pouvons pas ne pas nous interroger sur

les raisons de la surabondance des enseignements. Qu'est-ce qui y pousse ? Qu'est-ce qui nous y pousse ? L'exercice de la psychanalyse implique-t-elle nécessairement d'être prolongée dans et par une activité d'enseignement ? Si oui, pourquoi ? Si non, alors par quelle voie assurer la transmission du savoir analytique ou des savoirs nécessaires ou utiles pour l'analyste ?

S'il est certain que Freud et Lacan furent aussi des enseignants, il ne l'est pas moins que le premier fut l'enseignant de sa découverte et de son invention et que le second fut celui des conséquences de son « retour à Freud » et de ses propres frayages.

J'ai la faiblesse de penser que nous ne sommes dans la position ni de l'un ni de l'autre. Dès lors, se posent à nous les questions : qu'est-ce qu'enseigner la psychanalyse aujourd'hui ? Quand enseigne-t-on la – *de la* – psychanalyse ? Est-ce dans nos cours, nos conférences, nos séminaires, nos communications, nos exposés, ou plutôt dans nos contrôles, voire dans les cures que nous dirigeons ?

Pourquoi enseigne-t-on ? Pour informer ? Pour témoigner d'une expérience ? Pour former à la psychanalyse ? Pour découvrir, inventer, contribuer au développement du savoir analytique ? Pour poursuivre son colloque singulier avec son analyste ? Pour maintenir et soutenir son rapport à la psychanalyse ? Ou enseigne-t-on seulement, comme a pu le dire Lacan, non pas pour transmettre mais pour s'instruire, ou enseigne-t-on aussi, finalement, juste en vue de susciter ou de maintenir des effets de sujet supposé savoir ? De quelle place enseigne-t-on la – *de la* – psychanalyse ? Mais aussi : à qui enseigne-t-on la psychanalyse ? à ses patients ? à ses élèves ? à ses collègues ? Enfin : par qui se laisse-t-on enseigner la – *de la* – psychanalyse ?

Voilà, me semble-t-il, au moins quelques-unes des questions préliminaires pour introduire un débat sur l'enseignement de la psychanalyse. C'est à ce point qu'il nous revient d'examiner collectivement ce qui se fait et ce que nous faisons dans ces enseignements – les nôtres et ceux auxquels nous participons –, ce que nous visons, les effets escomptés et ceux produits, et peut-être, plus avant, ce qu'il faut bien appeler notre « politique de l'enseignement ». Avec cette question décisive : comment œuvrer de telle sorte que les enjeux d'École deviennent la question régulatrice des enseignements dans notre communauté ?

Sonia ALBERTI

Comment l'École oriente-t-elle l'enseignement à l'Université ?

Vendredi dernier, le 13 août 2009, je suis arrivée tôt à Fortaleza pour un séminaire organisé par l'EPFCL-AFCL Brésil depuis deux ans dans cette ville au nord-est du Brésil. Outre le séminaire, j'allais participer à un jury de soutenance d'un mémoire de maîtrise à l'université fédérale de Fortaleza. Le titre du mémoire, soutenu par un professeur universitaire, et qui n'est ni à l'EPFCL, ni au FCL de Fortaleza, était : « Transmission de la psychanalyse à l'Université ». Plusieurs problèmes et questions soulevés par le texte pendant la soutenance n'ont pas empêché l'étudiant d'être nommé maître en psychologie par l'UFC. Je voudrais reprendre un paragraphe de la première page de ce mémoire pour vous livrer une première observation pour notre débat d'aujourd'hui. On y lit ceci : « Pendant le développement de ce travail, notre question était celle de l'enseignement, de la transmission et de la formation en psychanalyse. Nous avons commencé à penser à cette question en 2006, quand l'institution psychanalytique à laquelle nous appartenions nous avait proposé un

Wunsch n° 8

travail sur la formation de l'analyste pour une journée d'études. Nous y avons présenté alors le travail suivant : "La transmission de la psychanalyse dans le parcours d'un psychanalyste", dans lequel nous avons développé la trajectoire de notre expérience comme psychanalyste, liée à la thématique de la transmission de la psychanalyse chez Freud et chez Lacan. Ces réflexions et celles de nos collègues – surtout les discussions sur les rapports de la psychanalyse avec l'université –, ont aussi amené des questions autour de la présence de l'analyste à l'Université et de comment se fait la transmission du savoir qui en dérive » (Araújo, 2009-2010).

Ce témoignage si récent, entre plusieurs autres que j'ai entendus, démontre que les questions de recherche en psychanalyse ne naissent pas à l'Université mais du rapport de chacun à la cause psychanalytique en articulation avec une institution psychanalytique où les chercheurs – ou ceux qui débudent dans les recherches – se posent des questions à partir des discussions avec leurs pairs. Ce serait le premier niveau du débat : d'où vient l'orientation de l'enseignement de la psychanalyse à l'Université ? Si l'enseignement prétend transmettre la psychanalyse, alors il ne peut pas se passer d'une articulation avec la recherche, à la question d'un professeur ou d'un étudiant, et il n'est pas possible non plus que cet enseignement s'aliène d'un débat avec d'autres psychanalystes, partenaires d'un même questionnement face à la psychanalyse. Mais ceci n'implique pas encore nécessairement l'École... ce qui relance notre question.

Il y aurait un deuxième niveau dans ce débat : nous savons qu'il ne suffit pas d'être professeur pour transmettre la psychanalyse. Récemment, quelqu'un parlait de professeur-psychanalyste, ce que j'ai trouvé pas mal formulé dans la mesure où cette association reprend le discours hystérique si nous identifions le professeur avec celui qui enseigne et qui se pose toujours des questions face au savoir préconçu, soutenu sur une vérité à laquelle cet enseignant accède en fonction de sa propre pratique en tant que psychanalyste. On pourrait alors proposer l'équation suivante :

$$\frac{\text{Professeur}}{\text{Psychanalyste}} \quad \frac{S1}{S2} \quad \text{ou} \quad \frac{\$}{a} \quad \frac{S1}{S2}$$

Dans mon expérience, se servir de la théorie des discours chez Lacan est aujourd'hui une condition *sine qua non* pour penser ma relation avec l'Université. Si nous identifions le professeur non pas comme celui qui sait mais comme celui qui enseigne (\$), et si ce professeur se soutient de sa fonction de psychanalyste (*a*), alors c'est sûr que le discours hystérique peut ainsi mettre en fonctionnement et l'amène nécessairement à être un chercheur, ce qui peut avoir lieu à l'Université. Soit, comme dans mon cas, chercheur même au CNPq¹, soit comme dans d'autres cas chercheurs dans des cliniques liées à l'Université ou encore dans la mesure où le professeur peut traiter des questions aussi bien universitaires que cliniques.

Troisième niveau de questionnement : dans mon texte « Transfert de travail et Université » (2004), publié dans la revue *Psicologia USP*, entièrement consacré à un hommage à notre collègue Luiz Carlos Nogueira – il a été professeur de psychologie à l'université de São Paulo et, en même temps, il était le directeur du Forum du Champ lacanien de São Paulo quand il est décédé –, j'ai pu attribuer au collègue quelques idées auxquelles j'avais pensé et qu'il me paraît important de relancer ici pour notre débat.

1. L'équivalent du CNRS au Brésil.

L'Université et le transfert de travail

Lieu d'une formalisation du savoir entre autres, l'Université est aussi le champ d'une subversion des structures discursives. Dans le discours universitaire, un savoir équivaut à un autre puisque ce sont les titres universitaires qui garantissent, dans cette équivalence, la valeur d'un savoir. Malgré toutes les critiques adressées au discours universitaire, celui-ci peut être lu comme une subversion du discours du maître où l'inquiétude du sujet – toujours divisé, embarrassé – est à la place de la vérité refoulée. Plus graves ont été les conséquences d'une telle subversion dans la mesure où elles ont ouvert le chemin à la technocratie, et d'un autre côté, quand le discours universitaire se pose pour le psychanalyste, il est peut-être possible de faire un autre pas, littéralement, un pas en arrière dans la logique des discours, ce qui institue la possibilité du discours de l'analyste d'être fondamentalement dirigé vers le sujet.

Si dans le discours universitaire un savoir équivaut à un autre, un psychanalyste, dès qu'il est bien soutenu par des titres académiques, vaudra comme n'importe quel professeur, indépendamment de son domaine. J'ai pu vérifier cela dans mon travail à l'hôpital universitaire. Si dans d'autres lieux le psychologue est toujours moins payé que le médecin, dans le contexte académique, si les deux ont les mêmes titres universitaires, on ne fait aucune différence entre eux. « Il est différent de travailler dans un hôpital dans lequel un professeur adjoint de l'Institut de psychologie reçoit le même salaire qu'un professeur adjoint de la faculté de médecine, et de travailler dans un hôpital dans lequel le médecin a un salaire plus haut que le psychologue parce qu'il est médecin. L'université implique une subversion discursive en rapport au discours du maître » (Alberti, 2000). Et c'est de cette subversion-là que le psychanalyste peut se servir pour faire valoir le sujet dans l'Université, ce qui veut dire, paradoxalement, dans le sens inverse de celui du discours universitaire.

Dans l'« Acte de fondation » de l'École freudienne de Paris de 1964, Lacan propose un syntagme qui me semble d'un grand intérêt pour cette question. Il s'agit du transfert de travail. Je le cite : « L'enseignement ne peut se transmettre que d'un sujet à l'autre et ceci par la voie d'un transfert de travail » (1964). Si la clinique psychanalytique – où se présente le travail de transfert – est le lieu privilégié pour la transmission de la psychanalyse, et s'il existe un versant de cette même clinique qui est infini (Freud, 1937), alors il doit exister un lieu pour que le transfert de travail puisse se faire dans le prolongement de la transmission de la psychanalyse elle-même. Ce ne serait plus un lieu pour le travail de transfert – la psychanalyse pure –, mais un lieu où le transfert de travail peut permettre la production de la psychanalyse comme discours qui subvertit le discours dominant. Tel lieu est, en principe, l'école de psychanalyse, comme le dit Lacan dans l'acte de fondation. Mais, pour le psychanalyste – défini en tant que produit d'une analyse – qui n'a jamais cessé de travailler dans une école de psychanalyse et qui, en même temps, a toujours été présent à l'Université, il est possible de présenter dans l'Université la subversion discursive que je viens de décrire, réaffirmant dans cet autre contexte un transfert de travail – seul moyen d'enseigner la psychanalyse. D'un sujet à l'autre... telle est la méthode de l'enseignement de la psychanalyse aussi à l'Université si le professeur peut soutenir la voie de la transmission qui se fonde sur la causalité psychique.

En réalité, comme l'écrit Lacan, si les discours tournent, c'est parce qu'il y a du psychanalyste puisque, comme on peut le lire dans le *Séminaire XX*, « Il n'en existe quatre [discours] que sur le fondement de ce discours psychanalytique que j'articule de quatre places, chacune de la prise de quelque effet de signifiant » (Lacan, 1972-1973). Alors, le

Wunsch n° 8

psychanalyste est celui qui peut faire tourner les discours là où originellement ils peuvent être figés. Je pense que l'Université est un de ces lieux, le travail dans la santé mentale en est un deuxième, et les deux peuvent être enrichis par cette articulation.

Actuellement, entre autres choses, je suis aussi la coordinatrice du Groupe de travail (GT) de l'Association nationale de recherche et post-grade en psychologie (ANPEPP) : « Les dispositifs cliniques en santé mentale ». Ce GT associe plusieurs collègues du Brésil, de plusieurs programmes de post-grade – du nord au sud du pays –, et il a une certaine importance dans le discours universitaire. Pour moi, évidemment, il ne s'agit encore que d'un travail que je fais pour garantir à la psychanalyse un espace dans ce champ privilégié, celui des connexions de la psychanalyse avec l'Université. Puisque je sais que « c'est la structure même du discours que vous ne fondez qu'à reformer, voire réformer les autres discours, en tant qu'au vôtre ils ek-sistent. Et c'est dans le vôtre, dans votre discours que le parlêtre épuisera cette insistance qui est la sienne et qui dans les autres discours reste à court » (Lacan, 1974). Mais, en même temps, ça va au-delà, puisque ça s'articule avec la question de la santé mentale, que je développe dans la mesure où j'ai toujours travaillé dans un hôpital depuis que je suis psychologue – en réalité, j'ai toujours travaillé dans un hôpital, même quand j'étais en France pour mon doctorat, où j'ai travaillé à l'hôpital de Bicêtre². Et aujourd'hui à l'hôpital de l'Université, ainsi que le travail que j'ai fait dernièrement pour le ministère de la Santé, de contrôle dans un CAPS – centre d'assistance psychosociale – à partir de l'invitation d'Ana Maria Domingues Carvalho, de Vitória-Espírito Santo, membre de l'AFCL-Brésil.

Chaque discours inclut une jouissance qui lui est propre, ainsi qu'un plus-de-jouir. C'est parce que nous sommes les effets de nos analyses et que nous faisons de cela l'École – je veux dire que nous essayons de savoir, avec nos pairs, ce qu'est une psychanalyse – que nous avons une certaine souplesse entre les différentes formes de jouissance, sans nécessairement nous figer à aucune. Voilà comment je justifie l'affirmation de Lacan selon laquelle le psychanalyste est celui qui peut faire tourner les discours au point où il peut se servir du discours universitaire pour des fins de l'École : divulguer la psychanalyse et garantir une place pour elle dans le monde.

D'où j'identifie ma réponse à la question qui m'a été posée : « Comment l'École oriente-t-elle l'enseignement à l'Université ? » C'est parce que l'École m'aide à m'orienter dans mon rapport à la cause freudienne qu'elle m'oriente dans l'enseignement de la psychanalyse à l'Université ; cela me soutient à la place de S/a comme je l'ai développé ci-dessus, et me garantit un espace pour la dialectisation de ma position dans les rapports discursifs de sorte qu'elle me dirige toujours vers le pas-tout rapport à un signifiant identificatoire, comme cela aurait pu être le cas d'une identification d'un professeur avec la place de professeur. Le professeur-psychanalyste « sait que la pensée est aberrante de nature » (Lacan, 1974).

D'un autre côté, c'est en fonction de ma relation avec la cause freudienne que j'ai une large liberté pour développer à l'École – seule place où ceci est possible, à mon avis, et c'est pour cela que pour moi « mon École » est celle qui me le permet – les questions que j'amènerai après à l'Université, comme thème de recherche.

2. Dans le service du professeur Victor Courtecuisse.

Bibliographie

- ALBERTI, S. 2000. « Psicanálise : a última flor da medicina », in S. Alberti et L. Elia (orgs.), *Clínica e pesquisa em Psicanálise*, Rio de Janeiro, Rios Ambiciosos, 2000.
- ALBERTI, S. 2004. « Transferência de trabalho e a universidade », in *Psicologia USP*, v. 15, n° 1-2, São Paulo, jan.-jun. 2004.
- ARAÚJO, E. M. 2009. « Transmissão da psicanálise e universidade : a formulação de um saber mediante o dispositivo do ensinante de Lacan », Dissertação de Mestrado, Universidade Federal do Ceará, Orientação da Professora Roseane Freitas Nicolau.
- FREUD, S. 1937. « Endliche und unendliche Analyse », dans *Studienausgabe* (Bd. 3), Frankfurt, S. Fischer Verlag
- LACAN, J. 1964. « Acte de fondation de l'EFP », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
- LACAN, J. 1972-1973. *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.
- LACAN, J. 1974. « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.

Wunsch n° 8

2^e Séquence

Colette CHOURAQUI-SEPEL

Une école, pas sans clinique

Une école, pas sans clinique, pour rappeler ce qui s'avère encore et toujours nécessaire que sans clinique, pas de psychanalyse.

Comment enseigner ce que la psychanalyse enseigne ? Comment faire en sorte que la formation des analystes soit cohérente avec les principes de la découverte freudienne, celle de l'inconscient ? L'enjeu est de taille, l'enjeu est éthique, car « la responsabilité des tenants (de l'analyse) reste entière à l'endroit des sujets dont ils prennent la charge ¹ », et cette responsabilité des analystes pratiquants s'applique aussi bien aux analystes enseignants.

Donc, comment enseigner ce que la psychanalyse enseigne ? Lacan ne va pas cesser d'essayer de répondre au mieux à cette question, qui d'ailleurs ne devrait pas cesser de se poser à nous, et la création de son « école » en 1964 n'est pas le seul élément de réponse qu'il nous faille retenir. L'école s'ajoute à ce qu'il avait mis en place dès 1953, avec son retour à Freud. « Tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom, ne se produira que par la voie, par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle un style ². » L'analyste qui s'expose à enseigner le fait donc, ne peut le faire qu'avec son style, le style de son inconscient. Un style est singulier et il signale toujours la cohérence, l'adéquation entre ce qu'une personne montre ou fait et ce qu'elle est. Un style ne peut être d'emprunt, un style ne s'imité pas (cela deviendrait une caricature ou un pastiche), un style s'invente, se trouve ou vous trouve.

Le retour à Freud que Lacan opère impose une lecture, une relecture des textes fondateurs et une démonstration de ce qu'est la clinique analytique, indissociable de sa pratique. Mais comment transmettre cette clinique de l'écoute en dehors du huis clos de la cure ? Lacan invente alors un exercice qu'il déduit des présentations médicales classiques mais qu'il transforme radicalement. Chacun des protagonistes que sont le « malade » (terme que je garderai même s'il n'est plus politiquement correct parce que c'est celui d'un Lacan qui, intervenant à l'hôpital psychiatrique, n'oublie pas sa formation médicale et que ce terme n'a rien de déshonorant, un malade restant un sujet), l'analyste et l'auditoire y occupe une place bien particulière : le malade est celui qui sait, le psychanalyste est celui qui se laisse enseigner par lui, l'auditoire joue le rôle du tiers, du chœur antique aussi bien que de la « dritte Person » du mot d'esprit de Freud.

C'est sur cet exercice de présentations de malades, que nous avons repris à notre compte dans le cadre des collèges cliniques et que je pratique depuis dix ans, que je désire m'arrêter. Exercice délicat, toujours original dans le sens de jamais répétitif, jamais automatique. Un psychanalyste rencontre une fois un malade qu'il ne connaît pas et dont il ne sait rien (c'est en tout cas comme cela que je pratique l'exercice) sinon parfois qu'il pose problème à ceux qui s'en occupent : un problème diagnostique, une interrogation sur une éventuelle dangerosité qui pourrait compromettre une décision de permission de

1. J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 490.

2. J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », dans *Écrits, op. cit.*, p. 458.

sortie, ou la lassitude, voire le découragement, cela arrive ! Le malade a accepté cette rencontre exceptionnelle. Il s'attend à ce que l'analyste l'interroge d'emblée, mais il n'en est rien, l'analyste lui demande de bien vouloir expliquer ce qui lui arrive puisque lui seul peut en dire quelque chose. L'analyste, dont l'écoute est selon la recommandation freudienne attentive, bienveillante, neutre et surtout toujours neuve, va devoir humblement, docilement se soumettre « aux positions proprement subjectives du malade ³ ». En effet, « un sujet est psychanalyste... pour autant qu'il entre dans le jeu signifiant ⁴ ». Cela ne l'empêchera pas de poser des questions, d'oser insister avec une obstination, une ténacité, une rigueur jamais persécutives pour ne pas lâcher le fil, parfois ténu, que le malade lui a souvent proposé d'emblée. Il doit savoir et lui faire savoir qu'il est comme lui empêtré dans les rets du langage et qu'il s'agit de prendre le temps qu'il faudra pour essayer ensemble de s'y retrouver un peu mieux. C'est l'analyste qui s'expose, qui parie sur le jeu signifiant pour que ça serve au malade, à ses thérapeutes, à l'auditoire, à lui-même. Il le fera selon son style !

Le style revient encore sous la plume de Lacan quand, le 27 janvier 1965, il définit l'« école » comme « quelque chose où doit se former un style de vie ⁵ ». Ce style de vie fait référence à celui des écoles stoïciennes et épicuriennes, où maîtres et élèves vivaient et conversaient ensemble tout en élaborant une doctrine qu'ils se devaient de mettre en pratique dans leur vie quotidienne. Si le séminaire et la présentation de Lacan restent le lieu plus ou moins public de la transmission théorico-pratico-clinique de la psychanalyse, l'école devient le lieu plus intime, le creuset communautaire qui privilégie l'élaboration doctrinale des psychanalystes autour de ce qu'est la psychanalyse et de ce qui les définit, de ce qui les spécifie comme psychanalystes, ce qui n'exclut évidemment pas la transmission ! En 1967, Lacan y ajoute un dispositif également clinique, un laboratoire expérimental si vous me permettez l'expression, lui aussi ternaire (passant-passeurs-jury), celui de la passe. Le passant est là celui qui s'expose, qui expose l'élaboration théorique qu'il a pu faire de son cas à travers son analyse, le savoir toujours particulier qu'il en a extrait et ce qui l'a fait basculer, changer de position, s'autoriser comme analyste, pour que ça serve à faire travailler le cartel de la passe, pour que ça serve à l'élaboration commune, à la communauté école.

En 1964, Lacan a ainsi fait entrer dans le champ standardisé et stérilisant des institutions analytiques dites jusqu'alors associations ou sociétés un signifiant tout à fait nouveau, celui d'école. Mais il ne suffit pas de s'intituler école pour échapper à l'effet de groupe normalisateur de la société ou de l'association. Nous ne pouvons dissocier, quand nous reprenons le signifiant, de l'école que nous voulons faire vivre les deux dispositifs cliniques qu'il a inventés. L'un qui lui est intime, l'autre qui lui reste extime. L'un fermé, en son sein, vise à faire avancer la recherche sur ce qu'il a appelé le désir de l'analyste, avatar particulier de la pulsion soumise au traitement analytique. L'autre, ouvert, extérieur à elle, vise à transmettre et à redéfinir la clinique psychanalytique indissociable de la théorie et de la pratique.

Alors, la présentation de malades, enseignement hors école, concourt-elle à l'effet d'école, comme le demandent les organisateurs de notre rencontre ? S'ils entendent par effet d'école l'effet anti-groupe et la mise au travail communautaire au-delà de la transmission,

3. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 534.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon du 5 mai 1965.

5. *Ibid.*, leçon du 27 janvier 1965.

Wunsch n° 8

ma réponse est oui. S'ils entendent par effet d'école l'élaboration théorique, ma réponse est encore oui. Car il y a après la présentation un temps de discussion, d'échanges et d'élaboration précieux pour tous. Il arrive par exemple qu'un cas semble ou soit en contradiction avec la théorie ou du moins avec ce que l'on a cru en saisir, ce qui nous oblige à des interrogations, à des redéfinitions, à des mises au point. Il arrive aussi que des participants se regroupent en cartel. L'effet d'ouverture de l'inconscient sur tel ou tel auditeur peut parfois se retrouver sur le divan. C'est par le biais des présentations que certains rencontrent l'école et vont même jusqu'à y faire la passe. J'ajouterai, puisque je participe également et pour la deuxième fois aux cartels de la passe, qu'il y a quelque chose d'homologue entre le travail d'élaboration et de reconstruction qui suit une présentation et celui qui suit le recueil des témoignages de passe, même si cette élaboration ne porte pas sur les mêmes points. Enfin, *last but not least*, il y a pour l'analyste qui se prête à cet exercice, à chaque fois, une mise à l'épreuve publique de ce qui le définit comme analyste, une mise à l'épreuve publique non seulement de son désir mais aussi directement de ses effets, et c'est cela qui en fait un enseignement précieux, démonstratif. Cela ne peut avoir, je crois, que des effets d'école. D'ailleurs, Lacan, qui n'hésitait pas à dire qu'il ne cessait de passer la passe lors de son séminaire, utilisa une formulation du même ordre pour parler du travail que le D^r Daumezon lui permettait d'effectuer en l'accueillant à l'hôpital Henri-Rousselle, un travail, dit-il, « dont j'indiquerai ce qu'il savait faire, soit passer la présentation ⁶ ». Vous aurez reconnu là les premières lignes d'introduction de ce texte essentiel sur lequel plusieurs d'entre mes collègues sont revenus lors de ces deux journées.

Vera POLO

L'École moëbienne

Dans le but d'écrire quelques lignes en réponse à la question-thème de notre rencontre : « De quelle façon l'École oriente-t-elle notre pratique ? », j'ai essayé de relire quelques uns des dits « textes institutionnels de Lacan », ainsi que quelques travaux présentés au colloque qui eut lieu à Toulouse les 10 et 11 décembre 2005, ayant comme sujet « Trois ans d'expériences de la passe dans l'EPFCL ».

D'un côté, il me semblait que cette rencontre de Buenos Aires représentait, avant tout, une convocation et une occasion de produire quelque élaboration à partir de ma brève participation au dispositif de la passe, en tant que membre d'un cartel qui s'est réuni à Paris tout au long d'une fin de semaine de mars 2008. Je dis « brève », car je n'ai participé à aucun autre des parties du dispositif, soit comme passante, soit comme passeur. Mais je dis « brève » aussi parce que j'aurais aimé que notre cartel se soit rencontré plus souvent, que nous ayons plus de témoignages et, peut-être, que nous ayons parlé un peu plus les uns avec les autres sur l'expérience que nous venions tout juste de vivre. Il est vrai que je ne suis pas sûre de la possibilité d'une élaboration coopérative, car, après tout, le produit de cartel, comme le signale Lacan (1980), « est propre à chacun ».

Mais je suis certaine qu'il y a eu un travail d'ensemble. Le premier jour, on a entendu deux passes et le deuxième jour une, ce qui fait donc un total de six passeurs. Des trois témoignages des passeurs, un passant a été nommé AE, nomination qui mérite d'être ici rappelée pour deux raisons principales. D'abord parce qu'elle a été une conclusion à laquelle

6. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.

nous sommes pratiquement arrivés tous ensemble, nous, les différents membres du cartel. Je peux même dire que nous y sommes arrivés à un seul temps, voire sans avoir besoin de débat. Je m'explique mieux : dès que le deuxième passeur a pris congé et qu'il est parti, nous nous sommes entrecroisés et nous avons dit : « Il faut le nommer, ce passant. »

Quand j'essaie de revoir maintenant ce qu'a été ce moment-là, viennent à ma mémoire un passage du texte freudien et un autre de l'enseignement de Lacan. La première chose qui me vient à l'esprit est que ce qui s'est passé a, de fait, une structure ternaire semblable au mot d'esprit. Que s'est-il passé ? Il y a eu d'abord un passeur qui n'a pas fonctionné comme tel. Submergé par une angoisse intense, sa parole était une quête de reconnaissance, avec beaucoup d'interprétations de biais et d'un caractère fortement imaginaire. Là, il n'y avait ni passe ni passant. Néanmoins, c'est à partir du témoignage du deuxième passeur que le cartel me semble avoir fonctionné comme ce que Freud a appelé la « troisième personne » chez qui le mot d'esprit se complète.

Je vais m'arrêter sur quelques constatations de Freud à propos de la fonction de la *dritte Person*. Mais il convient d'abord de rappeler une observation de Lacan. Je la cite : « [Qui verra, donc, que ma proposition est formée à partir du modèle du mot d'esprit, du rôle de la *dritte Person* ?] Car il est clair que, si tout acte n'est qu'une figure plus ou moins complète de l'acte analytique, personne ne le maîtrise. La proposition n'est pas un acte de deuxième degré, mais rien de plus que l'acte psychanalytique, qui hésite, puisqu'il est déjà en cours » (« Discours à l'École freudienne de Paris », 6 décembre 1967, 2003, p. 269).

De Freud à Lacan, il m'a semblé exister une sorte d'équation que je formulerais dans les termes suivants : ainsi comme pas-tous les disciples freudiens ont pu accepter la rupture théorico-clinique introduite par la pulsion de mort, pas-tous les disciples de Lacan ont pu accepter la subversion clinico-institutionnelle introduite par le dispositif de la passe. Selon le désir même de celui qui l'a créé, le dispositif de la passe peut être considéré comme un point où la psychanalyse en extension reproduit la structure de la psychanalyse en intension où la passe clinique a lieu. Dans ce cas, encore en conformité avec les mots de Lacan, l'École serait l'endroit où le psychanalyste pourrait disposer de son acte, ce qui veut dire l'endroit où il lui est permis de refuser la jouissance de la solitude et de l'appel à l'obscurantisme se masquant dans l'ineffable.

En choisissant comme titre « L'École mœbienne », mon idée était de pouvoir penser l'École comme étant dans une relation qui ne prêche pas l'endroit ou l'envers face à la pratique des analystes qui s'y inscrivent. Soit que l'on puisse passer d'un endroit à l'autre comme, dans le ruban de Mœbius, on passe de dedans en dehors et vice versa. Arrivée à ce point, j'aimerais reprendre une référence à l'École borroméenne, telle qu'elle a été proposée par Sidi Askofaré, en 2005. En vérité, il conclut son texte par une question dont la réponse, selon lui, dépendra de la possibilité que l'École soit promue à la fonction borroméenne de nouer des groupes autour du réel de la psychanalyse ou rabaissée à la fonction d'emblème, de bannière, voire de fétiche. Je reprends votre question : l'École (c'est-à-dire, finalement, la psychanalyse) est-elle faite pour le groupe ou le groupe est-il fait pour la psychanalyse ?

Une question qui, selon lui, s'enchaîne à d'autres non résolues, jusqu'à ce moment-là. Serions-nous déjà au-delà des échecs des groupes ? Qu'est-ce qui a été apporté de nouveau pour ce qui est du passage de l'analysant à l'analyste, du désir de l'analyste et de la fin de l'analyse par les différentes expériences de la passe ? Quels problèmes cruciaux ont déjà été identifiés ou traités par les AE ? Une série de questions auxquelles on pourrait ajouter : sommes-nous encore en train d'idéaliser la passe ?

Wunsch n° 8

Laissons provisoirement de côté les questions et reprenons le modèle du mot d'esprit. Freud insiste sur le fait qu'il s'agit d'une élaboration qui suspend les inhibitions et dans laquelle il existe un noyau de plaisir verbal et de *non-sens*. Entre la première et la troisième personne, il doit y avoir, dans leurs mots, « un accord psychique suffisant », c'est-à-dire que ce sont des inhibitions du même ordre qui devront être dépassées chez l'une et chez l'autre et l'affection, présente chez la première, éclate comme un rire chez la troisième. Il dit même que, chez cette dernière, il doit y avoir un certain degré de bienveillance ou une sorte de neutralité, qui devront être comprises comme l'absence de n'importe quel facteur qui pourrait s'opposer au trajet que le mot d'esprit doit parcourir. Et cela parce qu'il y a, indubitablement, un parcours à suivre ou, si l'on préfère, il y a une extension à la fois temporelle et spatiale dans le mot d'esprit. Il conclut donc que le mot d'esprit est la plus sociale de toutes les formations de l'inconscient, dépourvue de toute nécessité, en somme « un jeu développé » (Freud, 1905, p. 204-205).

Le modèle ternaire du mot d'esprit inclut : tout d'abord le lieu d'où il s'énonce (qu'il soit dit) ; le deuxième lieu ou secondaire du sujet, présent ou absent, mais, de toute façon, le lieu de celui à qui on fait allusion (ce que l'on dit) ; le troisième lieu où le mot d'esprit se complète et duquel Freud a pu dire : « Par l'oreille, lui entrent des mots qui engendrent des pensées dont la construction a trouvé de graves inhibitions » (*ibid.*, p. 172). Le mot d'esprit serait-il alors le seul cas où l'on puisse dire que « ce qu'on dit ne reste pas oublié derrière ce qui se dit dans ce qu'on entend ? »

Mais, comme toute analogie a invariablement ses limites, celui (ceux) qui occupe(nt) la deuxième place dans le dispositif de la passe - c'est-à-dire le(s) passeur(s) - ne peu(ven)t absolument pas occuper une place secondaire. Le passeur est la passe, a formulé Lacan en 1967, elle « l'est encore, cette passe » (2003, p. 260). Il est assez curieux que la seule fonction que Freud a attribuée plus emphatiquement à la deuxième personne a été celle de constituer, par ses commentaires et attitudes, le point où l'ingénuité s'origine. Ingénuité qui se définit comme « une tentative d'extraire une conclusion sérieuse basée sur l'ignorance impunie » (Freud, 1905, p. 209). L'ingénu est, selon lui, « un cas marginal du mot d'esprit », qui émerge quand, dans le travail de construction du mot d'esprit, « on réduit à zéro la valeur de la censure » (*ibid.*, p. 211-212).

Réduire la censure est aussi réduire le temps pour comprendre, pour que l'instant, pas proprement dit du regard, mais l'instant du dire, revienne vite au moment de conclure sur l'incidence du désir de l'analyste. Désir qui, selon les termes de Lacan, « est le lieu où l'on est dehors sans y penser, mais dans lequel s'y retrouver signifie en être vraiment sorti, n'avoir emprunté cette issue que comme entrée, et non n'importe laquelle, puisqu'il s'agit de la voie du passant » (Lacan, 1967, p. 270). S'il y a le désir de l'analyste, il y a donc la présence d'un lieu vide d'énoncés et la possibilité de dépassement de ce qui, à l'écoute antérieure, ne correspond pas à la chute d'une ou de deux idéalizations, mais bien au dépassement du plan des identifications, point à partir duquel l'on passe de la demande au désir. C'est tout un miroir qui éclate et un cortège de figures qui s'effacent. Moment de deuil et de solitude, une passe qui n'est pas une fin, mais qui n'est pas pour autant moins nécessaire.

Notre expérience de nomination m'a aussi renvoyée au sophisme de Lacan (1945) dans « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée ». Comme si nous avions été pris par une urgence de conclure. Mais pourrions-nous dire que l'en-jeu correspondait à l'acte au moyen duquel il s'agit d'extraire la certitude de l'angoisse ? Alors, le cartel de la passe peut-il en rire et peut-il s'en angosser ? Je pense que la réponse est positive,

quoiqu'il ne s'agisse ni de rire convulsif, ni de contagion purement imaginaire, ni d'angoisse qui submerge. Il s'agit, bien entendu, de ne pas nous perdre dans une hésitation indéfinie et sans issue.

Lacan se réfère de nouveau à la fonction logique de la hâte en deux paragraphes du « Discours » qu'il a préparé pour la réunion à l'École freudienne de Paris, le 6 décembre 1967, et qui a pour objet l'analyse des réactions provoquées chez ses collègues et ses disciples par la « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'École ». Que dit-il ? « Elle [la fonction logique de la hâte] relève du besoin d'un certain nombre de réalisations, ce qui a un grand rapport avec le nombre de participants, pour qu'une conclusion soit reçue, mais non à cause de ce nombre, car telle conclusion dépend, dans sa vérité même, des "échecs" qui constituent ces réalisations avec le temps » (2001, p. 268).

« Une conclusion qui dépend des échecs » n'arrive pas à être une formulation énigmatique, si par « échec » nous comprenons, dans le cas du sophisme, l'hésitation des semblables et la non-issue de personne jusqu'à un certain point. Mieux dit, jusqu'au point où, sans certitude absolue – seulement certitude anticipée –, chaque sujet conclut qu'il faut vite affirmer sa propre couleur ou « affirmer être un homme, par peur d'être convaincu par les hommes de pas en être un » (Lacan, 1945, p. 213). Lacan promulgue que l'assertion subjective est conditionnée par la vérification désubjectivée – « on doit savoir que l'on est... » – et répond à une logique collective.

L'analogie a de nouveau ses limites, car il ne me semble pas que le dispositif de la passe puisse être régi par une logique collective, qui limite les hésitations, et néanmoins en dépend aussi. Mais n'oublions pas que l'acte manqué, comme l'a nommé Freud, est l'indice même de la réussite de l'inconscient. La passe fictive, a commenté Lacan dans *Télévision* (1973), vaut pour une formation inachevée. Et la vraie passe ? N'est-elle pas aussi fictive ?

Bibliographie

- FREUD, S. 1905. « Os chistes e sua relação com o inconsciente », in *Edição Standard Brasileira das Obras Psicológicas Completas*, Rio de Janeiro, Imago Editora, 1969-1976, vol. VIII.
- LACAN, J. 1945. « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- LACAN, J. 1967. « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
- LACAN, J. 1973. *Télévision*, Paris, Seuil.

Wunsch n° 8

Travaux des cartels de la passe 2008-2010

Première contribution du cartel 1

Nous avons choisi de donner témoignage de notre travail de cartel en inaugurant la formule suivante : un premier texte rédigé par un membre du cartel auquel s'ajoutent les répliques rédigées par les autres membres.

Les membres du cartel 1 sont : Jacques Adam, Sol Aparicio, Martine Menès, Pep Monseny, Antonio Quinet et Colette Soler.

Colette SOLER

2 janvier 2010

Les satisfactions de passes ?

L'expérience faite dans un cartel de la passe cette dernière année me pousse à prendre le dispositif comme Lacan nous invite à prendre l'analyse elle-même, à savoir par la satisfaction produite. Cette expérience d'un cartel n'était pas pour moi la première, mais elle fut différente des précédentes, ce qui me confirme dans l'idée que le contexte d'École dans lequel il prend place y est crucial.

J'ai été frappée par la réaction d'affect qu'a eue notre cartel, moi incluse donc, lors de l'écoute des passes que nous avons eu à entendre : un effet d'élation discret mais bien sensible, et différent d'une passe à l'autre. Je ne parle pas ici de la satisfaction qui surgit du travail en commun pour mettre au point la réponse, car celle-là ne tient pas à proprement parler au dispositif, mais plutôt au transfert de travail à l'œuvre en tout cartel quel que soit son objet. Je parle de celle qui tient à l'écoute, au premier recueil du témoignage transmis par les passeurs. Ce n'était pas la première fois que je le rencontrais, puisque l'un des cartels d'un CIG précédent avait fait état, à Rio, de la même réaction, qui en avait surpris, voire incommodé, plus d'un.

Il faut d'ailleurs bien qu'une satisfaction soit anticipée pour qu'il y ait une tel désir dans notre École de participer aux cartels de la passe. Quelle est cette gourmandise étrange ? Aspiration à se poser en juge, à en apprendre, à vérifier ? Difficile à dire.

Par ailleurs, le thème de la satisfaction de fin est repris partout dans notre École comme une évidence, depuis que le texte de la préface est sur la sellette. Cette satisfaction de fin que Lacan évoque et dont nous avons à saisir la nature est une question de plus d'importance en fait que celle du cartel, dont je choisis de parler en premier comme pour déblayer le terrain.

Dans la satisfaction de fin, on pourrait voir un paradoxe sous la plume de Lacan. N'est-ce pas lui qui exigeait, perspective structurale obligeant, que l'ICS dans une analyse donne une réponse qui ne soit pas ineffable ? Or quoi de plus ineffable, de plus hétérogène à la conclusion épistémique, à la « solution » d'une équation comme il le disait dans la Proposition de 67, voire à l'invention créative qui a eu son heure de succès chez les lacaniens, que la satisfaction ? On sait bien, il est vrai, qu'un eureka de savoir à la Archimède peut satisfaire, ce n'est que trop évident, quand eureka il y a, c'est lui que l'on recueille et son effet d'affect n'a que peu d'importance, il va de soi et paraît de sûr-croit. Au contraire,

faire de la satisfaction l'index de la fin, comme il le fait en 1976, c'est indiquer que l'eureka est débouté, car l'affect de satisfaction/insatisfaction ne prend le haut du pavé que là où il s'agit d'attester d'un effet didactique qui, pour être assuré, n'en reste pas moins obscur dans son ressort.

Ces observations se sont aussitôt connectées pour moi avec ce que Trinidad de Lander disait, entre autres choses, à Buenos Aires, lors de la 1^{re} Rencontre d'École, et qui m'avait fort intéressée. Elle évoquait comme crucial dans la passe d'obtenir « la satisfaction des collègues » des cartels. Voilà une thèse qui a un authentique air de neuf.

Elle l'éclairait avec le modèle du witz : de même que dans le mot d'esprit le rire sanctionnerait selon elle l'écart par rapport aux normes du discours, de même la satisfaction du cartel sanctionnerait la rencontre avec la déviance avérée de l'inconscient par rapport à la norme. C'est une piste à coup sûr. Mais, quand même, me demandais-je, cette déviance de l'ICS, n'est-ce pas ce que chaque membre du cartel est supposé savoir déjà par sa propre analyse aussi bien que par celle qu'il dirige ? Serait-ce alors la retrouvaille avec son propre savoir qui le satisferait ? Pas exclu, à vrai dire ! La confirmation qu'apportent les témoignages n'est peut-être pas de trop pour contrer l'oubli de l'acte et le démenti du savoir qui menace tellement l'analyste, et pour lui rappeler ce qui, une fois, avant les habitudes de l'expérience, fut si vif – dans les cas où ça le fut.

J'explore cependant une autre piste qui n'exclut pas celle-ci – et toujours sur le modèle du witz.

Dans le mot d'esprit, le rire éclate de ce que l'on est joué par *lalangue*, c'est sûr, et les équivoques que mobilise l'humoriste défient en effet les normes de la signification que le discours de la fabrique du « bon sens » construit. Mais c'est trop peu dire, quelque chose doit bien s'y ajouter pour que ce ne soit pas un rire jaune, qui serait plus parent de l'horreur de savoir que du plaisir. C'était me semble-t-il l'hypothèse de Lacan quand il disait que le rire sanctionne moins la révélation de l'équivoque que le « chemin épargné ¹ ». Il restait ainsi dans la ligne de Freud, pour qui le ressort de l'efficacité propre au witz se trouve au niveau économique plus que structural. Quel est ce chemin ? Je l'ai déjà dit : celui de la traversée de ce qu'il appelle « espace transférentiel » dans « La préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », celui donc du temps qu'il faut dans la démarche analytique pour révéler à grand-peine, au-delà de ses riens de sens, le hors-sens irréductible de l'inconscient réel, autrement dit pour débouter le leurre du sujet supposé au savoir. C'est le long trajet nécessaire pour que, analysant, je m'avise de ce que le joueur de mot qui « gagne à la main l'inconscient ² » me révèle en court-circuit sur tout désir de savoir : que je suis moins joueur que joué. Le rire sanctionne cet ironique gain de savoir forcé qui s'impose en dépit du refus éventuel, et qui ouvre « la porte au-delà de laquelle il n'y a plus rien à trouver ³ », la même qui se pousse à la sortie d'une analyse mais bien longtemps après que la porte d'entrée a été ouverte sur l'attente des révélations espérées.

J'applique ce modèle aux cartels, en raison de ce que j'ai saisi de ma propre expérience et aussi parce qu'on ne peut quand même pas se contenter de penser qu'ils sont satisfaits simplement de vérifier dans la passe l'efficacité de l'analyse, et la possibilité du témoignage crédible, soulagés de constater que ce militant du franchissement de l'horreur du savoir qu'est l'analyste n'échoue pas à tout coup. Ces facteurs existent, certes, mais ne suffisent pas et ils ont l'inconvénient d'induire l'idée, un peu trop idéalisante à mon goût, que cette

1. J. Lacan, « La psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 57.

2. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 72.

3. J. Lacan, « La psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *op. cit.*

Wunsch n° 8

satisfaction serait comme une sorte de reconnaissance émotionnelle, pas pour autant charitable cependant, de la fraternité des parlêtres, tous à la même enseigne du destin que leur fait l'inconscient.

Je cherche donc, pour le cartel comme pour le witz, du côté de l'explication « économique » au sens freudien, puisque la satisfaction est l'affect qui y répond dans le sujet, et je me demande ce qui est économisé par ceux qui écoutent les témoignages de passe pour qu'ils soient si contents. Le modèle du witz suggère là aussi un chemin épargné.

Le mot d'esprit donne l'exemple d'un effet didactique sans didactisme, et que tout didactisme tue d'ailleurs. J'en conclus que ce qui est épargné à l'écoute des témoignages est ce que chaque analyste soutient tout au long dans ses analyses, le long et pénible travail analysant qu'il supporte jusqu'à ce qu'il conduise à la sortie. Le cartel savait bien, en principe du moins, que l'issue était possible, mais qu'on la lui serve en raccourci, passé l'effort, et sans qu'il ait à porter le poids du transfert, voilà qui l'allège de beaucoup. Et à supposé qu'il ne l'ait pas su déjà que l'issue était possible, ça arrive hélas, le doute levé ne sera qu'une raison de plus pour la satisfaction.

La satisfaction de fin, l'analysant ne l'obtient qu'« à l'usage ⁴ ». Rien de plus contraire que l'usage à l'aperçu en éclair des années 67 ! L'usage suppose la longue durée, celle qu'il faut pour pousser la vérité dans ses retranchements, et les répétitions multiples des franchissements du sens, eh bien, la voilà cette satisfaction durement acquise à l'usage qui dans le témoignage s'offre à la constatation quasi instantanée. Satisfaction spécifique de celui qui la recueille : le temps de l'éclair est passé de son côté. Ainsi se comprend aussi le fait que ce ne sont pas tous les témoignages qui aient cet effet, mais seulement ceux qui convainquent.

Cette satisfaction des membres du cartel est-elle homologue de l'enthousiasme ou de la satisfaction ⁵ de fin qui saisit parfois, selon Lacan, celui qui a cerné son horreur du savoir ? L'une et l'autre, satisfaction et enthousiasme, renversent l'horreur de savoir, l'horreur du savoir de l'ICS qui implique dans tous les cas la castration, avec sa conséquence de forclusion du rapport sexuel. Si telle est l'ironique découverte qui s'impose quand l'attente du savoir est enfin satisfaite, d'où vient le renversement de l'horreur en affect de satisfaction, demandera-t-on ? N'est-ce pas justement que conclure à cet impossible qui me dépasse, quasi transcendant - ce pourquoi Lacan a employé le terme d'enthousiasme -, c'est accéder à un savoir qui délivre de l'épreuve ruineuse de l'impuissance, et que ce passage de l'impuissance à l'impossible, sans être gay savoir, déboute la dépression freudienne de fin ?

Quand ça arrive, on peut supposer que la satisfaction du cartel à recueillir ce résultat fait écho à la satisfaction du passant, à ceci près cependant, et c'est toute la différence, je l'ai dit, que celle du cartel est sans frais puisque l'effort analysant qui a conduit à la conclusion lui est épargné.

En outre, cette satisfaction du cartel est ambiguë, trop pour qu'une conclusion sur la passe en question s'en appuie. Aussi ambiguë que les témoignages sont divers, fluctuante au gré de ce que sont les membres des cartels dans leur rapport à la psychanalyse, mais aussi au gré de la variété-varité des témoignages, selon qu'ils vont ou non à la satisfaction de fin, ou qu'ils s'arrêtent sur l'impasse de la vérité, ou même qu'ils se satisfassent d'une fiction de vérité élevée au statut de mot de la fin. Du coup, au mieux, cette satisfaction ravivera pour les membres du cartel ce que furent éventuellement leur enthousiasme ou

4. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

5. Je laisse ici de côté leurs différences.

leur satisfaction de fin, au pire elle ne fera pas plus qu'assonner avec la satisfaction d'une course à la vérité à laquelle le passant n'aura pas réussi à mettre fin, à moins encore qu'elle ne se contente de la fiction de vérité qu'on lui aura présentée.

Je conclus donc qu'il n'y a pas de quoi s'en exalter, de cette satisfaction des cartels : plutôt serait-elle elle-même à élucider pour contribuer à dégager ce qui fonde une possible nomination du passant ⁶.

Répliques

Sol APARICIO

9 janvier 2010

La satisfaction produite par le dispositif de la passe, nous pouvons en effet la supposer comme n'étant pas sans lien avec « le contexte d'École » dans lequel le cartel s'insère. Elle est d'ailleurs un peu collective, puisque partagée par ses membres, même si pour essayer d'en rendre compte, il nous faut la dire au singulier.

Des trois cartels « éphémères » auxquels j'ai d'abord participé, deux d'entre eux avaient procédé à une nomination. Pour l'un, celui de Rio, il y a eu l'effet d'enthousiasme dont nous avons alors fait état. Pour l'autre, il y a eu une satisfaction manifeste. Ce ne fut pas le cas, si mon souvenir est bon, pour le troisième. La satisfaction dériverait-elle donc de la nomination ?

J'ai eu à Rio l'idée que l'enthousiasme répondait, pour une part, au constat de l'efficacité du dispositif inventé par Lacan pour transmettre ce que l'analyse est capable d'opérer. Puis au constat de ce fait même. Peut-être ne l'éprouve-t-on qu'une première fois ? Après, ce serait « l'effet d'élation » plus ou moins « discret » ? Quoi qu'il en soit, une distinction entre enthousiasme et satisfaction me semblerait utile, que je ne parviens pas pour l'instant à me formuler. L'effet de désir, si manifeste dans le premier, n'est sans doute pas exclu dans la seconde.

La satisfaction du cartel est-elle donc liée au fait de pouvoir aboutir à une nomination ? Le cartel a sans doute cette attente. Mais la satisfaction n'est pas seulement celle d'une attente, puisqu'elle peut aussi répondre à l'inattendu. L'expérience confirme-t-elle une telle articulation ?

Au sujet des différentes fins d'analyse, nous pouvons donc considérer qu'il y a des fins lumineuses, marquées par un eureka. Et d'autres marquées par la satisfaction atteinte « à l'usage », dont l'effet didactique, demeuré « obscur », reste à élucider par le travail du cartel. (Voir ce qu'écrit C. Soler : « L'affect ne prend le haut du pavé que là où il s'agit d'attester d'un effet didactique qui pour être assuré n'en reste pas moins obscur dans son ressort. »)

Cette nécessité d'une élucidation par le cartel soulève la question de ce que Jacques Adam appelait la lisibilité des témoignages. Il me paraît avéré par l'expérience de ce nouveau cartel, après les « éphémères », qu'il n'y a de satisfaction que face à des témoignages lisibles, plus précisément face à des témoignages qui rendent lisible le résultat du travail analytique, quel qu'il soit. Il s'agit de pouvoir lire les conclusions que le sujet en a tirées. Cela rejoint, je crois, ce que Pep Monseny disait lors d'une de nos discussions : « Pas de

6. Deux paragraphes ajoutés après la dernière réunion de notre cartel le 17 janvier.

Wunsch n° 8

satisfaction sans les conclusions. » Ce serait à vérifier dans l'échange avec les autres cartels. En tout cas, cela paraît invalider l'idée d'une satisfaction dérivée de la seule nomination. C'est plutôt la lisibilité des conclusions qui en rendrait compte – et cela serait peut-être à penser en liaison au déchiffrement.

Le travail d'élucidation du cartel m'apparaît comme une lecture, un déchiffrement à plusieurs, analogue à celui de traduction d'un texte. Il y a, d'ailleurs, une part de satisfaction qui est issue de ce travail collectif – ce qui ramène au « contexte d'École », mais n'est pas, il est vrai, spécifique à la passe.

À deux reprises au cours du travail des cartels précédents, la satisfaction fut manifeste, évidente, les témoignages ayant suscité un rire des membres du cartel, que l'on pouvait interpréter comme un accusé de réception du dire du passant. J'ajouterai maintenant que, dans chaque cas, un savoir faire avec l'inconscient s'avérait, résultat indiscutable du travail analytique du passant, de sa séparation d'avec « son » Autre.

Enfin, une petite note freudienne sur le rôle des passeurs, on le sait, primordial. Quand ça passe, n'est-ce pas comparable à un donner accès aux pensées latentes d'un rêve, sans la déformation due à la censure ? Plus un rêve est déformé, moins il est lisible. (À suivre.)

Martine MENÈS

11 janvier 2010

Pour moi, il y a un intérêt à découvrir la diversité des fins, que l'estimation soit, ou ne soit pas, guidée par des préjugés de normes, comme cela m'a paru le cas dans des « critères » de nominations de l'ECF. C'est un point sensible qui est à travailler, je pense.

Des témoignages qui rendent lisible le résultat du travail analytique : il y a une difficulté que les discussions entre membres du cartel illustrent d'abord, résolvent ensuite (enfin c'est le but), c'est que la lisibilité n'est pas la même pour chacun. Ce que l'un entend, l'autre peut ne pas l'entendre de la même oreille, comme on dit. Arriver à un consensus de cartel peut-il faire partie de sa satisfaction ? Par ailleurs, cela pose la question du choix des passeurs. Qu'est-ce qui oriente ce choix ?

Contre la fonctionnarisation de l'écoute (l'oubli de l'acte et le démenti du savoir). Tout à fait, pour ma part, des effets de réinterprétation de mon propre parcours ont été très forts. L'on sait que l'analyse n'est jamais terminée mais qu'elle peut se passer de l'incarnation réelle de l'analyse. Par contre, la passe est un moment précis. Est-ce qu'il peut se renouveler comme certains le disent ? J'en doute.

Le rire est-il signe de satisfaction ? Le rire est l'inverse de l'angoisse devant le manque de L'Autre (ce n'était que ça, c'est risible), sur ce versant le rire est-il acte de consentement ?

Antonio QUINET

14 janvier 2010

Votre initiative d'essayer de donner les raisons de la satisfaction des membres du cartel de la passe lors de la vérification d'une passe est très bien venue. À partir de là on peut essayer aussi de dépasser l'état de perplexité heureuse parfois ineffable qui prend les membres du cartel. Il me semble que cette satisfaction ne suffit pas comme critère d'une passe

réussie ou lisible dans le dispositif. Néanmoins, sans elle difficilement les membres du cartel se disposeront à consentir que passe il y a eu.

Avec la satisfaction, ou, mieux, sous l'effet de la satisfaction, l'élaboration du cartel est fondamentale pour arriver à la conclusion du cartel comme un ensemble. Surtout si la satisfaction n'est pas partagée par tous les membres au même degré, comme cela a été le cas dans notre cartel. La satisfaction peut venir pour les uns lors du témoignage des passeurs, pour les autres lors de l'élaboration collective. En tous les cas, la satisfaction advient d'une affirmation, qui se pose, qui s'impose : elle advient d'un OUI à la passe entendue comme une certitude anticipée. La satisfaction côté cartellissant est corrélative – voilà à quoi je l'ai associée – à une *Bejabung* qui, selon Lacan, « n'est rien d'autre que la condition primordiale pour que du réel quelque chose vienne à s'offrir à la révélation de l'être » (*Écrits*, p. 388). Il s'agit donc d'une affirmation d'un bout de réel – condition de la révélation du virage de la passe. Cette révélation est peut-être ce que vous épinglez comme révélation du hors-sens. Ce bout de réel se connote avec l'affect de la satisfaction. Et peut-être que le degré de la satisfaction est corrélatif de ce « oui » qui peut être modalisé : « oui sans réserves », « oui avec réticences », « oui mais... », « oui, à suivre », etc.

La satisfaction advenue du gain de savoir, ou de la vision panoramique d'une analyse, ou de la constatation hors transfert des gains thérapeutiques et épistémiques pour l'analysant que permet le dispositif pour le cartellissant, je l'avais déjà expérimentée lors d'un cartel de passe à l'entrée à l'École dans les années 1990 à l'École brésilienne de psychanalyse de l'AMP. Mais la satisfaction du OUI de la passe est un peu différente, elle est autre chose, elle est de l'ordre de la trouvaille, de la révélation donc. Ce oui accompagné de satisfaction côté cartel n'advient que si la satisfaction de la fin côté passant est présente et a passé au cartel – c'est une hypothèse. Je dirai qu'elle est de l'ordre de la jouissance permise – jouissance corrélative de la permission du « oui ». Ce n'est pas la *jouissance souffrance*, avec donc sa connotation de déplaisir, qui se déplace au long de l'analyse, mais la *jouissance satisfaction* qui est advenue lors du virage de la passe apportant du plaisir. Les deux valences de la jouissance – « *croce* » et « *delicia* » pour les évoquer dans la langue italienne – sont ainsi permutées l'une à l'autre. Voilà aussi un autre aspect économique de la question à côté de l'économie du raccourci que vous évoquez dans votre texte par rapport au witz. Cette satisfaction n'est pas du « lust » de l'harmonie et du principe du plaisir, elle est plutôt de l'ordre de la *Befriedegung*.

Jose MONSENY
19 janvier 2010

C'est ma seconde participation à un cartel de la passe, et avant tout je tiens à témoigner de l'effet de choc qu'a eu pour moi la manière si différente de travailler. En réalité, mes impressions furent d'abord une certaine sidération, une certaine désorientation, et donc une inconvénience.

Ça n'empêchait pas la satisfaction d'entreprendre un travail qui m'apparaissait authentiquement épistémique, qui me permettait en outre de renouer avec des collègues avec lesquels au commencement des Forums j'avais partagé des tâches, et, pourquoi ne pas le dire, la satisfaction de faire en quelque façon École dans un moment où ce que Lacan appelle « l'innocence nocive » rend difficile d'autres modes de collaboration.

Il me vint spontanément la définition suivante : dans le premier cartel, « le méthodique », je sentais que d'une manière ou d'une autre nous avions l'idée d'une série de

Wunsch n° 8

moments structuraux inévitables qui jalonnent une cure : demande, transfert, symptôme sous transfert, fantasme, traversée du fantasme, identification au symptôme, passe, fin d'analyse, deuil.

Notre cartel, il me vint de le définir ainsi : « Le cartel par synchronie et coupure. » C'était comme si tout l'ensemble du matériel se présentait devant nous, que nous parlions de ce qui avait attiré l'attention de chacun. Parfois ça m'apparaissait comme un association libre du groupe, et soudain apparaissait quelque recoupement qui éclairait des aspects de la logique du témoignage.

Je percevais que ça nous menait rapidement vers la question de la fin, mais pas d'une manière unique et totalisante, et ainsi se dessinait un ensemble de données structurales qui rendaient une conclusion vraisemblable pour chaque cas, c'est-à-dire qui permettaient que la réponse pour la nomination ou non parvienne à être formulable, en dépit de restes indécidables, comme par exemple le sens d'une phrase.

Tout cela n'empêchait pas de saisir une série de traits qui pour chaque témoignage constituait un cadre permettant de supposer chez le sujet l'acte, non seulement possible mais assez probable, vers cette fin qui implique selon Lacan « le traumatisme de la naissance de l'analyste ». Au début je me sentais mal à l'aise, parce qu'il me semblait que cette façon de travailler ne laissait pas tout relié et que la conclusion n'avait pas la totalisation d'une démonstration logique, jusqu'à ce que je reconnaisse que nous parvenions à un instant de conclure qui n'impliquait ni « un tout totalement élucidé », ni « un tous d'accord en un tout ». Néanmoins la conclusion ne manquait pas de légitimité.

Aujourd'hui, cette façon de procéder m'intéresse, car elle préserve dans le cadre du savoir élaboré un espace de non-savoir qui rend impossible une passe « type », qui se réduirait à du pur semblant. Quoique cette aspiration puisse s'installer au-delà des bonnes intentions de chacun.

Je peux témoigner qu'une satisfaction s'attache à cette façon de procéder. Elle appelle à la continuité du travail chacun pour son compte mais aussi avec les autres du dispositif et également de l'ensemble de l'École.

Jacques ADAM

19 janvier 2010

De quelle satisfaction peut-il s'agir, quand il s'agit de satisfaction produite sur le cartel par l'écoute de passes ? Solidarité d'un même moment partagé lors d'une fonction importante de l'École ? Répétition d'un savoir entre ce que l'expérience analytique propre à chaque membre du cartel lui a appris et ce que l'écoute des passes lui fait apprendre des autres ? Il faut peut-être aussi chercher du côté des surprises que peuvent réserver les nouages divers de la vérité et du réel qui peuvent s'entendre dans telle ou telle passe, grâce à la surprise des passeurs eux-mêmes, et qui mettent en relief des modes de satisfaction du sujet dans son rapport aux autres, dans son rapport à la vie, dans son rapport au désir de l'analyste lorsqu'il advient.

L'amour de la vérité, si permanent et si reconnaissable chez Freud, d'après Lacan, voire regrettable, ne se noue au réel que par sa commune mesure d'impossible à atteindre et à dire, à atteindre par le dire. Insatisfaction irréductible. Il y a pourtant du dit. Le cartel, lui, peut ainsi toucher à la satisfaction d'une écoute (par la surprise) des passes qui mettent en relief soit l'épreuve incompatible de la rencontre de la vérité et du réel sur

laquelle un sujet a pu buter dans son analyse ou y mettre un terme, soit au contraire un dire de vérité émergeant grâce à l'expérience de son analyse.

Le discours d'un passant peut donner l'impression de faire « plus vrai » que le discours d'un autre passant. Mais « plus vrai » ne veut pas dire « plus réel », ne veut pas dire que la vérité s'est « réalisée » en un dire, dire recueilli par les passeurs et transmis aux membres du cartel de la passe qui, ce dire, le « vérifieraient ». Le cartel peut parfois entendre résonner ce qui a été dans l'analyse du passant une jouissance sans fin de l'inconscient-langage faisant défiler tous les signifiants possibles pour satisfaire un désir de reconnaissance que ledit passant a voulu faire entendre aux passeurs. Mais d'un autre côté, il peut y avoir en même temps une méconnaissance appliquée du réel qui se montre par exemple dans un rapport incertain à l'identité ou au corps. Faire vrai ne suffit pas à faire réel, à « ferrer le réel », pour reprendre le jeu de mots de Lacan dans le séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre* (1976-1977). Mais si la vérité ne s'obtient à la rigueur qu'en usant les signifiants jusqu'à la corde, ce n'est pas le cas du réel, dont c'est l'usage qui décide du mode de satisfaction. Par exemple pour savoir y faire avec son symptôme.

Pourrait-on alors aller jusqu'à parler d'un savoir y faire du cartel, qui ne peut pas être indépendant de celui des passeurs, dont la satisfaction est peut-être aussi en cause ?

Wunsch n° 8

Contribution du cartel 2

Comme la première contribution du cartel 1, cette contribution est composée d'un premier texte rédigé par un membre du cartel, auquel s'ajoutent les répliques rédigées par les autres membres.

Les membres du cartel 2 sont : Sidi Askofaré, Michel Bousseyrux Danièle Silvestre, (France), Clotilde Pascual (Espagne) et Trinidad de Lander (AL-Nord)

Clotilde PASCUAL

Chaque passant trouve sa solution

Je veux essayer de parler de l'expérience que j'ai dans un cartel de la passe, et de ce que je suis en train d'apprendre d'avoir participé à ce dispositif.

Il faudra, avant de continuer, poser une prémisse : ces cartels ont commencé leur travail depuis une année, et depuis le mois d'octobre pour celui dont je fais partie. Ainsi, ma participation jusqu'à maintenant est modeste. D'autre part, le nombre des passes écoutées n'est pas très élevé. Mais je veux essayer de dire certains points dégagés à partir des témoignages entendus.

Première partie

Je veux commencer par dire d'abord ce que je m'attendais à trouver dans l'écoute des passes, par rapport à des questions que je cherchais, étant donné la lecture des témoignages publiés ainsi que l'écoute des témoignages publics des passes par les AE.

Une de ces questions, c'est que, en suivant les textes majeurs de Lacan concernant le passage au désir de l'analyste dans la passe et son dispositif (le texte de 1967, « La proposition », et le texte de 1976, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* »), j'ai constaté qu'il y a une difficulté à cerner dans le discours du passant ce qui peut se référer à ce désir. Pour le dire d'une autre façon : il y a peu de remarques qui concernent l'entrée dans la pratique analytique et pourquoi et comment s'articule cette entrée dans la pratique avec la passe clinique, ainsi que les répercussions de cette entrée dans la vie personnelle.

Une autre question, c'est que l'interprétation de l'analyste n'a pas la place que j'aurais pu supposer dans les cures. La cure se déroule comme si l'interprétation de l'analyste n'avait pas une place particulière, surtout celle que viserait la fin de cure.

Si je donne ces aperçus, c'est bien entendu pour me demander, surtout par rapport à ces questions, si ces difficultés tiennent :

1. À une question de structure. Peut-être que je cherche quelque chose qui touche à un réel difficile à dire avec des mots. Le moment de l'acte qui tient au passage à une position d'analyste passe à l'oubli...

2. À une question de doctrine théorique, dont jusqu'à maintenant les passants comme les passeurs et les membres du cartel de la passe avons attendu la confirmation dans ce dispositif, peut-être au pied de la lettre : traversée du fantasme avec la passe par l'objet, désir de l'analyste relié à cette traversée, identification au symptôme... concepts qui peuvent nous enfermer par rapport à cette théorie ;

3. À la question qu'a posée Colette Soler dans son exposé lors de la journée de l'École à Buenos Aires, disant que si le cartel de la passe ne sait pas très bien lire dans le discours du passant ce qui relève de cette question du désir de l'analyste, peut-être est-ce parce que c'est impossible que le passant puisse dire quel objet il a été.

Deuxième partie

Une fois posées ces questions, je veux traiter de ce que je n'attendais pas, en tout cas, pas tel que j'ai pu le constater, et que pourtant j'ai eu la surprise de trouver.

J'ai trouvé ce que j'appellerais une démonstration, par rapport à une logique de la cure qui tienne d'une part à une logique signifiante du sens, d'autre part à des discontinuités signifiantes dans le discours du passant par rapport à cette logique. Ce qui donne relief et met en valeur cette discontinuité, ce sont les signifiants qui dans l'historisation du sujet font passage à l'historisation de l'analysant à l'analyste. Comme nous a fait remarquer Bernard Nominé dans son inauguration du séminaire d'École à Barcelone, dans la passe, ce qui doit être mis en valeur, c'est l'historisation qui montre le passage de l'analysant à l'analyste et pas seulement celle du sujet en analyse.

Alors, ce qui fait démonstration, c'est ce qui dans la logique de la cure se donne à voir, ces signifiants qui se dégagent et qui ont été comme une surprise, pendant la cure, pour l'analysant sous transfert. Surprise qui tient à une énonciation qui se sépare de l'histoire du sujet, et qui touche au réel. Bien sûr, qui seulement touche, puisque, comme le dit Lacan dans le séminaire *Encore*, il s'agit « des élucubrations sur le réel », ce qui veut dire qu'on ne peut arriver à dire le réel en tant que tel, et qu'il s'agit des élucubrations sur la langue, en un seul mot : *lalangue*. Lacan nous dit à ce propos dans le séminaire *Encore* : « L'Un incarné dans *lalangue* reste indécis, entre le phonème, le mot, les phrases, voire toute la pensée. » Indécis, ça veut dire élucubration, approche seulement.

Il s'agit des trous dans la signification et le sens, énigmatiques pour le sujet lui-même, dans un premier temps, qui font transmission de ce qui a été sa vérité menteuse, en mettant une limite à celle-ci, comme Lacan nous le dit dans la préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*.

Je veux essayer de dire un peu plus. Ce n'est pas tant le récit de l'histoire du sujet, ou du parcours de la cure (qui est fondamental) qui importe, que les signifiants qui surgissent, différents à l'articulation signifiante. Des signifiants qui condensent une jouissance qui montre quelque chose du fantasme et du symptôme du sujet, et qui font la plate-forme de la passe clinique de l'analysant. Plate-forme qui règle la jouissance et qui fait apparaître un savoir sans sujet. Ce que Lacan nomme dans le premier paragraphe du texte de la Préface : « On le sait, soit. » Dans cette plate-forme étaient dessinés, depuis toujours, à l'insu du sujet, le trauma, le symptôme, le fantasme, et finalement ce qui fait limite pour le sujet concernant un réel hors sens.

Quand l'analysant est arrivé à cette limite, il montre qu'il y a un passage de la souffrance du symptôme au savoir y faire avec ce symptôme, ce que depuis Lacan nous appelons l'identification au symptôme. Et même si le sujet ne sait pas très bien en quoi consiste ce symptôme, c'est l'histoire du sujet qui a été orientée par lui. Cette histoire, quand elle arrive à son épuisement, laisse néanmoins des restes de jouissance (une redistribution de la jouissance) et de transfert qui vont permettre une pratique clinique orientée par l'éthique psychanalytique ou, ce que revient au même, par le désir de l'analyste.

Ainsi, la clinique de la passe m'a permis de penser une clinique de la variété symptomatique de chaque sujet, qui met en valeur sa singularité et la manière de trouver sa

Wunsch n° 8

solution particulière. Il ne s'agit pas dans cette clinique de vérifier une vérité du sujet, chose impossible, mais de vérifier la variété du symptôme et de sa jouissance.

Ce n'est pas la même chose de penser un symptôme seulement dans la signification et son sens et de situer la jouissance qui soutient ce symptôme et ses traces à partir de ces discontinuités signifiantes. Discontinuités qui marquent le rapport compliqué entre le corps et le symbolique. Rapport compliqué parce qu'il y a le réel qui n'a pas une traduction directe.

D'autre part, ce que j'ai appris aussi dans mon expérience dans le cartel de la passe tient surtout à ce qu'elle m'a libérée de l'idée de chercher un savoir qui concerne le sujet, qui donnerait la formule de son désir. Peut-être qu'une certaine lecture du texte de la Proposition du 67 m'avait amenée à formuler les choses de cette façon. L'idée de Lacan dans la Proposition du 67 était que la passe clinique était la solution au problème du désir en termes du désir de l'analyste. Mais je cherchais, sans me le dire, *La* solution, et participer à un cartel de la passe m'a permis de voir les choses d'une manière différente.

À ce propos, Lacan avait écrit, dans un autre texte de 1976, la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », qui à mon avis complète celui de la Proposition, que les choses ne sont pas si évidentes en ce qui concerne ce savoir. Il nous dit que la cure freudienne sert à situer le savoir des amours du sujet avec la vérité, mais que justement l'analyste résulte de la chute de ces amours avec la vérité, toujours menteuse. Et cela donne une déception, qui montre la rupture entre vérité et réel. C'est dans cette rupture que le sujet doit traverser cette déception. Déception de ne pas pouvoir se soutenir de la vérité menteuse de son fantasme, en même temps que s'ouvre la possibilité de se sentir soulagé de la culpabilité de devoir soutenir ce mensonge.

Je ferai l'hypothèse que, s'il y a quelque chose à attendre du témoignage d'un passant, c'est qu'il puisse dégager ce soulagement, produit d'un acquittement avec le mensonge de sa vie fantasmatique. Acquittement qui va pouvoir, d'une part, produire la chute du sujet supposé savoir et, d'autre part, montrer la satisfaction d'une redistribution de sa jouissance de façon à trouver une solution particulière, pas *La* solution.

Cette manière de comprendre la passe a produit chez moi une certaine perte de quelques certitudes ou idéalizations (la doctrine qui nous enferme, sans doute), mais aussi une satisfaction, celle d'essayer de comprendre la solution particulière de chaque passant quand on n'est plus dans la fiction de son cas.

Troisième partie

Pour finir : et le désir de l'analyste ? Je pense qu'il implique cette séparation du mensonge du fantasme, cette articulation de cette traversée entre déception (où c'est évident que les identifications font faillite), soulagement par l'acquittement avec la vérité menteuse de son fantasme et une autre satisfaction. Articulation qui, forcément, de par la redistribution de la jouissance, aurait à voir avec l'éthique du bien-dire, qui se montrerait par une façon différente de faire face à la pratique analytique.

Le cartel de la passe m'a montré que dans chaque passe les choses peuvent se passer dans le sens où le passant puisse montrer et transmettre aux autres (passeurs), et par eux au cartel de la passe, quelques points cruciaux par rapport à son parcours, surtout en ce qui concerne sa solution particulière liée à son désir d'analyste (dans ce cas il y aura nomination d'AE). Mais toujours, et en dehors de la nomination, il y a un enseignement qui peut se transmettre à l'ensemble de l'École.

La passe montre qu' il n'y a pas d'universel à chercher, qu'il y a des trouvailles par rapport au pouvoir dire comment savoir y faire avec la rupture entre le sens et le réel. Je me suis retrouvée, de par cette expérience dans le cartel, plus près de la singularité de chaque cas de passe que de la question d'essayer de faire « coller » la théorie à la clinique du passant. Par ailleurs, et c'est important, dans le travail de cartel, il s'agit de rassembler entre tous ce que chacun a écouté de cette passe et de pouvoir arriver à une conclusion sur les points qui ont été mis en jeu et montrés par le passant. Points qui, quelquefois, peuvent faire transmission de son hystorisation liée à son passage à l'analyste. Il s'agit dans ces cas que le cartel puisse certifier, et non pas construire à la place du passant, que celui-ci, de par son témoignage (sans doute y a-t-il aussi des facteurs conjecturaux), peut transmettre son parcours analytique comme analyste de l'École.

Texte présenté à la journée inter-pôles « Expériences de passe » du FCL-France, à Toulouse le 16 janvier du 2010.

Répliques

Michel BOUSSEYROUX

24 janvier 2010

Je souscris entièrement à ce que Clotilde développe et argumente dans son exposé du 16 janvier. Oui, il y a eu, pour moi aussi, de l'inattendu dans ce que j'ai entendu des témoignages reçus dans notre cartel de la passe. Oui, ce sont bien, comme le dit Clotilde, les *discontinuités significantes* dans l'hystorisation de l'analyse qui sont venues faire, en surprise, preuve par l'inconscient réel de la passe.

En ce qui concerne la passe sur laquelle notre cartel s'est prononcé pour une nomination d'AE – passe qu'on peut qualifier de passe *par lalangue* et même de passe *à lalangue* – je veux ici mettre l'accent sur le lien qui nous est immédiatement apparu entre l'intervention de l'analyste de la passante et ces discontinuités significantes surgies aux deux moments, identifiés comme tels dans le témoignage, de la passe clinique et de la fin clinique. Je trouve assez remarquable que ces deux interventions aient eu, dans leur mode, pour caractéristique de *presser à la fois le temps et le dire*. Le fait est qu'elles ont eu un effet d'activation dans la survenue d'une discontinuité signifiante, avec ce qui s'en est suivi d'un nouveau dire de l'analyse.

Dans l'une de ses interventions, celle qui a provoqué la discontinuité signifiante de la passe clinique, l'analyste opère comme le plus-de-temps du temps qui presse et qui pèse. Comme objet (a), il semble avoir été le poids non marqué du temps qui fait la tare dans la balance de la passe au réel et d'où est sortie, de l'enfouissement de *lalangue* de l'enfance, la discontinuité signifiante du un de jouissance hors sens à partir de laquelle le fantasme a pu se démonter et le symptôme se déchiffrer.

Une seconde intervention de l'analyste a activé la passe que je dirai volontiers finale en ceci que c'est à partir de sa deuxième discontinuité signifiante que s'est manifesté, par renversement de l'horreur de savoir en satisfaction, l'affect de fin. Elle consistait en l'insistance appuyée de l'analyste à ce que l'analysante dise *qui* il y avait derrière la porte d'un rêve à répétition, qui depuis l'enfance était restée résolument fermée sur rien. Ce « qui », qui finit par se dire, aura ouvert un passage au réel comme bouchon de l'innommable.

Wunsch n° 8

Écouter cette passe m'a beaucoup appris – écouter celles qui n'ont pas débouché sur une nomination aussi. Elle m'a en particulier enseigné sur cet entre passe et fin qu'est *le temps de la fin* comme temps qu'il faut pour que la fin satisfasse, ainsi que sur ce deuxième tour¹ de passe qu'est *la passe de fin*, en tant que la fin s'y noue, en retour, à la passe. Car pour que, du réel en jeu dans la passe clinique, l'acte soit pris, il y faut l'après-coup de ce qui, à la fin, par-delà l'horreur, satisfait.

Danièle SILVESTRE

À la suite de Clotilde et de Michel, je vous fais part de quelques remarques et de mon accord avec les leurs. La question qui me préoccupe est celle de savoir ce qui fonde la décision (et donc la réponse) d'un cartel de la passe. Les trois premières passes reçues par notre cartel ont abouti à une réponse positive avec nomination d'AE. Il est intéressant de l'examiner parce que le oui se déduit en général avec certitude des témoignages des passeurs, alors que, lorsqu'un cartel ne décide pas de nommer un passant AE, il n'est pas certain que le passant ou ses passeurs n'aient pas pu cerner la chose ; il se peut que le défaut soit dans la transmission elle-même et pas nécessairement dans les dits du passant. Autrement dit, une incertitude peut générer un non là où un oui doit s'affirmer sans ambiguïté.

L'expérience antérieure que j'ai eue d'autres cartels de la passe, outre qu'elle s'est terminée de façon brutale entraînant de plus des conséquences au niveau institutionnel, m'a convaincue que le dispositif inventé par Lacan peut fonctionner, à condition que les personnes qui y sont engagées ne lui fassent pas obstacle (cf. ce que disait Lacan en 1980 : « Je n'attends rien des personnes et quelque chose du fonctionnement »). J'attendais probablement de cette nouvelle expérience d'être rassurée sur un fonctionnement possible du dispositif ; c'est une satisfaction de le constater : oui, ce que Lacan a conçu avec ce dispositif à double entrée (deux passeurs et deux étages de récit, celui du passant et celui des passeurs) pour repérer quelque chose de presque indicible et éphémère « comme un éclair », ça peut marcher ! Quel soulagement et donc satisfaction !

Une fois les conditions mises en place, le cartel de la passe peut reconnaître et authentifier le pas franchi, pour peu que le passant l'ait repéré, qu'il en distingue l'avant de l'après, par les modifications produites sur le symptôme, le fantasme, la vie même et sur le cours de son analyse ou sa tonalité ; tel ne parle plus répétitivement de la même chose, ou reconstruit autrement son hystorisation, etc. Pour peu aussi que les passeurs en aient recueilli le témoignage, qu'ils aient donc fonctionné comme un filtre, une passoire, soit ce qui retient le précipité, au sens chimique, qui s'est déposé dans les dits du passant. Le cartel n'a plus qu'à le recevoir tel quel, une grande part du travail étant déjà faite lorsqu'il intervient dans le dispositif : dégagé du récit de sa cure par le passant, un virage crucial a été livré aux passeurs, parfois presque une épure.

Ce noyau dur autour duquel s'est construite l'historisation du sujet dans la passe est un assemblage autre que celui que la névrose avait bâti ; il s'est extrait de son travail analysant et on repère l'incidence des interventions de l'analyste qui en marquent le parcours ; c'est un réel, ou un mixte à partir d'un signifiant refoulé, parfois extrait de *lalangue*, un mixte de symbolique et de réel dont les effets sur le corps sont patents (inhibition, symptôme, angoisse). C'est ce que Clotilde Pascual indique, je crois, par « discontinuités

1. « La fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier », J. Lacan, *Le Moment de conclure* du 10 janvier 1978.

signifiantes ». Effet thérapeutique, certes mais pas seulement, lorsqu'un temps plus tard l'analysant pressé par l'analyste d'en dire plus à propos d'un rêve lève un voile sur l'autre part de sa fixation à un être empêché de vivre et de savoir par quoi : effet de révélation qui amènera la fin de l'analyse non sans que le passage à l'analyste l'accompagne. Difficile ici d'en dire plus : on touche à l'horreur de savoir et à la question de la mort, à un au-delà de l'effet thérapeutique obtenu par la levée d'un refoulement.

Un mot encore pour compléter ce que je disais au début de ce texte. Il peut arriver que les récits des passeurs rendent palpables les difficultés à cerner un ou des moments vifs dans le témoignage qu'ils ont entendu, voire qu'ils soient tentés d'y ajouter leur « patte » ou quelques déductions interprétatives ; cela ne remplace pas l'extraction de ce noyau particulier, mais au contraire en signale le manque et dont le trop de dits marque la place vide.

Trinidad SANCHEZ-BIEZMA DE LANDER

Janvier 2010

Faire l'expérience de la fin de l'analyse n'est pas une affaire de conscience, ce n'est pas non plus l'immersion dans une totalité. Nous pouvons dire que c'est dans la fin que le pari est le plus fort parce qu'il implique un pas différent : la passe. C'est un pas vers une manière de faire qui parle d'un avant et d'un après.

C'est une évidence que les cartels de la passe corroborent qu'il y a des moments de passage pendant une analyse. La passe cerne un moment conclusif avec l'inscription, d'un côté de quelque chose de différent, singulier, et d'un autre côté de l'incurable, ce qui n'arrêtera pas de faire retour.

Un des témoignages entendus a pu transmettre un de ces pas inédits. Les conditions qui ont produit cette solution ont été soutenues par l'intervention, par la poussée de son analyste que la passante n'a pas laissée passer. La passante nous montre d'une manière très claire un sujet arrêté devant une scène qui fixe, qui captive. Ce n'est pas par hasard que Freud l'ait localisé dans le fantasme masochiste, dans lequel on peut voir un sujet victime de la structure, et que Lacan signale que la barre sur le sujet, S barré, est le fouet de « On bat un enfant ».

Le fantasme est conçu comme une illusion, une construction nécessaire de la structure, et son dévoilement est nécessaire dans la cure. Ce cas nous montre un fantasme fascinant, une horreur éblouissante qui actualise ses thèmes et qui suscite ses angoisses.

Le moment de la passe clinique montre ce que l'on traverse. C'est un pas au-delà, poussé par l'analyste, quand elle pose la question : « Qu'est-ce qu'il y a derrière la porte ? » Ouvrir la porte, c'est le pas vers le savoir, c'est traverser l'écran du fantasme qui noue une image, une signification, et une jouissance traumatique. Jouissance qui s'obtient dans la pérennité du fantasme auquel elle se croyait sujette. Nous pouvons dire que ce cas exemplifie comment le fantasme habille la jouissance. Le sujet situé devant la porte vacille. C'est une vacillation que l'analyste coupe avec son interprétation. C'est un acte qui réussit à faire passer, à faire franchir un seuil au sujet.

Le franchissement du fantasme en soi-même, selon moi, n'est pas une preuve suffisante de la fin de l'analyse, si cela ne s'accompagne pas des conséquences expérimentées par le passant. Sans le registre de la conséquence il ne peut pas y avoir une conclusion. Dans le cas qui m'occupe, après avoir traversé le seuil, il y a un temps qui commence où

Wunsch n° 8

on peut extraire des conclusions sans la prémisse qui la fixait toujours dans la même interprétation, sans cette jouissance qui opérait comme un poids et qui restait mobilité.

Dès ce moment, il y a le ressurgissement des pulsions de vie, un soulagement, mais il y a aussi des sentiments de responsabilité par rapport à sa pratique comme analyste, pouvant vivre cette pratique d'une manière différente. Il y a des passes qui peuvent réussir à transmettre de manière convaincante ce moment de passe et les effets produits dans la vie postérieure avec l'émergence d'un désir nouveau.

L'émergence du désir de l'analyste se conjoint avec la chute d'une croyance, chute qui est accordée au passage, au franchissement du plan des identifications. La traversée déloge le savoir de la doctrine et fait apparaître un autre type de savoir lié au surgissement du réel qui s'impose.

Quand j'écoutais ce témoignage, je me suis rappelé un vieux conte. C'est le récit de Saki², *La Fenêtre ouverte*. Je ne sais pas si vous vous rappelez, c'est une histoire exemplaire parce qu'elle met en images l'idée que si on transforme l'argument signifiant du réel, on peut changer sa valeur ou ses effets. Pour moi, une fin d'analyse a à voir avec cette possibilité, sans aucune doute.

Sidi ASKOFARÉ

Les précédentes répliques au texte de Clotilde Pascual ont dégagé l'essentiel de ce que nous a enseigné notre travail de cartel autour des trois passes que nous avons eu à examiner. Mon accord total avec le texte de Clotilde Pascual et les répliques de Danièle Silvestre, Michel Bousseyroux et Trinidad Sanchez-Biezma ne peut me conduire, pour ainsi dire, qu'à dire autrement la même chose.

De cette expérience partagée, je retiendrai quatre points.

Le travail autour de ces trois passes, et surtout dans l'après-coup de la troisième où il y eut nomination, délivre un enseignement que mes participations précédentes à des cartels de la passe ne m'avaient pas laissé entrevoir : soit à quel point la passe authentifiée - et non pas vérifiée - par notre cartel éclaire et démontre que la passe est réellement une expérience et non une expérimentation. C'est sans doute pourquoi il est vain de vouloir retrouver dans les témoignages ce que nous savons déjà - oubliant d'ailleurs que « savoir, c'est toujours croire savoir », selon la formule de Lacan - ou la réalisation d'un parcours analytique idéal qu'il n'y a pas. De ce point de vue, je rejoins ce que mes collègues ont dégagé : il n'y a de passe que singulière. Ce qui est quand même rassurant, de prouver que nous sommes dans le discours analytique et non dans un dispositif d'évaluation !

Le deuxième enseignement que je retiens se rapporte à ce que ce travail sur la passe m'a appris sur l'incidence et parfois le caractère assez déterminant du désir et de l'acte de l'analyste qui a dirigé la cure du futur passant. Dans le cas où notre cartel a procédé à une nomination, cela est apparu très clairement à travers deux actes de son analyste : la désignation de la future passante sitôt sa passe clinique repérée et une manœuvre ajustée du temps - fonction de la hâte - pour rendre effective sa passe au réel, côté fantasme.

Le troisième enseignement que j'ai tiré de cette expérience est la vérification qu'il n'y a pas de séquençage type de la passe. En effet, il nous a été donné à apprécier comment une passe clinique indiscutable a été repérée et transmise plusieurs années après la fin de

2. Saki : H.H. Munroe, humoriste anglais.

l'analyse et la séparation d'avec l'analyse, alors que le désir de l'analyste n'a été authentifiable que plus tard, dans le cours de l'exercice de la fonction d'analyste et l'engagement dans la procédure de la passe comme passante.

Le quatrième et dernier enseignement que je retiendrai de ma participation à ce travail de cartel concerne l'importance du dispositif du cartel (*vs* groupe) pour réaliser le travail qui est attendu de la passe. La structure et la logique du cartel le rendent tout à fait approprié à une mise à l'épreuve de la *doxa* ; c'est ainsi que je comprends pourquoi – et ce fut une de mes grandes satisfactions dans ce travail – nous avons été amenés à échanger, parfois longuement, pour nous expliquer et fonder autant que faire se peut nos accords et désaccords. C'est, à mon sens, une démonstration de la viabilité de l'École internationale et l'avantage que comporte une certaine « hétérité » du cartel.

Wunsch n° 8

Prochains événements

6^e Rendez-vous international des Forums
2^e Rencontre internationale
de l'École de Psychanalyse du Champ lacanien

Thème : Le mystère du corps parlant

Responsables du RV : **Mario Binasco et Diego Mautino**

Dates :

Samedi 10 et dimanche 11 juillet 2010 : VI^e Rendez-vous international de l'IF

Vendredi 9 juillet 2010 : II^e Rencontre d'École

Lundi 12 juillet : Les assemblées de l'IF et de l'École

Lieu : ROME

Complesso monumentale di San Michele a Ripa Grande, Via di San Michele,
22 00153 Roma (Trastevere) - Italia

Contact :

www.champlacanian.net

mail : fclroma2010@gmail.com

Présentation du thème

Par **Colette Soler**

« L'homme est une maladie mortelle de l'animal. »
Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, 2^e édition.

Le mystère du corps parlant : l'expression, venue du séminaire *Encore* est bien dans la veine de Lacan : elle projette l'éclat de son cristal linguistique très en deçà d'elle-même pour rebondir bien au-delà.

En deçà, c'est d'abord l'orbe d'une culture qui a produit le « mystère de l'incarnation » et du verbe qui « s'est fait chair », mais c'est aussi l'en deçà de son propre enseignement, réducteur de mystère s'il en fut. Car l'opérativité reconnue à la parole, il a su la faire basculer du champ religieux vers celui de la structure de langage, là où le « ça parle » de l'inconscient peut donner une réponse qui ne soit pas ineffable. Quel meilleur lieu que la belle ville papale de Rome pour la remettre sur la sellette ?

Au-delà ce qui se profile n'est pas un rebond de cette thèse devenue déjà classique mais un nouveau pas de savoir, en direction paradoxalement d'un mystère bien athée qui arrache la parole à sa dimension religieuse. Car ce qu'annonce l'expression serait plutôt une bien singulière... biologie, concernant un autre réel que celui qui occupe les sciences de la vie, un réel qui pourtant ne s'impose pas moins à l'expérience et que seule la psychanalyse permet d'approcher.

Si mystère il y a, ce n'est pas celui de la parole qui s'est faite chair, mais celui de la chair qui parle. Bascule donc. Certes, elle ne le ferait pas si elle n'avait pris voix de l'inconscient, comme Lacan le souligne dans « L'étourdit ¹ », et en ce sens ses énigmes ne sont pas simplement celles de la vie, mais de cette propriété du vivant qui s'appelle jouissance,

1. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet* n° 4, Paris, Seuil, 1972, p. 20.

qui se distingue de la question des homéostases de l'organisme, que le biologiste ignore pour l'essentiel, malgré les études sur la douleur, et dont le psychanalyste fait son objet pour ce qui est des parlants.

De la « biologie freudienne », comme Lacan l'a nommée, on pourrait s'imaginer qu'avec son vocabulaire de la vie et de la mort elle rejoint davantage les soucis de la science biologique aujourd'hui si triomphante, voir la fameuse formule de Bichat. C'est pourtant l'erreur que Lacan tentait de dénoncer en la qualifiant de... freudienne. Ni Éros et ni Thanatos ne sont des données de l'expérience, Freud lui-même l'a formulé ainsi, ses pulsions de vie et de mort sont rejets du champ libre laissé à la pensée analytique quand elle se confronte aux énigmes, elles, bel et bien expérimentées, de la répétition avec ce qu'elle comporte à la fois d'entropie et d'insistance de la jouissance.

Je dis pensée, Lacan, en 1964, dit « mythologie » à propos de la théorie des pulsions, et il ajoute qu'elles ne renvoient pas à l'irréel, car « c'est le réel qu'elles mythifient, à l'ordinaire des mythes² » – sous-entendu, faute d'y atteindre par les voies du langage. Ce terme de mythologie était je crois une façon de relever d'un cran la dignité épistémique de la rêverie freudienne.

Probablement qu'à la date d'*Encore* il aurait plutôt dit « élucubration », afin de marquer la distance maintenue au réel impensable, cette distance que le terme de mystère inscrit justement dans l'expression « mystère du corps parlant ». Dans tous les cas, que ce soit mythologie ou élucubration, ça devrait prémunir d'appliquer sans médiation ladite pulsion de mort freudienne, aporie conceptuelle s'il en est, aux constats immédiats de la clinique, et surtout de la confondre avec la simple disposition à l'agression, qu'elle soit dirigée contre l'autre ou contre soi.

Curieusement, Lacan plus que Freud a multiplié les références directes au registre effectivement biologique, disons aux énigmes de la vie, Zoé, bien loin de les négliger au nom du symbolique ou de les confondre avec Bios. Sur trois points essentiellement : naissance, mortalité et sexe. C'est d'abord la « prématuration de la naissance », dont il fait la condition réelle, entendons vitale, de l'ouverture au langage. Ensuite la mort individuelle dans les espèces se reproduisant par les voies du sexe et qui lui paraît doubler côté biologique la perte due au langage. Enfin bien sûr la « bisexualité biologique », mâle femelle, elle, bien accentuée par Freud, mais qui ne fait ni l'homme ni la femme, et qui impose au discours de produire chez les parlants « deux moitiés », comme dit « L'étourdit³ », homologue à la *sex ratio* qui sous-tend la reproduction de la vie – sous réserve de ce que la science nous promet aujourd'hui en matière de reproduction.

L'expression « mystère du corps parlant » est cependant à un autre niveau, ce qui devrait y surprendre au regard de ce qui précède des thèses lacaniennes, c'est « mystère » plus que corps parlant. D'autant que la phrase entière redouble l'accent : « Le réel, dirai-je, [...], c'est le mystère de l'inconscient⁴. » Et voilà ce dernier soustrait au registre du symbolique et reversé au registre de l'énigme. Pour une nouveauté, ç'en est une.

On pourrait mettre au programme les élaborations successives de Lacan tentant de penser la prise sur le corps substance du « ça parle » de l'inconscient. Elles ne datent pas du séminaire *Encore*. Suivre notamment les définitions de la pulsion, du symptôme et du rapport sexuel. De la pulsion qui fait écho au dire de la demande, et par laquelle « je parle avec mon corps », qui donc dit à la fois ce que « je » veut et donc ce qui lui manque. Du

2. J. Lacan « Du Trieb de Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 853.

3. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 12 et 19.

4. J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 118.

Wunsch n° 8

symptôme, « événement de corps » dans la rencontre des mots avec la jouissance. Du rapport sexuel que la parlotte convoque à jet continu, mais sans parvenir à l'écrire.

Plus intéressant encore que de suivre les pas successifs serait de voir ce qui s'avance de radicalement inédit avec cette expression. Elle est solidaire de toutes les nouveautés qui l'entourent dans ce texte d'*Encore*. Je rappelle quelques accents : l'inconscient que l'on déchiffre est « élucubration », hypothétique ; *lalangue*, qui n'est pas une structure, ne passe au langage, au « savoir » parlé, que par la coalescence avec de la jouissance, au gré des contingences individuelles. De là les accents mis peu après sur « l'inconscient réel », incarné, disjoint du sens du sujet, sur la minoration de la vérité, et sur la promotion du terme de « parlêtre », sans parler du *sinthome*. Voilà sans doute ce qu'il conviendra de déplier et d'illustrer cliniquement, non sans en tirer les diverses conséquences concernant notamment les limites de la visée de savoir, la possibilité de la transmission, la passe à l'analyse finie et l'analyste qu'elle requiert.

Le 28 février 2009

Comité scientifique :

Il a été composé de membres des instances internationales, Collège des représentants de l'IF, Collège d'animation et d'orientation de l'École, Collège international de la garantie, en veillant à ce que les diverses zones soient représentées. Il comprend :

Les deux présidents du RV :

Binasco Mario

Mautino Diego

Menès Martine (extime)

Quatre membres du CRIF :

Fingerman Dominique (Brésil)

Lopez Lola (Espagne)

Maiocchi Maria Teresa (Italie)

Strauss Marc (France)

Quatre membres du CAOÉ :

Farias Florencia (Argentine)

Monseny Josep (Espagne)

Quinet Antonio (Brésil)

Soler Colette (France)

Deux secrétaires sortants du CIG 2006-2008 :

Izcovich Luis (France)

Muñoz Patricia (Colombie)

Les journées de l'EPFCL-France

Sur le thème : « **La parole et l'écrit dans l'expérience analytique** »

Elles auront lieu les 4 et 5 décembre 2010

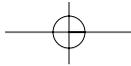
à Paris, au palais des Congrès, porte Maillot

Responsable de l'organisation : Carlos Guevara

Renseignements : 01 56 24 22 56

Table des matières

Éditorial	1
La Première Rencontre d'École	
1. Incidence de la passe dans les analyses	
1^{re} séquence	
Jacques Adam, <i>Laissez passer</i>	2
Silvia Fontes Franco, <i>La passe n'est pas ce que l'on attend</i>	5
2^e séquence	
Michel Bousseyroux, <i>Passe et fin par le nœud</i>	9
Trinidad Sanchez-Biezma de Lander, <i>La passe : un pas vers la transmission</i>	11
2. Comment nomme-t-on un AE ?	
1^{re} séquence	
Antonio Quinet, <i>La variété de la passe</i>	16
Colette Soler, <i>Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ?</i>	20
2^e séquence	
Sol Aparicio, <i>L'ignorance des cartels</i>	24
Gabriel Lombardi, <i>Vers un dispositif de la passe effectivement praticable</i>	27
3. L'École, condition de possibilité du fonctionnement de la passe	
1^{re} séquence	
Mario Binasco, <i>Pour donner satisfaction, une École de (la) passe</i>	33
Gladys Mattalia, <i>L'École : champ de possibilités - construction d'un savoir sur l'impossible</i>	37
2^e séquence	
Jose Monseny, <i>De la a-école à la A École et retour</i>	41
Marc Strauss, <i>Le savoir supposé dans l'École</i>	45
4. Répercussions des enseignements (des Forums et des collègues cliniques) sur l'École	
1^{re} séquence	
Sidi Askofaré, <i>Enseignements de la psychanalyse. Quelles visées ? Quels effets ?</i>	50
Sonia Alberti, <i>Comment l'École oriente-t-elle l'enseignement à l'Université ?</i>	53
2^e séquence	
Colette Chouraqui-Sepel, <i>Une école, pas sans clinique</i>	58
Vera Polo, <i>L'École mœbienne</i>	60
Travaux des cartels de la passe 2008-2010	
Première contribution du cartel 1	
Colette Soler, 2 janvier 2010, <i>Les satisfactions de passes ?</i>	64
Répliques	
Sol Aparicio, 9 janvier 2010	67
Martine Menès, 11 janvier 2010	68
Antonio Quinet, 14 janvier 2010	68
Jose Monseny, 19 janvier 2010	69
Jacques Adam, 19 janvier 2010	70
Contribution du cartel 2	
Clotilde Pascual, <i>Chaque passant trouve sa solution</i>	72
Répliques	
Michel Bousseyroux, 24 janvier 2010	75
Danièle Silvestre	76
Trinidad Sanchez-Biezma de Lander, janvier 2010	77
Sidi Askofaré	78
Prochains événements	80



Wunsch 8 est édité par le CAOÉ 2008-2010

composé de :

Florencia FARIAS

Jose MONSENY

Antonio QUINET

Colette SOLER

